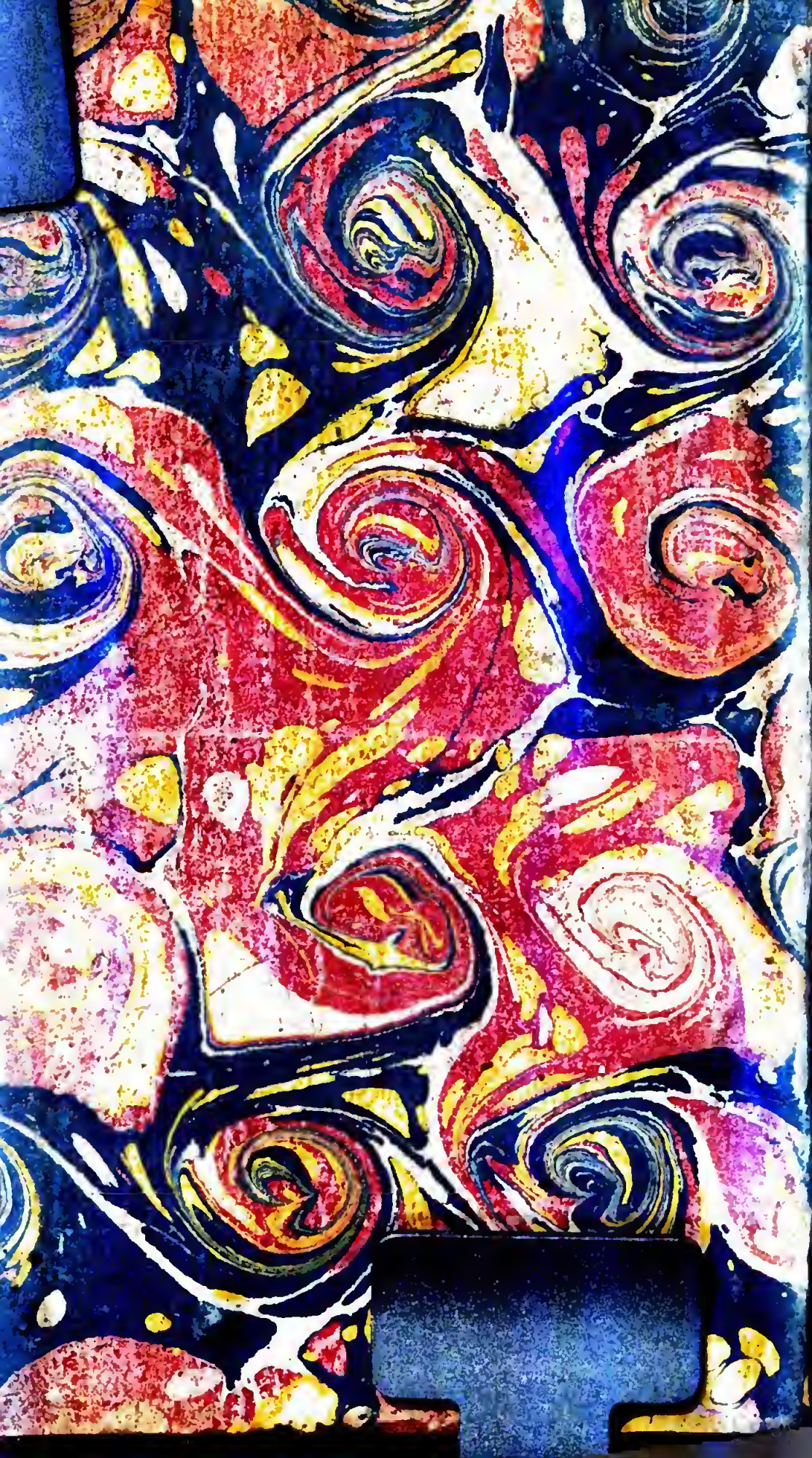


Questo Memoire
attribuito al Saint-Evremond
pare invece dell'Abbé
de Villiers — Vedi a 103
e seg del 2° Volume l'
affare di Monaldeschi e
Cristina di Svezia

Y. 10. 369

Memoires
de
S.t Evremond

# LES MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE D***, AVANT SA RETRAITE,

*CONTENANT*

DIVERSES AVANTURES

qui peuvent ſervir d'inſtruction à ceux qui ont à vivre dans le grand monde.

*Redigés par M.* DE SAINT-EVREMOND.

TOME PREMIER.

M. DCC. XL.

# AVERTISSEMENT.

LES Avantures qui ſont racontées dans ces Mémoires, ſont arrivées depuis l'année 1625. Il ſera aiſé en les liſant, de voir que l'Auteur s'eſt propoſé de ne point faire connoître ceux dont il parle, mais il avoit ſouvent manqué à cette précaution; & celui qui a travaillé à les rédiger, s'eſt vû obligé de changer plus d'une fois la qualité des perſonnes & la datte des événemens, pour les rendre abſolument méconnoiſſables, quand la réputation du prochain pouvoit y être intéreſſée; en ſorte qu'on n'y trouvera rien de cette nature qui puiſſe déſigner quelqu'un. Ce n'eſt que dans les choſes qui pourroient donner lieu à la médiſance, qu'on a employé ces déguiſemens: car dans tout le reſte, la vérité y eſt exacte, & on trouvera par-tout pluſieurs circonſtances très-curieuſes des faits les plus connus de l'Hiſtoire de ce temps.

On voudroit pouvoir ſatisfaire la curioſité de ceux qui demanderont quel eſt celui dont on donne ici les Mémoires; mais c'eſt ce qu'on ne ſait point. Ils ont été ap-

portés d'Angleterre par un homme à qui on a fait un myſtére du nom de l'Auteur ; & il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait eu, pour ſe cacher lui-même, la précaution qu'il a eûe pour ne nommer perſonne. Au reſte, quoiqu'il ſemble n'avoir entrepris ces Mémoires que pour y dépeindre les dangers & les écueils de la Galanterie, on verra que s'il donne quelquefois l'idée de la mauvaiſe conduite des femmes coquettes, il rend aux autres la juſtice, & leur donne tous les éloges qu'elles méritent ; & ce n'eſt pas ſeulement à l'égard du commerce des femmes que l'on trouvera des inſtructions, c'eſt auſſi ſur tout ce qui regarde la conduite & les occupations d'un homme engagé dans le grand monde.

# SOMMAIRES

## DU TOME PREMIER

# DES MEMOIRES

## DE M. LE COMTE D***

### Avant sa Retraite.

*Rédigés par M. de Saint-Evremond.*

## LIVRE PREMIER.

*MOtif qui engagea le Comte de * * * à écrire sa vie. 2. Sa naissance, 3. Est mis dans une petite Ville de Province avec son second frere, pour y faire ses études, 3. & 4. On lui donne la qualité de Chevalier, 4. Son caractére,* ibid. *Le progrès qu'il fait dans ses études lui attire la haine de son frere, 4. & 5. A quatorze ans il devient amoureux d'une Comédienne qui faisoit le rolle de Chiméne dans la Tragi-*

*Comédie du Cid*, 5. *Raiſons pour leſquelles il s'en détache*, 6. *Il va voir une de ſes parentes qui étoit Abbeſſe dans un Couvent*, 7. *Devient amoureux d'une Penſionnaire de ce même Couvent*, ibid. *Lui déclare la paſſion qu'il a pour elle, & comment*, ibid. *Réponſe qu'elle lui fait*, ibid. *Ils s'aiment réciproquement pendant un mois*, 8. *Ils ſe brouillent & pourquoi*, 9. & ſuiv.

*Le Comte devient amoureux de la femme du Lieutenant general de la Ville où il demeuroit*, 11. *Se compare à Aléxandre & à Orondate, Heros de Romans, & ſa Maîtreſſe à Caſſandre & à Statira*, ibid. *Elle le met à l'épreuve dans une de ſes intrigues*, 12. *Tour qu'il lui joue*, 12. & 13. *Ce qu'elle dit à ſon mari à ce ſujet*, 13. *Il eſt maltraité & banni de cette Maiſon*, 14. *Réfléxions qu'il fait ſur le caractére des femmes coquettes*, ibid. *Il revient à Paris après la mort de ſon pere*, 15. *Son frere le deſtine à ſervir avec lui en Piémont*, 15. & 16.

*Le Comte devient amoureux de la Maîtreſſe de Monſieur de Cinq-Mars, Protecteur de ſa famille*, 18. *Caractére de cette fille*, 19. & ſuiv. *Il la quitte avec mépris*, 28. *Il s'adonne chez la Ducheſſe de* * * * * *ſa parente, qui avoit une Niéce fort jolie*,

*à qui il conte des douceurs*, 29. *Tour que lui fait la Femme de Chambre de cette fille*, 30. & ſuiv. *Il entre dans la faveur de la Ducheſſe même, qui l'engage à prendre l'état Eccleſiaſtique*, 35. *Sa Niéce veut l'en détourner*, 36. *La Ducheſſe entre en jalouſie contre ſa Niéce*, 37. *Il prend le petit collet*, 39. *Caractére de la Ducheſſe de* *** 40. & ſuiv. *Une entremetteuſe lui propoſe de lui faire donner un Bénéfice*, 47. *Sa curioſité le fait aller chez les perſonnes que lui avoit indiqué cette femme*, 48. *Ce qui lui arrive dans cette Maiſon*, 49. & ſuiv. *Il ſe ſauve avec une fille qui y étoit retenue de force*, 52. *Cette affaire lui donne une mauvaiſe réputation*, 54. *La Ducheſſe en prend occaſion de le quitter*, 55. *Ce qui arrive à la fille qu'il avoit ſauvée*, 56. & ſuiv. *Il quitte le petit collet & prend l'épée*. 61.

*Le Comte va à Lyon, & eſt préſent à la mort de Monſieur de Cinq-Mars*, ibid. & ſuiv. *Il ſuit ſon frere en Catalogne, où il eſt témoin de la priſe de Perpignan & de la conquête du Rouſſillon*, 66. *Il revient à Paris, & eſt préſenté au Cardinal de Richelieu par le Maréchal de la Mothe*, ibid. & ſuiv. *Il devient amoureux de la Maîtreſſe de ſon frere*, 72. & ſuiv. *Son frere*

*s'en apperçoit, & ne lui en fait pas plus froid*, 75. *Raiſons qui l'obligent à s'en détacher*, 76.

*Le Comte va avec ſon frere en Champagne où étoit le fort de la guerre*, 76. *Il reſte ſous Charleville pendant le ſiége de Rocroi*, ibid. *Son chagrin de ne pas aſſiſter à ce ſiége*, ibid. *Il s'en conſole par l'attachement qu'il prend pour la fille d'un Bourgeois*, 77. *Portrait de cette fille*, ibid. *Son mariage avec elle, où il manque les formalités les plus néceſſaires*, 78. *Etant obligé de la quitter pour aller à Thionville, elle ſe met dans un Couvent*, ibid. *Il aſſiſte à ſa priſe d'habit, où elle lui déclare qu'elle eſt groſſe*, ibid. & ſuiv. *Il reſte à Thionville plus long-temps qu'il ne croyoit*, 79. *Il revient à Paris, & prend la poſte pour aller trouver ſa prétendue épouſe*, ibid. *Il arrive à Charleville dans le temps qu'on alloit la faire mourir pour avoir fait périr ſon enfant*, 80. *Ce qu'il fait pour la ſauver d'entre les mains de la Juſtice*, 81. & ſuiv. *Il l'améne à Paris*, 87. *Elle ſe retire à l'Hôtel-Dieu, à deſſein d'y prendre le voile*, 89. *Après bien des recherches, il l'y trouve*, ibid. *Remontrances qu'elle lui fait, ſur ce qu'il veut l'en faire ſortir*, ibid. *Il la tire de cette Maiſon, & la fait entrer dans un*

*autre Couvent*, 90. *Pendant ce temps, on décréte contre eux à Charleville*, ibid. *Il obtient ſa grace & la ſienne, & la fait entrer aux Carmelites, où elle a vécu en Sainte*, 92.

*Le Comte vit pendant un an dans la retraite*, 93. *Son frere lui perſuade de rentrer dans le ſervice*, ibid. *Il ſe trouve à la bataille de Nortlingue, & à la priſe de Dunkespink*, 94. *Il revient à Paris après la priſe de Landau, & va ſouvent aux Carmelites*, ibid. *Son frere pour le détacher de cette fille, lui propoſe de faire un voyage en Pologne avec la Princeſſe Marie*, ibid. *Il accepte ce parti, & forme le deſſein de ſe faire aimer de cette Princeſſe*, 95.

## LIVRE SECOND.

*LE Comte de *** déclare à la Princeſſe Marie, la paſſion qu'il a pour elle*, 97. *Elle s'en fâche, & le menace de le renvoyer en France*, ibid. *La Princeſſe voyant ſa mauvaiſe humeur, lui conſeille d'aimer une des filles de ſa ſuite, pour le rendre gai*, 98. *Il ſe pique de ſes railleries, & refuſe d'aimer cette fille*, ibid.

*Ils arrivent en Pologne, & la Princeſſe le préſente au Roi Ladiſlas ſon Epoux*, 99. *Il devient amoureux d'une des filles de la Reine*, ibid. *Naïveté de cette fille, qui déclara à la Reine le penchant qu'elle avoit pour le Comte*, 100. *La Reine leur défend de ſe parler en particulier*, ibid. *Raiſon qui l'engage à leur permettre de ſe revoir*, 101. *Le Roi qui aimoit cette fille, voulant la marier, lui donne le choix d'un Epoux*, 103. *Elle demande le Comte, qui s'en défend, ſous prétexte qu'il n'a point de bien*, ibid. *Réponſe que le Roi lui fait*, ibid. & ſuiv. *Converſation qu'il a avec le Roi ſur ce ſujet*, 104. *Il rend compte à la Reine de cette converſation, & elle le perſuade d'accepter ce mariage*, 105. *A la perſuaſion de la Reine, il épouſe cette fille qui lui apporte en mariage une Comté conſiderable, qui lui donne le titre de Comte*, ibid. & ſuiv. *Raiſon qui engage le Roi à changer de Maîtreſſe*, 106. *Ce qui arrive de ce changement entre le Comte & ſa femme*, ibid. *Sur les plaintes qu'elle fait faire de ſon mari au Roi, il ſe reſout de le faire aſſaſſiner*, 107. *La Reine qui étoit mêlée dans cette intrigue, en eſt inſtruite*, ibid. *Maniere dont elle s'y prend pour diſſuader le Roi de ce que cette femme lui avoit dit d'elle*, ibid. & ſuiv. *Le Roi lui*

*en demande pardon, & renvoye chercher le Comte, qui ayant été averti de l'assassin prémédité contre lui, s'étoit caché chez une Dame de consideration*, 108. *Cette Dame a une telle passion pour lui, qu'elle s'offre d'empoisonner sa femme*, 109. *Il lui remontre les inconvéniens d'un pareil dessein*, ibid. *Voyant qu'il ne vouloit pas répondre à sa passion, elle le menace de l'empoisonner lui-même*, 110. *Il s'obstine à vouloir sortir de chez elle, & elle se jette sur lui, un poignard à la main, dont elle se blesse*, 111. *Il se sauve à Dantzic*, ibid. *Cette affaire étant parvenue aux oreilles du Roi, & sachant où il étoit, il lui mande de revenir pour confondre ses accusateurs*, 112. *Il retourne à Varsovie, & se rend en prison, suivant le conseil de la Reine*, ibid. & suiv. *La Dame qu'on l'accusoit d'avoir assassiné fut la premiere à solliciter sa grace, qu'il obtint*, 113. *Il soupçonne cette Dame d'avoir empoisonné sa femme, qui mourut au bout de deux mois, après être accouchée de deux enfans*, ibid. *Le Roi lui ordonne d'épouser cette même Dame, pour réparer le tort qu'il avoit fait à sa réputation*, 114. *Il lui demande un délai, afin d'éviter ce mariage*, ibid. & suiv. *Il prend la résolution de sortir de Pologne, & confie son dessein à la Reine, qu'il prie de prendre*

*ſoin de ſes enfans*, 116. *Réfléxions qu'il fait ſur les malheurs qui lui ſont déja arrivés par rapport aux femmes*, ibid. & ſuiv.

*Le Comte arrive à Veniſe dans le temps du Carnaval*, 117. *Il y devient amoureux de la fille d'un Noble Vénitien*, *dont il avoit vû le portrait*, 118. & ſuiv. *On lui propoſe une Maſcarade pour le lendemain*, *qu'il accepte*, 120. *Un inconnu lui apporte une boëte pleine de diamans de la part de cette fille*, *pour embellir ſon habillement*, ibid. *Au ſortir de cette Maſcarade il eſt attaqué par ſix voleurs*, *qui lui prennent toutes ſes pierreries*, 121. *Generoſité feinte de ſa Maîtreſſe*, 122. *Par qui ces voleurs étoient apoſtés*, 123. *Artifice dont on ſe ſert pour lui faire payer ces pierreries*, ibid. & ſuiv.

*Le Comte reçoit des Lettres de ſon frere*, *qui l'engageoit à revenir en France*, 125. *Il s'obſtine à ne point partir de Veniſe qu'il n'ait vû celle qu'il aimoit*, *& dont il n'avoit vû que le portrait*, ibid. *On lui promet une entrevûe*, *dans laquelle il eſt encore volé*, 126. & ſuiv. *Il reconnoît le caractére de cette fille*, *& penſe à s'en venger*, 129. *Il ſe déguiſe en Eſpagnol*, *ſe bat contre le frere de cette fille*, *& le tue*, 130. & ſuiv. *Ce Duel retombe ſur l'amant de cette fille*, *qui étoit Eſpagnol*, 132. *Cette double vengean-*

*ce*

*ce le conſole de la perte de ſon argent*, ibid.

*Le Comte ſe jette dans Naples, cherchant à ſe ſignaler ſous les ordres du Duc de Guiſe*, 133. *Ne le trouvant point à Naples, il le va chercher à Gayette, & lui offre ſes ſervices pour la France*, 134. *Le Duc de Guiſe au lieu de l'occuper dans l'Armée, ſe ſert de lui dans une intrigue amoureuſe*, ibid. *Réfléxions qu'il fait ſur ſa deſtinée*, 135.

*Le Comte retourne à Naples ſous l'habit Eſpagnol*, 136. *Rencontre qu'il fait à Pozzolo Caſtello de deux Dames & un Cavalier, dont il écoute la converſation*, ibid. *Une de ces Dames le prend pour le Duc de Guiſe*, 137. *Il arrive à Naples & s'informe de la Maîtreſſe de ce Duc*, 138. *Il y reſte huit jours ſans pouvoir lui parler* 139. *Au bout de ce temps il voit cette Dame & la reconnoît pour celle qu'il avoit rencontrée à Pozzolo Caſtello*, ibid. *Il lui rend la Lettre du Duc de Guiſe*, ibid. *Dans la converſation qu'il a avec elle, elle lui témoigne l'inclination qu'elle a pour lui*, ibid. *Il lui fait connoître ſa perfidie, & l'écrit au Duc de Guiſe*, 140. *Caractére des Amans*, 141. *Pour ſe venger, elle découvre à ſon amant qu'il eſt François, & le fait arrêter*, ibid. *Etant en priſon, il écrit à cette Dame, &*

*lui demande ſa protection, qu'elle lui refuſe*; idid. *Ce qu'il fit pour obtenir ſa liberté*, 142.

*Le Comte étant ſorti de priſon, ſans argent & ſans habit, ne penſe qu'à revoir cette Dame pour en obtenir quelque ſecours*, ibid. & ſuiv. *Réponſe qu'elle lui fait*, 143. *Il prend la réſolution d'aller à Rome*, ibid. *Il paſſe par Terracine, où il trouve la Ducheſſe de *** qui lui fait toucher de l'argent*; 144. *Il prend la poſte & revient en France*, ibid. *Il va en Flandre, & ſe découvre à un Officier de ſes amis, qui lui donne de l'emploi dans l'Armée*, ibid. *Il fait une action qui eſt cauſe du gain de la bataille de Lens*, 145. *Pour récompenſe, il obtient un Regiment, à la recommandation de M. le Prince*, ibid. *Cette action lui rend la tendreſſe de ſon frere*, ibid. *Après la priſe de Furnes il revient à Paris*, ibid. & ſuiv. *Réfléxion qu'il fait ſur ſa vie*, 146. *Mariage ridicule que ſa mere contracte en ce temps-là*, ibid. & ſuiv.

*La réputation d'homme guerrier & galant, attire au Comte l'eſtime des Dames*, 149. *Il va voir ſa Carmelite, qui lui conſeille de ſe marier, & lui propoſe une Dame de la Cour*, 150. *Portrait de cette Dame*, ibid. *Ils prennent jour pour l'entrevûe, dans*

*laquelle ils ſe déclarent mutuellement leur paſſion*, 151. *Il eſt obligé d'entrer en campagne & de quitter ſa Maîtreſſe*, 152. & ſuiv. *A ſon retour il apprend qu'un Prince de ſes amis devoit l'épouſer*, 153. & ſuiv. *De déſeſpoir il appelle le Prince en duel*, 155. *Ils s'expliquent avant de ſe battre, & ſe quittent bons amis*, ibid. & ſuiv. *Il va rendre compte à ſa Carmelite de ce qui lui étoit arrivé au ſujet de la Dame qu'elle lui avoit propoſée*, 156. *Elle lui conſeille de ne point s'opiniâtrer à ce mariage*, 157. *Il perſiſte à vouloir le conclure*, ibid. *Vain prétexte dont cette Dame ſe ſert pour s'empêcher de l'épouſer*, 158. *Voyant que le Prince avoit retiré ſa parole, elle conſent d'épouſer le Comte, & lui demande un délai de quinze jours, ſous prétexte de quelque incommodité*, 159. *Ce que c'étoit que cette incommodité*, 160. & ſuiv. *Il ſe réſout à ne plus penſer à elle*, 164. *Suite de l'hiſtoire de cette Dame*, 165. & ſuiv. *Cette affaire le confirme de plus en plus dans la mauvaiſe opinion qu'il a des femmes*, 166.

*Malgré la réſolution que le Comte prend de ne plus s'amuſer aux femmes, il s'attache à une qui avoit eu une intrigue ouverte avec un grand Seigneur de la Cour*, 166. *Cette femme offre quatre cens piſtoles à qui lui mé-*

*nagera les bonnes graces du Roi d'Angleterre*, 167. *Le Comte ſans le ſavoir la ſert dans cette affaire, & touche l'argent*, ibid. & ſuiv. *Se promenant avec ſa nouvelle Maîtreſſe à la Foire Saint Germain, le Roi d'Angleterre lui dit que c'étoit la Dame aux quatre cens piſtoles*, 169. *Il rompt avec cette femme*, 170.

*Le Comte devient amoureux d'une jeune fille, qu'il avoit vûe ſouvent chez une amie de ſa derniere Maîtreſſe, & qui étoit Penſionnaire dans un Couvent*, 170. *Cette fille lui écrit une Lettre dans laquelle elle lui témoigne la paſſion qu'elle ſent pour lui*, 171. *Elle s'échape d'une de ſes parentes, & le vient voir*, 172. *Leur commerce dure un mois, au bout duquel elle devient amoureuſe d'un Valet de chambre de ſa mere*, ibid. *Le Comte lui en témoigne ſon déſeſpoir dans une Lettre*, 173. *Il tâche de la juſtifier dans ſon eſprit*, 174. *Il ſe déguiſe en domeſtique & la va voir au Couvent*, ibid. *Elle lui en marque ſa reconnoiſſance, & ils ſe raccommodent*, 175. *Elle lui fait promettre de l'épouſer*, 176. *Sa famille la fait ſortir du Couvent pour la marier à une perſonne titrée*, ibid. & ſuiv. *Elle déclare à ſa mere qu'elle ne l'épouſera pas, & qu'elle s'eſt promiſe au Comte*, 177. *Elle lui fait ſavoir*

*ce qu'elle avoit dit à ſes parens touchant les engagemens qu'ils avoient enſemble*, ibid. *On la menace de la faire enfermer pour le reſte de ſes jours*, ibid. *Cette menace lui fait accepter le mariage qu'on lui propoſe*, ibid. *Le Comte ſe reſout à l'enlever & va la trouver dans une Egliſe où elle lui avoit donné un rendez-vous*, 178. *Il y arrive dans le temps qu'on la marioit, & reſte juſqu'à la fin de la cérémonie*, ibid. *Le dépit de voir cette derniere Maîtreſſe mariée, fait qu'il ne ſe pique plus de politeſſe, ni de complaiſance pour les Dames*, 179. *Sa brutalité lui attire encore plus d'égards de leur part*, ibid. *Il en fait eſſai ſur une Dame qui devint ſon amie, à force de le croire ſon ennemi*, 180. *Raiſons qui l'engagent à la quitter*, 181. *Son frere lui conſeille de faire un Voyage en Pologne, où le bien & les enfans qu'il y avoit laiſſés pouvoient avoir beſoin de ſa préſence*, ibid. *Il ſuit ſon conſeil & part*, 182.

# SECONDE PARTIE.

## LIVRE TROISIE'ME.

*LE Comte de **** prend la route d'Allemagne, & arrive à Heidelberg.* 185. *Il fait connoiſſance avec une fille de l'Electrice de Baviere, nommée l'Avanturiére*, 186. *Caractére de cette fille*, ibid. *Elle devient amoureuſe du Comte, & veut l'obliger de l'emmener avec lui en Pologne*, 187. *Moyen dont il ſe ſert pour s'en débarraſſer*, 188. *Il part d'Heidelberg avec ſes gens, & eſt rejoint à une lieue de-là par l'Avanturiére, déguiſée en homme, & un Allemand qui en étoit amoureux*, 189. *Raiſon qui engageoit l'Allemand à la ſuivre*, 190. *Le Comte lui conſeille de s'en retourner à Heidelberg, avant que leur ſortie ait éclaté*, 191. *L'Avanturiére perſiſte à vouloir s'en aller avec lui en Pologne*, 192. *Il eſt arrêté de la part de l'Electeur de Baviere, & reconduit à Heidelberg*, 193. *Réfléxions qu'il fait ſur ſa deſtinée*, ibid. *Il rend compte à l'Electeur de tout ce qui*

*s'étoit passé*, 193. & suiv. *On lui permet de s'en retourner*, 194.

*Le Comte tombe malade en chemin, & au bout de six semaines il arrive à Varsovie*, ibid. *La Reine de Pologne lui témoigne beaucoup de joye de le revoir*, ibid. *Elle lui apprend les affaires que son second frere s'étoit attirées en Pologne, & les plaintes qu'une fille lui avoit faites de lui*, 195. *Par le portrait que la Reine lui fait de cette fille, il reconnoît que c'est l'Avanturiére d'Heidelberg, qui étoit arrivée à Varsovie avant lui, & qui étoit devenue Maîtresse du Roi*, ibid. & suiv. *Conversation qu'il a avec cette fille*, 196. *Il devient son confident sur l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi*, 197. *Ce qui le rend suspect au Prince, & lui attire la haine de la Reine*, ibid. & suiv. *Il met ordre à ses affaires, & quitte la Pologne pour revenir en France*, 199. *Caractére du Roi de Pologne*, 200.

*Avanture nouvelle qui arrive au Comte à deux journées de Varsovie, & qui pense lui coûter la vie*, 201. & suiv. *Il continne son chemin, & arrive à Paris*, 205. & suiv. *Raison qui oblige son frere à lui conseiller de s'attacher à la fortune de Monsieur le Prince*, 206. *Il accepte ce*

*parti pour le consoler de la perfidie d'une Maîtresse qu'il avoit faite depuis son retour de Pologne*, 207. *Portrait & caractère de cette Maîtresse & de sa mere*, 208. & suiv.

*Le Comte va trouver Monsieur le Prince en Flandre, qui s'informe de ce qu'on disoit de lui à Paris*, 216. *Monsieur le Prince lui propose d'aller à Madrid pour lui ménager les Ministres d'Espagne*, 217. & suiv. *Il se rend aux sollicitations de Monsieur le Prince, & part pour Madrid*, 218. & suiv. *Il y reste deux ans, & y étant peu occupé des affaires de Monsieur le Prince, il redonne dans les galanteries*, 220. *Il se loge avec un François, qui étoit de Bayonne*, 221. *Caractère de cet homme*, ibid. & suiv. *Sa premiere intrigue fut avec une femme dont le mari étoit créature du premier Ministre du Roi d'Espagne*, 223. *Ce qui se passa entre lui & le François avec lequel il étoit logé au sujet de cette femme*, 224. & suiv.

*Le Comte retrouve Monsieur de Guise à Madrid, à qui il rend compte de la commission dont il l'avoit chargé au sujet de sa Maîtresse*, 228. & suiv. *Monsieur de Guise, pour le consoler, lui propose une nouvelle intrigue avec une Dame Espagnole*;

229. *Il accepte la propoſition & prennent jour pour voir cette Dame*, 229. *Il eſt ſurpris de voir que c'eſt la même Napolitaine, qui étoit Maîtreſſe du Duc de Guiſe, & dont il avoit lieu d'être ſi mécontent*, 230. *Pour ſe venger du Duc, il prend la réſolution de renouer avec cette Dame, & de s'en faire aimer*; 231. *Elle lui demande pardon du mauvais traitement qu'elle lui a fait à Naples*, 232, & ſuiv. *Cependant elle le trompe*, 233. *Le Roi d'Eſpagne ayant une nouvelle Maîtreſſe, le Comte eſt curieux de la voir*, ibid. & ſuiv. *Le Gaſcon chez qui il étoit logé lui procure cette occaſion*, 234. *Ils ſe mettent ſur un eſcalier, pour voir paſſer cette Dame*, 235. *Ce qu'elle dit au Comte en deſcendant, lui fait croire qu'elle veut avoir une intrigue avec lui*, ibid. *Il va chez ſa Napolitaine pour ſavoir qui étoit cette Dame*; ibid. *Elle lui dit qu'elle eſt ſa meilleure amie, & tâche de l'en détourner*, 236. *Le Duc de Guiſe lui conſeille de pourſuivre auprès de cette Dame, qu'il ne connoiſſoit pas encore*, 237. *Il reſte long-temps dans ſon ignorance*, ibid. & ſuiv. *Il reçoit un billet de cette Dame qui lui promet de ſe faire connoître au plûtôt*, 239. *Elle lui donne rendez-vous chez ſa Napolitaine pour la*

*même jour*, ibid. *Il reconnoît dans cette entrevûe que la Napolitaine & la Maîtreſſe du Roi étoient la même perſonne*, ibid. *Le Comte feint de n'être pas la dupe du tour qu'on lui avoit joué, mais ni cette Dame, ni le Duc de Guiſe ne le croyent point*, 240. *Il recommence à aimer la Napolitaine*, 241. *Le Duc de Guiſe part de Madrid, & laiſſe le Comte en liberté avec ſa Maîtreſſe*, ibid. *Elle ſe conſole de ſon départ, par la gloire d'être Maîtreſſe du Roi*, ibid. *Comment ſe fait la ſéparation du Duc & de la Napolitaine*, 242.

*Réfléxions que fait le Comte ſur ſon aveuglement*, ibid. & ſuiv. *La Napolitaine regrette le Duc ſi-tôt qu'il eſt parti, & reproche au Comte qu'il en eſt cauſe*, 243. *Le Comte lui reproche à ſon tour l'intrigue qu'elle a avec le Roi*, ibid. *Ils redeviennent bons amis, mais cette paix ne dure guére*, 244. *Elle devient jalouſe d'une autre Maîtreſſe du Roi d'Eſpagne nommée Eleonor*, ibid. *Remontrances que lui fait le Comte à ce ſujet*, 245. *Ayant réſolu de s'en défaire, elle veut obliger le Comte à lui aider dans ſon entrepriſe*, ibid. & ſuiv. *Elle lui conſeille de faire ſemblant d'être amoureux de cette fille*, 246. *Dès la premiere entrevûe, le Comte en devient amou-*

*reux*, 247. *Caractére de cette fille*, ibid.

*Le Comte rebuté des travers de la Napolitaine, déclare ſon amour à Eleonor, & prennent jour pour ſe revoir*, 248. *Converſation qu'ils ont enſemble dans cette ſeconde viſite, dans laquelle elle lui déclare que le fils du Duc d..... eſt fort amoureux d'elle*, 249. & ſuiv. *La Napolitaine s'informe du Comte où il en eſt avec Eleonor*, 252. *Il lui dit qu'elle eſt incapable d'aucun attachement*, ibid. *De déſeſpoir elle dit au Roi qu'Eleonor a une intrigue avec le Comte*, ibid. *Le Roi déclare à Eleonor tout ce que la Napolitaine lui a dit ; Eleonor jure au Roi que cela eſt faux, & lui en demande vengeance*, ibid. *Elle ne ſe contente pas de la promeſſe que le Roi lui en fait, elle ſuſcite encore le fils du Duc d..... contre le Comte*, ibid. *Le Comte quoi qu'innocent, eſt arrêté par ſix hommes qui le lient & le conduiſent dans une maiſon où il trouve Eleonor & le fils du Duc d.....* 253. *Elle lui demande raiſon des calomnies qu'il a répandues contre elle*, ibid. *Sur les réponſes que lui fait le Comte, elle commence à revenir des préventions qu'on lui avoit données*, 254. *Eleonor lui déclare tout ce que la Nopolitaine avoit dit au Roi*, ibid. *Il offre de ſoutenir*

*le contraire devant le Roi, & accompagne ſes proteſtations de termes tendres & paſſionnés*, ibid. & ſuiv. *Le fils du Duc en prend ombrage & en fait des reproches à Eleonor*; 255. *Malgré qu'on lui tient le poignard ſous la gorge, il continue de témoigner ſa paſſion pour Eleonor*, ibid. *Le fils du Duc ſort en menaçant ſa Maîtreſſe, qui délie le Comte & le blâme de lui avoir témoigné ſon amour ſi mal à propos*, 256. *Le fils du Duc publie par-tout qu'Eleonor aime le Comte, & qu'il en a obtenu des faveurs*, 257.

*Le Roi en ayant entendu parler, redouble ſes ſoins & ſes empreſſemens pour cette fille*, 258. *Eleonor eſt mariée peu de temps après à un Seigneur Eſpagnol*, ibid.

*Le Comte ſe raccommode avec la Napolitaine, malgré le danger où elle l'avoit expoſé*, ibid. *Elle reprend ſes jalouſies contre la Catalane, & déclare au Comte qu'il faut qu'il lui aide à perdre cette femme*, 259. *Ne voulant point avoir cette complaiſance, il rompt encore avec elle*, ibid. *De dépit elle engage le fils du Duc de..... à ſeconder ſa vengeance*, ibid. & ſuiv. *Ils forment le deſſein de la faire poignarder*, 260. *Le Comte en étant inſtruit par un domeſtique d'Eleonor, il l'avertit des deſſeins qu'on*

*tramoit contre elle, & lui conſeille d'en prévenir le Roi*, ibid. & ſuiv. *Le Roi entre en jalouſie contre lui, & néglige l'avis qu'on lui avoit donné*, 261. *Eleonor avertit le Comte que le Roi le devoit faire arrêter*, 262. *Il ſe cache dans Madrid, & fait courir le bruit qu'il s'eſt ſauvé*, ibid. *Il ſe déguiſe en Eſclave Algérien, retourne chez la Catalane, à qui il ſe découvre, & la conjure de ne pas ſortir ſans eſcorte*, 263. *Elle commence à craindre le péril où elle ſe voit : pour l'éviter elle feint d'être malade, & retient le Comte caché chez elle*, ibid. *Au bout de huit jours, des gens armés conduits par le fils du Duc, viennent pour égorger Eleonor*, 264. *Le Comte, à l'aide de ſes domeſtiques, fait réſiſtance & les conduit juſques dans la rue, où il trouve le fils du Duc qu'il tue d'un coup de ſabre*, ibid. *Il eſt pris par le Guet & conduit en priſon*, ibid. *Les dépoſitions allant à ſa juſtification, il eſt élargi*, 265. *La Napolitaine ſe ſauve à Naples*, ibid. *Eleonor marque ſa reconnoiſſance au Comte par un préſent, & l'engage à reſter à Madrid, d'où il vouloit partir pour revenir en France*, ibid. & ſuiv. *Il reſte à Madrid à condition de la voir de temps en temps, & y fait le perſonnage de deux hommes differens*, 266.

## LIVRE QUATRIE'ME.

*LE Comte de*** atteſte la vérité de ſes Mémoires, & de toutes les avantures qui y ſont renfermées, quoiqu'elles paroiſſent incroyables*, 267. *Il a une audience du Roi, dans laquelle il lui conſeille de ne plus voir Eleonor*, 268. *Le Comte ne laiſſe pas de la voir quelquefois ſous l'habit d'Eſclave Algérien*, 269. *Le Roi devient jaloux de l'Eſclave, lui fait donner deux mille ducats, & ordonne qu'on le faſſe partir*, ibid. *Par cet ordre le Comte eſt privé de voir Eleonor, qui en eſt affligée autant que lui*, 270.

*Il fait connoiſſance avec un Eſpagnol (Dom Antonio Manrique) dont il voyoit ſouvent la femme, (Dona Iſabella)* ibid. *Dans une converſation qu'ils ont enſemble, elle lui vante fort la bonne mine d'un Eſclave Algérien qu'elle avoit vû une fois*, 271. *Le Comte, à ce diſcours, s'imagine que cette femme veut avoir une intrigue avec lui, & il devient amoureux d'elle*, ibid. & ſuiv. *Il reconnoît que Dona Iſabella n'en veut qu'à l'Eſclave & non pas à lui*, 272. *Elle le queſtionne ſur cet Eſclave, s'informe où il*

*demeure, ce que le Comte lui enſeigne, & ils ſe ſéparent*, ibid & ſuiv. *Il retourne la voir, & lui témoigne qu'il l'aime éperdûment*, 273. *Elle ſe fâche de cette déclaration & le menace d'en avertir ſon mari*, 274. *Il n'en a que plus de paſſion pour elle*, ibid. & ſuiv. *Dona Iſabella envoye demander l'Eſclave Algérien à l'adreſſe qu'on lui avoit donné*, 275. *Le Comte prend ſon habit d'Eſclave & ſuit la Duegne qui le vient chercher*, ibid. *Elle le méne chez Dona Iſabella, qui ne le reconnoît pas*, 276. *Il profite de ſon ignorance pour lui reprocher l'avanie qu'elle avoit faite à un homme qu'il lui dit être de ſes amis* 277. *Iſabella s'explique avec lui ſur ce ſujet*, 278. *Il admire le caprice des femmes, & devient jaloux de lui-même*, ibid. & ſuiv. *Iſabella voyant que l'Eſclave ne lui parle que de ſon ami & qu'il ne répond pas à ſes empreſſemens, s'en irrite, & remet leur entrevûe au lendemain*, 279. *Le Comte ſe propoſe d'y retourner avec ſon habit françois ſi on revient le chercher*, 280. *La même Duegne revient le prendre le lendemain pour le conduire chez Iſabella*, 281. *Il cache ſon habit françois avec celui d'Eſclave qu'il laiſſe au pied du balcon*, ibid. *Iſabella eſt ſurpriſe & lui fait promettre de la venger de l'Eſclave*, ibid. *Il lui déclare qu'il eſt le*

*même que l'Eſclave, ce qu'Iſabella ne veut pas croire*, 282. *Il veut lui prouver en allant chercher ſes habits, mais la Dame ſe retire, & il ne peut la revoir*, 283. *Il ſe réſout de paſſer le reſte de la nuit dans la rue, afin de reconnoître la maiſon*, ibid. *Il y eſt attaqué par Manrique & ſes domeſtiques*, 284. *Il bleſſe Manrique & ſe ſauve*, ibid. *On ne fait point de pourſuites contre lui*, 285.

*Iſabella ayant vû les habits de l'Eſclave que ſes domeſtiques avoient ramaſſés, reconnoît ſon erreur*, ibid. *Son amour ſe réveille en faveur du Comte, & elle le va chercher elle-même*, 286. *Elle lui fait des excuſes, & lui donne les moyens de ſe raccommoder avec ſon mari*, 287. *Il lui repréſente les difficultés d'exécuter un tel projet*, 288. *Réfléxions qu'il fait à ce ſujet*, ibid. *Il cherche l'occaſion d'entretenir Manrique*, 289. *L'ayant trouvée, il lui découvre l'intrigue de ſa femme avec l'Algérien*, ibid. *Manrique lui rend ſon amitié, & ſollicite le Comte à faire revenir l'Algérien à Madrid pour convaincre ſa femme*, 290. *Il lui procure la facilité de la voir autant qu'il veut*, 291. *Voyant que l'Eſclave ne revenoit point, il veut obliger le Comte à dépoſer contre elle, afin de la faire punir*, ibid. *Le Comte aver-*

*tit Iſabella du deſſein de ſon mari*, ibid. & ſuiv. *Elle prend la réſolution de faire retomber toute ſon intrigue ſur le Comte*, 292. *& déclare à ſon mari que l'Eſclave & lui étoient le même*, 293. *Manrique ſe raccommode avec ſa femme, lui demande pardon de ſes ſoupçons, & lui promet de s'en venger*, ibid. & ſuiv.

*Le Comte en eſt averti par un Billet que lui écrit Eleonor*, 294. *Il ſe déguiſe en Eſclave & la va voir, ſous prétexte de lui apporter des nouvelles de ſon mari*, 294. *Elle lui fait ſentir le danger où il s'expoſe en reſtant à Madrid*, 295. *Il ne peut ſe réſoudre d'en ſortir, & penſe à ſe venger de Dona Iſabella*, 296. *Il eſſaye de ſe raccommoder avec elle ſous la figure d'Eſclave, & lui écrit à ce ſujet*, 297. & ſuiv. *Il va loger chez un Commerçant, où il attend la réponſe de ſa lettre*, 298, *Iſabella prend le change, & ſe ſait bon gré de ce qu'elle a dit à ſon mari que le Comte & l'Eſclave étoient le même*, 299. *Elle l'envoye chercher par la Duegne Beatrix, qui le conduit ſous ſon balcon*, ibid. *Iſabella l'introduit, lui fait des reproches & lui conte comment elle avoit voulu faire aſſaſſiner ſon ami*, ibid. & ſuiv. *Il lui fait des excuſes de ſon indiſcretion, & lui fait à ſon tour des reproches d'avoir*

*été bien avec ce François, ce qu'elle nie*, 300. *Ils se séparent sans qu'Isabella ait le moindre soupçon qu'il fût autre chose que l'Esclave d'Alger*, 301.

*Il trouve un vray Algérien qui lui paroît propre à la vengeance qu'il méditoit contre Isabella*, ibid. *Il le fait aboucher par son Valet de chambre, qui lui promet une bonne récompense s'il veut faire ce qu'on lui dira, ce qu'il accepte*, 302. *Beatrix étant venue à l'heure ordinaire, le Comte envoye l'Algérien à sa place*, ibid. *Dès qu'il sait qu'il est dans la chambre d'Isabella, il écrit un billet à Manrique, par lequel il lui mande que sa femme est enfermée avec l'Esclave d'Alger*, ibid. *Manrique s'étant levé, ordonne à une partie de ses gens de se tenir sous le balcon, & l'autre partie dans la maison*, 303. *Pendant ce temps, Isabella qui reconnoît que l'Algérien n'est pas son amant, lui ordonne de se retirer*, ibid. *Sitôt qu'il est descendu les valets de Manrique se saisissent de lui, & le menent à leur Maître*, 304. *Manrique est surpris de voir que ce n'est pas le Comte, & commence à croire qu'on l'a trompé*, ibid. *Il fait enfermer sa femme dans sa chambre & l'Algérien dans un cul de basse-fosse*, ibid. *L'Africain ayant dit que c'étoit le Comte qui l'a-*

*voit embarqué dans cette affaire, on va pour ſe ſaiſir de lui, mais on ne le trouve plus*, 305. *Il ſe tient caché tout le jour, & part le lendemain de Madrid*, ibid. & ſuiv.

*Le Comte arrive à Bayonne & y tombe malade*, 306. *Il écrit à M. le Prince les raiſons qui l'avoient engagé de ſortir de Madrid*, ibid. *M. le Prince lui fait une réponſe ſéche*, ibid. *Le mécontentement de M. le Prince, & plus que cela l'amour qu'il avoit pour Eleonor, le font réſoudre à retourner à Madrid, malgré le péril dont il étoit menacé*, 307. *Réflexions qu'il fait ſur ſes paſſions*, 308.

*Le Comte reprend le chemin de Madrid & tombe dangereuſement malade à Fontarabie*, 309. *Il envoye un de ſes gens à Madrid porter une Lettre pour Eleonor, & lui donne ordre de s'informer de ce qu'on diſoit de l'affaire de Manrique*, ibid. *Eleonor lui fait dire qu'il ſe garde bien de revenir à Madrid, que Manrique le fait chercher par tout, & qu'Iſabella étoit mieux que jamais dans ſon eſprit*, 310. *Il prend le parti d'oublier Eleonor*, ibid. & ſuiv. *Il raconte ce qui s'eſt paſſé à Madrid depuis ſon départ*, 311. *Nouvelle avanture de Dona Iſabella avec le Prince de....* 312. & ſuiv. *Dans une converſation qu'elle a*

*avec le Roi d'Eſpagne au ſujet du Comte ; il la trouve à ſon gré, & en fait ſa Maîtreſſe*, 318. *Eleonor en étant avertie, met tout en uſage pour le faire revenir à elle ; ou s'en venger*, ibid. *Elle va trouver Manrique, à qui elle eſſaye de donner de la jalouſie, & elle y réuſſit*, 319. *Il fait enlever ſa femme, la fait conduire dans une de ſes Terres éloignée, & devient amoureux d'Eleonor*, ibid. *Manrique voyant qu'elle ne veut point répondre à ſon amour, il ſollicite ſon mari pour qu'il la faſſe venir dans ſa Viceroyauté, mais il en eſt la dupe*, 320.

*Le Comte fait des réfléxions ſur ſa vie paſſée, & ſur le caractére des femmes*, 321. *Il regrette le temps qu'elles lui ont fait perdre*, 322. *Ces penſées lui font naître le deſir de ſe retiter du monde*, ibid. *Dans une promenade, il rencontre un Hermite qu'il queſtionne ſur ſa vie retirée*, ibid. & ſuiv. *Il lui dit les motifs qui la lui ont fait entreprendre, & qu'il eſt prêt de s'en retirer*, 323. *Le Comte lui déclare le deſſein qu'il a pris d'embraſſer la ſolitude*, ibid. *L'Hermite lui conſeille de s'éprouver auparavant*, ibid. *Le Comte prie l'Hermite de lui conter ſes avantures, ce qu'il fait*, ibid. & ſuiv. *Il lui dit qu'il eſt né Portugais, & parent du Roi Dom Juan*, 324. *Il devient*

*amoureux d'une fille qui étoit auprès de la Vice-Reine*, ibid. *Portrait & caractére de cette fille*, ibid. & ſuiv. *Il entre dans une conſpiration, qu'il révéle à ſa Maîtreſſe*, 325. *Vaſconcellos Secretaire de la Reine de Portugal devient amoureux de cette fille*, ibid. *Ne voulant que la mettre au nombre de ſes Maîtreſſes, elle ſemble ne vouloir pas répondre à ſon amour*, 326. *On en avertit le Portugais, & il n'en veut rien croire*, 327. *La conſpiration éclate, on s'empare de Liſbonne, de la Vice-Reine, & Vaſconcellos eſt jetté par les fenêtres*, ibid. *Le Duc de Bragance eſt reconnu Roi de Portugal*, ibid. *Dans le tumulte, le Portugais entre dans la chambre de Vaſconcellos, & s'empare d'un paquet de Lettres qui étoient de ſa Maîtreſſe*, 328. & ſuiv. *Cette fille eſt enfermée comme ennemie*, 330. *Le Portugais la va voir en priſon, lui fait voir les Lettres qu'il avoit priſes, & elle lui avoue qu'elle étoit femme de Vaſconcellos*, ibid. & ſuiv. *Il lui fait des reproches de lui avoir révélé la conſpiration*, 331. *Elle lui fait entendre que c'étoit pour ſon bien*, ibid. *Pendant cet entretien le Portugais diſſimule ſa colére*, 332. *Il ſe radoucit, ſollicite ſa liberté, & la délivre*, 333. *Il continue à la voir & à l'aimer*, 334.

*Cette fille reçoit les aſſiduités du Duc de Camille, le Portugais en devient jaloux, & lui en fait des reproches*, ibid. & ſuiv. *Elle veut ſe juſtifier, & lui découvre une autre conſpiration contre le nouveau Roi, dont l'Archevêque de Bragne étoit le chef*, 336. *Elle tâche de le faire entrer dans cette conſpiration*, ibid. *Pendant qu'il délibére s'il y entrera, la conſpiration eſt découverte, par l'imprudence de l'Archevêque de Bragne*, 337. *On ſe ſaiſit de tous les Conjurés, & en même temps de la Maîtreſſe du Portugais*, ibid. *La Reine lui donne ſa grace, & change ſa peine en une priſon perpétuelle*, ibid. & ſuiv. *Le Portugais eſt ſoupçonné, & craignant qu'on ne l'arrête, il ſe réſout à s'éloigner*, 338. *Avant de le faire, il veut encore la mettre en liberté*, ibid. *Comme ſa priſon étoit un Couvent, il lui écrit qu'il y mettra le feu*, ibid. & ſuiv. *Cette fille envoye le billet à la Reine, qui donne ordre d'arrêter le Portugais, mais on ne le trouve plus*, 339. *Pour récompenſe, la Reine lui permet de ſe faire Religieuſe, ce qu'elle accepte*, 340. *Le Portugais ayant appris qu'elle s'étoit fait Religieuſe, veut auſſi ſe faire Religieux*, 341. *Il ſe préſente dans pluſieurs Couvens, ſous des noms empruntés, & on ne veut pas l'y recevoir, ce qui le dé-*

*termine à mener la vie d'Hermite pendant six ans*, ibid.

*Le Comte se console d'avoir trouvé un homme plus fou que lui*, 341. *Il prend la Poste & se rend à Paris*, 343. *Il va consulter sa Carmelite avant que de se retirer du monde*, ibid. *Cette fille lui conseille de se cacher pendant quelque temps pour s'éprouver*, 344. & suiv. *Il se met dans un Couvent, & trouve dans la Bibliothéque les Lettres d'Abailard, qu'il lit*, 346. *Il trouve une si parfaite conformité des amours d'Héloïse & d'Abailard avec les siennes & celles de sa Carmelite, qu'il en redevient éperdûment amoureux*, ibid. & suiv. *Il se repent de la complaisance qu'il avoit eu de consentir à son engagement*, 347. *Il la va voir & lui représente son état*, 348. *Elle lui avoue qu'elle est sensible à l'amour qu'il a pour elle, & les chagrins qu'elle avoit senti toutes les fois qu'elle l'avoit vû engagé dans d'autres amours*, 349. *Il tâche à lui persuader de rompre ses liens, & de vivre ensemble*, ibid. *Elle lui fait sentir l'impossibilité où elle est de pouvoir répondre à son amour, & lui déclare qu'elle approche de la fin de sa vie*, 350. *Ils se quittent après cette conversation qui fut la derniere qu'ils eurent ensemble, étant tombée malade si-tôt*

*que le Comte l'eut quittée, d'une fièvre dont elle mourut*, ibid. *Après la mort de la Carmelite, le Comte qui s'étoit caché depuis son arrivée à Paris, apprend son retour à son frere, & lui témoigne l'envie qu'il a de mener une autre vie que celle qu'il avoit menée*, 351.

Fin des Sommaires du Tome premier des Memoires.

MEMOIRES

# MEMOIRES

## DE LA VIE

## DU COMTE DE***.

## AVANT SA RETRAITE;

*Redigés par Monſieur de Saint-Evremond.*

### LIVRE PREMIER.

J'ENTRE dans ma ſoixantiéme année, plus rebuté du monde par mes diſgraces, que par la vieilleſſe; je cherche à jouir du peu de repos que Dieu me laiſſe encore, en m'occupant de tout ce qui peut me donner lieu de me

détacher du monde ; & comme ma vie eſt, pour ainſi dire, un tiſſu de tous les écueils, qu'on peut trouver auprès des femmes, je crois que rien ne ſauroit être plus utile, & à moi-même, & aux autres, que de repaſſer ſur mes avantures, qui ont rapport à elles. Ceux qui liront ces Mémoires, y prendront peut-être des motifs pour être plus ſages que je n'ai été, & moi en les écrivant, & en me retraçant le ridicule & les égaremens de la galanterie, je m'animerai à condamner de plus en plus ce maudit penchant, qui tout vieux & tout expérimenté que je ſuis, pourroit encore m'entraîner ; tant les hommes ont peu de force pour ſuivre le bien qu'ils approuvent, & pour éviter le mal qu'ils condamnent.

Comme en écrivant ces Memoires, je penſe plus à laiſſer à la poſtérité une inſtruction, qu'une Hiſtoire ; je ne dirai point qui je ſuis, & je cacherai de même le nom de la plûpart de ceux dont je parlerai. Je n'écris pas préciſément pour apprendre mes avantures, mais pour enſeigner, par le récit de mes avantures, à éviter les déréglemens que je déplore ; & il y auroit de l'injuſtice aux Lecteurs, de s'appliquer davantage, à deviner la vérité de cette Hiſtoire, qu'à profiter des vérités qu'elle renferme.

Je prie, du moins, ceux qui me reconnoîtront, de ne divulguer ni leurs conjectures, ni leurs découvertes, & je leur donne ſous le ſecret, tout ce qui me ſera impoſſible de leur cacher.

Je ſuis né dans le mois de Mai de l'année 1625. Mon pere qui étoit d'une des plus anciennes Maiſons du Royaume, & qui avoit à l'Armée un Emploi, qui lui permettoit peu de prendre le ſoin de ſon ménage, l'avoit laiſſé à ma mere. Sa Famille étoit compoſée d'une fille & de trois garçons : la fille étoit l'aînée, & j'étois le cadet de tous les quatre. Le fonds de ſon bien pouvoit monter à quatre cens mille francs. Il avoit fait de grands avantages à ma mere, quoiqu'elle lui eût apporté peu de choſe en mariage, & à peine fûmes-nous au monde, qu'on nous fit entendre que nous avions peu de bien. Ma mere nous éloigna de bonne heure d'auprès d'elle, & ayant mis ſa fille dans un Couvent de Province, où elle payoit une penſion modique, elle chercha auſſi les Colléges, où l'éducation de ſes garçons pourroit lui moins coûter. Mon frere aîné avoit déja pris le parti des Armes, quoiqu'il n'eût que quinze ans. On me mit avec mon ſecond frere dans une petite Ville de Province,

ſous la conduite d'un Prêtre, qui nous envoyoit étudier dans un Collége qui étoit dans la même Ville. Nous y étions fort diſtingués, quoique nous fiſſions peu de dépenſe; mais outre qu'on connoiſſoit qui nous étions, on nous donna des qualités, qui nous attiroient cette diſtinction. On donna à mon frere la qualité de Comte, & à moi celle de Chevalier; car la mode n'étoit pas en ce temps-là auſſi établie qu'aujourd'hui, de donner celle d'Abbé à des enfans, qui n'ont nulle autre vocation à l'Egliſe, que le titre de cadets.

Mon frere le Comte ne ſe trouva aucune ouverture d'eſprit pour les Lettres, & toute ſon occupation, depuis le matin juſqu'au ſoir, étoit de faire enrager le pauvre Précepteur chez qui nous logions. Pour moi j'étois plus docile, & quoique je ne fuſſe pas ennemi du plaiſir, je ne laiſſai pas de trouver moyen de bien faire dans mes Claſſes. La différence qu'on remarqua entre le caractére d'eſprit de l'un & de l'autre, m'attira des louanges, qui chagrinant mon frere, commencerent à lui donner contre moi la haine qu'il a toujours eûe, & c'eſt ce qui m'a convaincu, qu'il ne faut jamais faire étudier enſemble des enfans, dont le génie eſt différent. Les mortifications qu'on don-

ne à un aîné, qui eſt ſurpaſſé par ſon cadet, retombent toujours ſur celui qui en eſt la cauſe innocente. Mon frere avoit déja quinze ans, & moi quatorze, quand une Troupe de Comédiens arriva dans la Ville où nous faiſions nos études.

Je n'avois eu juſques-là, que de vagues impreſſions de cette paſſion qui attache un ſéxe à l'autre. Ce fut à la Comédie qu'elle commença à ſe développer, & à ſe faire ſentir en moi, & je le dirai, ou à ma confuſion, ou à celle des plus graves Auteurs de la Tragédie, que ce fut à la repréſentation du Cid, que je commençai tout de bon à vouloir faire l'amour. La femme qui jouoit le rôle de Chiméne, me toucha, & par ſa beauté, & par la tendreſſe des ſentimens de ſon perſonnage. Je me ſentis affligé de la voir malheureuſe. Il me ſemble même, que j'étois un peu fâché, qu'elle fût auſſi vertueuſe, que ſon rôle la faiſoit paroître; mais ce regret ne me dura pas long-temps. J'appris bientôt que cette femme, qui repréſentoit ſur le Théatre des rôles ſi vertueux, n'étoit dans le particulier rien moins que Chiméne. Ce fut là ce qui me renverſa entiérement l'imagination. Quoi, diſois-je en moi-même, il me ſeroit aiſé d'être aimé de cette Chiméne, qui a tant de fierté

pour Rodrigue ? Je portois par tout ces penſées & ces réfléxions, & j'avalois, ſans le ſavoir, le funeſte poiſon de la débauche.

Ce que j'éprouvai dans un âge ſi tendre, m'a, dans la ſuite de ma vie, empêché d'être ſurpris, quand j'ai vû les Comédiennes, toutes décriées qu'elles ſont, inſpirer de plus fortes paſſions que les plus honnêtes femmes. Le rôle qu'elles font ſur le Théatre, donne du goût pour celui qu'elles font ailleurs.

Cependant j'étois trop jeune pour oſer m'attacher à la Chiméne, qui m'avoit touché dans la repréſentation du Cid. D'ailleurs, cette Comédienne étoit à toute heure entourée de gens moins jeunes que moi, & plus riches que je ne l'étois à cet âge, & prévoyant bien que ſi j'oſois lui parler d'amour ſans avoir à lui faire des préſens, je n'en ſerois traité que comme un écolier, je cherchois des amours plus aiſées, & plus capables de me réuſſir. Mais à qui m'attacher ? Je ne voyois pas une femme pour qui je n'euſſe du penchant. Tout étoit Chiméne pour moi, mais je n'étois Rodrigue pour perſonne ; & les plus fortes douceurs que je recevois des femmes, à qui je prodiguois les miennes, c'eſt que j'étois un joli enfant. Cela me déſeſperoit ; je voulois qu'on me

regardât comme un homme, puiſque je ſentois ſi bien que je l'étois.

Il y avoit dans la Ville où nous demeurions, un Couvent de Filles, dont l'Abbeſſe étoit un peu notre parente. J'allois la voir aſſez ſouvent, & par ſon moyen, je connoiſſois la plûpart des jeunes Penſionnaires qui étoient chez elle. Il y en avoit une à peu près de mon âge, qui me plaiſoit plus que les autres; & comme j'avois aſſez de facilité pour la voir, je crus qu'il n'y avoit perſonne, à qui je puſſe mieux m'attacher. Ce fut donc à elle que je réſolus de découvrir la paſſion, qui commençoit à naître dans mon cœur. Je me ſervis pour faire cette déclaration, de quelques Vers de Comédies que j'avois retenus, que je lui prononçai d'un air fort paſſionné & fort tendre: la petite perſonne étoit déja bien plus aguérrie que moi, & je fus fort étonné de la voir répondre à mes Vers par de la Proſe fort intelligible. Elle ſe moqua de la maniére dont j'avois fait ma déclaration, & elle me dit qu'elle avoit appris dans ſon Couvent à parler d'une autre ſorte. Je reconnus qu'elle avoit lû toutes ſortes de Livres de galanterie, & qu'elle en ſavoit déja aſſez, non-ſeulement pour répondre à mes ſentimens, mais encore pour m'encou-

rager, & pour m'inſtruire. Elle jura pourtant, qu'elle n'avoit jamais ſenti que pour moi, la paſſion qu'elle me découvroit, & qu'elle ne la ſentiroit jamais pour un autre; mais elle me dit que ſi je l'aimois véritablement, il falloit ne point perdre de temps, & travailler à trouver l'occaſion de nous voir ſouvent.

Il eſt aiſé de s'imaginer combien je fus charmé de trouver une perſonne ſi aimable, toute remplie d'amour pour moi. Je me perſuadai aiſément que c'étoit l'effet de mon mérite, qui lui cauſoit cette paſſion; & je fus confirmé dans cette vanité, par les lettres qu'elle commença à m'écrire tous les jours, car il me ſembloit alors qu'on ne pouvoit écrire, ni avec plus de paſſion, ni avec plus d'eſprit.

Je ne penſai donc plus qu'à l'aimer. Nous nous écrivions éxactement tous les jours, & nous nous ſervions pour ce commerce, d'un Ecolier, qui étoit fils de la Tourriére de l'Abbaye, & qui en venant en Claſſe, me rendoit ſes lettres, & lui reportoit les miennes en s'en retournant.

Il y avoit un mois que nous nous aimions de la ſorte, quand mon frere, qui paroiſſoit attaché à une Religieuſe de la même Abbaye, & qui n'étoit pas d'humeur

à cacher ſes intrigues, me fit voir les lettres que cette Religieuſe lui écrivoit. Quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis que c'étoit preſque mot pour mot, les mêmes lettres que m'écrivoit ma Penſionnaire, & qu'il falloit que toutes celles que j'avois reçues euſſent été compoſées par cette Religieuſe! Je n'en témoignai rien à mon frere, mais en le quittant, j'allai faire un paquet de toutes les lettres que j'avois, & je les renvoyai à celle de qui je les avois reçues, lui mandant par un billet fort ſec, que je ne voulois plus l'aimer ni la voir, puiſqu'elle avoit été capable de me tromper.

Elle répondit à mon billet par un billet encore plus ſec. Comme je l'aimois de bonne-foi, je fus fâché de la voir en colére. Je lui écrivis une lettre fort humble, en lui demandant mille pardons, & n'ayant eu aucune réponſe, j'allai la voir pour lui demander pardon moi-même.

Elle me reçut avec un air qui me perſuada qu'elle ne m'avoit jamais aimé. Elle ne fit que rire de ma triſteſſe; & voyant que je voulois lui faire des reproches en forme, elle me dit que j'étois un plaiſant marmot, pour vouloir être aimé d'une perſonne comme elle. Cela m'accabla, car elle n'étoit guére plus âgée que moi. J'enrageois

de me voir traiter d'enfant par un enfant ; & je n'avois pas ſçu juſques là, que les filles ne ſont plus des enfans, à l'âge où les garçons le ſont encore.

Le mauvais ſuccès de cette premiere paſſion, commença à me faire connoître le caractére des femmes. Heureux ! ſi j'en euſſe profité, mais je crûs que la jeuneſſe étoit la ſeule cauſe de la tromperie que cette Penſionnaire m'avoit faite, & je réſolus de m'attacher à des Maîtreſſes moins enfans.

Nous allions quelquefois manger chez le Lieutenant Général de la Ville où nous demeurions. Il avoit une femme aſſez bien faite, & qui faiſoit fort parler d'elle. Elle avoit environ trente ans, & je n'en avois pas quinze, mais je ne la voyois jamais que je ne lui marquaſſe de la paſſion. Je croyois alors qu'il falloit paroître paſſionné de toutes les femmes, & je le ſentois même comme je le diſois, car dans l'envie générale que j'avois de faire l'amour, je me trouvois, ce me ſemble, diſpoſé à aimer toutes celles qui voudroient bien ſouffrir que je les aimaſſe.

La Lieutenante Générale prenoit beaucoup de plaiſir à mes douceurs, & elle me diſoit ordinairement, que c'étoit dommage que je fuſſe ſi jeune, mais qu'elle n'oſoit

compter sur une personne de mon âge. Elle oublioit pourtant ma jeunesse, quand il étoit question de me parler des chagrins que lui donnoit son mari, qui étoit jaloux au dernier point. Je crus que ces confidences étoient une marque de la passion qu'elle avoit pour moi, & je ne songeai plus qu'à lui plaire, & qu'à lui prouver que je n'aimois qu'elle.

J'avois lû alors beaucoup de Romans, * car c'étoit le temps où ils commençoient à être en vogue, & je ne croyois pas qu'il fût permis de faire l'amour autrement, que leurs Héros le faisoient. Je m'imaginois être tantôt Alexandre, tantôt Orondate, & ma Lieutenante Générale ne paroissoit pas à mes yeux, une moindre Maîtresse, que Cassandre, ou Statira.

Je n'étois point suspect à son mari, étant presque le seul, qui eût la liberté de voir sa femme. Non-seulement nous étions seuls, quand je la voyois chez elle, mais nous allions souvent nous promener tête à tête dans un jardin qui étoit dans un Fauxbourg de la Ville.

Un jour elle me dit, qu'elle vouloit éprouver si je l'aimois véritablement, & si

* Comme Pharamond en 12. vol.

elle pouvoit se fier à moi. Je lui promis une discrétion à l'épreuve de tout, & alors elle me dit, qu'elle avoit à parler à un homme de ses parens, qui se trouveroit dans le jardin, mais qu'il falloit que jamais personne n'en eût connoissance, parce qu'elle seroit perdue, si on venoit à le découvrir, son mari lui ayant fait des défenses expresses de voir cet homme; elle m'assura que ce n'étoit que pour affaires qu'elle avoit envie de l'entretenir, & je lui promis fidelité, sans m'informer de ses raisons.

Nous allâmes à ce jardin, & à peine y fûmes-nous arrivés, que le Cavalier qu'elle vouloit voir, monta par dessus la muraille, & vint nous trouver dans une allée, où nous nous promenions. Le voilà, me dit-elle, demeurez-là pendant que je lui parlerai dans ce cabinet. Vous observerez s'il ne vient personne; & si vous voyez quelqu'un, vous me viendrez avertir. Je lui dis qu'elle pouvoit se fier à moi, & elle entra dans le cabinet avec cet homme, me laissant en sentinelle au bout de l'allée, qui répondoit à ce cabinet, & me disant, que je me gardasse bien de changer de place.

Dès qu'elle fut dans le cabinet, j'oublai la promesse que je lui avois faite de garder mon poste, & m'approchant

tout doucement de la porte de ce cabinet, j'eus la malice d'y frapper rudement, en lui criant, *Madame, voici votre mari qui vient.* A ces paroles, elle s'approcha de la porte, & ſans l'ouvrir, elle me pria de mener ſon mari dans une autre allée, juſqu'à ce qu'elle eût eu le temps de faire évader le Cavalier.

Je me retirai pour lui laiſſer ce temps-là; & le Cavalier regrimpa avec précipitation à la muraille, par où il étoit venu. Elle vint à moi, & me voyant ſeul, elle demanda où étoit ſon mari. J'eus beau lui dire qu'il étoit déja reſſorti, elle vit bien que c'étoit une peur que j'avois voulu lui faire, & elle m'en témoigna un chagrin, qui alloit juſques à me dire des injures.

Je crus qu'ayant apperçu ſon intrigue, elle me ménageroit, mais ce fut tout le contraire. Elle me remena au logis ſans preſque me dire un mot, & en me quittant elle alla dire à ſon mari, que j'étois un inſolent, qui avois oſé lui en conter, & qu'elle le prioit que je ne revinſſe plus chez elle.

J'y retournai dès le lendemain, & le mari me dit en ſe moquant de moi, que j'étois un libertin & un débauché, & que ſans la conſidération qu'il avoit pour ma

famille, il me traiteroit comme on traite les enfans quand on veut les châtier.

Cette injure me perça juſqu'au vif, & au lieu de lui répondre comme j'aurois pû le faire, que ſa femme le trompoit, je ne m'arrêtai qu'à la honteuſe menace qu'il m'avoit faite. Je lui ſautai au collet, & le manque ſeul de forces m'empêcha de lui faire autant de mal que j'aurois voulu. Sa femme accourut au bruit, & prenant le parti de ſon mari, elle me dit cent injures. Voyez, diſoit elle, quelle inſolence. Ce petit fripon en ſait déja beaucoup, & s'il oſe traiter mon mari de cette ſorte, que ne diroit-il point de moi ſi on l'écoutoit ? On m'arracha des mains du mari, & on me pria de ne plus revenir chez lui. Je ſortis en donnant au mari & à la femme tous les noms qu'ils méritoient.

Quand je fus au logis, j'admirai longtemps l'impudence de cette femme, qui ſachant que j'avois de quoi la perdre en publiant ce que j'avois vû, avoit eu un procédé ſi étrange ; mais je ne connoiſſois pas en ce temps-là de quoi une femme coquette eſt capable, & ce qui m'arriva à cet âge ne fut qu'une légére ébauche des friponneries que j'ai éprouvées depuis dans les femmes de ce caractére.

Cette avanture fit grand bruit. Le Précepteur chez qui nous logions en écrivit à ma mere, & la pria de nous retirer, parce que nous étions trop grands. Ma mere auroit eu peu d'égard à ſes remontrances, ſi cette année-là qui étoit l'année 1640. elle n'étoit devenue veuve. Mon pere fut tué en Piémont à la bataille que le Comte d'Harcourt gagna ſur les Eſpagnols. Elle nous rappella donc à Paris, où nous trouvâmes mon frere aîné qui étoit revenu après la mort de mon pere, pour demander ſa Charge, & pour tâcher auſſi de nous faire donner de l'emploi dans les Troupes, à mon frere le Comte & à moi.

Nous avions un ami puiſſant avec qui mon frere aîné avoit été élevé, & que nous avions auſſi fort connu dans notre jeuneſſe. C'étoit Monſieur de Cinq Mars, fils du Maréchal d'Effiat. Comme il étoit dans ſa plus grande faveur, nous n'eûmes pas de peine à obtenir tout ce que nous ſouhaitions. La Charge de mon pere fut rendue à mon frere aîné. On donna mon frere le Comte à Monſieur le Duc de Brezé pour ſervir ſur mer, & mon frere aîné qui avoit de l'amitié pour moi, voulut me garder auprès de lui pour ſervir

en Piémont la campagne prochaine. Je reſtai donc à Paris, où je paſſai l'hiver avec lui, étant preſque de toutes ſes parties & de tous ſes plaiſirs, & ce fut alors que j'eus occaſion de connoître bien mieux que je n'avois fait, le caractére des femmes coquettes.

Nous étions preſque toujours chez Monſieur de Cinq Mars, & je ne puis m'empêcher de dire ici la ſurpriſe où j'étois, & les réfléxions que j'avois coutume de faire toutes les fois que je le voyois. Jamais homme ne m'a ſemblé devoir être plus heureux qu'il étoit alors. Il ſe voyoit à vingt ans Favori du Roi, avec des diſtinctions que nul autre n'avoit eûes avant lui. Il étoit adoré de tous les Courtiſans, & aimé de toutes les femmes auſquelles il lui plaiſoit de s'attacher. Cependant je ne le voyois jamais content, & dès qu'il ſe trouvoit ſeul avec mon frere & moi, il ſe diſoit l'homme du monde le plus malheureux. Il rêvoit, il ſoupiroit, & paſſoit ſouvent des heures entiéres à ne rien dire & à ſe promener dans la Chambre. Il n'expliquoit qu'à mon frere les ſujets de chagrin qu'il avoit, & lui parloit aſſez ſouvent à l'oreille. Je ne me mêlois point d'entrer dans ces confidences, mais je ne

pouvois

pouvois ceſſer d'admirer combien les hommes ſont trompés, quand ils ſe perſuadent que les grands poſtes & les grands honneurs ſont néceſſaires pour être heureux.

Je n'eus aucune connoiſſance des ſecrets de Monſieur de Cinq Mars en matiére d'Etat, & je ne ſai s'il les découvrit à mon frere, mais je connus la plûpart de ceux qu'il avoit en matiére de galanterie; car on trouve beaucoup d'hommes capables de cacher ce qui regarde leur fortune, & l'on n'en trouve guére qui puiſſent ne pas ſe vanter de ce qui a dequoi flatter leur vanité en amour.

Monſieur de Cinq Mars étoit parfaitement bien fait & fort libéral. Cependant les femmes auſquelles il paroiſſoit attaché, ne lui étoient pas fort fidelles. Comme il étoit obligé d'être preſque tout le jour auprès du Roi, il n'avoit que des momens à donner à ſes maîtreſſes, & elles trouvoient toute la facilité qu'elles vouloient pour le tromper.

Il en avoit une pour laquelle il avoit fait beaucoup de dépenſe. Il l'avoit meublée & logée magnifiquement, & il ne lui rendoit guére de viſites qu'il ne lui fît des préſens. Il nous menoit fort ſouvent chez

elle mon frere & moi, & même il nous y laiſſoit, étant obligé de retourner à la Cour. Soit que mon frere eût des engagemens ailleurs, ſoit qu'il fît ſcrupule d'en conter à la Maîtreſſe de ſon ami, il paroiſſoit s'attacher peu à elle, & quand Monſieur de Cinq Mars étoit ſorti, & que nous reſtions chez cette fille, il s'endormoit preſque toujours, & me laiſſoit cauſer avec elle tant que je voulois.

Je n'avois pas encore perdu l'habitude que j'avois priſe, de croire qu'il n'étoit pas permis de voir une femme ſans lui témoigner de la paſſion. Celle-ci étoit belle, & on peut bien croire qu'ayant la facilité de l'entretenir, je lui dis que je l'aimois.

Voulant pourtant faire cette déclaration avec un peu de délicateſſe, je lui dis que j'étois fâché que Monſieur de Cinq Mars fût ſi attaché à elle, & qu'elle lui eût de ſi grandes obligations, parce que ſans cela j'aurois pris la liberté de lui témoigner que je l'aimois de tout mon cœur. Vous croyez, reprit-elle, qu'il eſt attaché à moi, & que je lui ai de l'obligation, point du tout, il ne m'aime point, & il ne fait preſque rien pour moi. Il ne fait rien pour vous, repris-je avec étonnement? Cependant on ne dit pas cela, & on prétend dans le

monde qu'il vous a donné plus de cinquante mille écus. Hé bien, repondit-elle, cinquante mille écus, voilà une belle gueuserie pour une fille comme moi. Si je voulois avoir pour d'autres les complaisances que j'ai pour lui, j'aurois déja reçu trois fois plus d'argent, & je serois bien mieux établie.

J'avoue que ce discours me parut si singulier, que j'eus peine à ne pas faire des reproches à cette fille d'une pareille ingratitude, car j'ignorois alors que les Maîtresses qu'on achete se croyent toutes beaucoup au-dessus du prix pour lequel elles se vendent.

Je ne voulus pourtant lui rien témoigner de ma surprise. Il est vrai, lui dis-je, que si on a égard à votre mérite, cinquante mille écus sont peu de chose. Mais que doivent donc espérer de vous ceux qui n'ont rien, & de quelle maniére recevrez-vous l'offre que je veux vous faire de mon cœur, moi qui n'ai pas un sou à vous donner? Est-ce donc, reprit-elle, que vous croyez que je sois intéressée, & que je veuille acheter mes Amans? S'il étoit vrai que vous m'aimassiez, & que je crusse que c'est de bonne foi que vous me parlez, je vous aimerois mieux que Monsieur de

Cinq Mars avec ſes cinquante mille écus; car ajouta-t-elle, il n'appartient qu'aux coureuſes de faire l'amour pour de l'argent.

Ce diſcours me toucha juſques au cœur, & m'empêcha de faire la réfléxion que j'aurois dû faire ſur ce qu'il y avoit de ridicule & d'extravagant à voir une perſonne aſſez intéreſſée pour n'être pas contente de cinquante mille écus, ne laiſſer pas de faire la généreuſe; mais j'en fus touché, comme ſi elle eût parlé de bonne foi. Je m'imaginai que j'avois plus de mérite que Monſieur de Cinq Mars, & j'allai même juſqu'à me perſuader qu'une fille auſſi bien nippée qu'elle l'étoit, pourroit non-ſeulement m'aimer ſans rien attendre de moi, mais me faire même des préſens, car étant alors extrêmement dépourvu d'argent, je ſentois bien que celle de toutes les femmes que j'aimerois davantage, ſeroit celle qui me donneroit le plus.

Je lui répondis que j'étois charmé de la généroſité de ſon cœur, & qu'elle ne devoit point douter que le mien ne fût ſincére. La maniére dont elle me répondit, me fit croire que j'étois aimé. Elle m'aſſura qu'elle me recevroit toutes les fois que j'irois chez elle, & qu'elle auroit ſoin que

perſonne ne nous troublât dans nos tête à tête. Je lui demandai un rendez-vous pour le lendemain matin à dix heures, & elle me le promit.

Je la quittai ſi charmé de ma bonne fortune, que j'eus peine à n'en pas faire confidence à mon frere. Je ne ceſſai point en m'en retournant avec lui, de lui parler de cette fille avec un épanchement de cœur qui le faiſoit rire. Je croi, me diſoit-il, que vous en êtes amoureux? Il faudroit pour cela, lui repondois-je, que je fuſſe aſſez riche pour lui faire du bien. Mon frere rioit de toute ſa force quand je lui diſois que perſonne que Monſieur de Cinq Mars ne devoit prétendre à ſes bonnes graces, & j'ai jugé depuis qu'il falloit qu'il la connût déja pour ce qu'elle étoit.

J'attendois avec impatience l'heure marquée pour le rendez-vous, quand je reçus un billet, par lequel elle me mandoit qu'il lui étoit ſurvenu une affaire qui l'obligeoit à ſortir de bonne heure, & que n'ayant point de Montre, toutes les ſiennes étant chez l'Horloger, elle me prioit de lui en envoyer une qu'elle m'avoit vue la veille. J'en avois une en effet aſſez jolie. Je la lui envoyai auſſi-tôt, l'accompagnant d'un billet très-paſſionné, par le-

quel je la priois de se souvenir du rendez-vous pour l'après-dînée. Je me hâtai fort d'aller chez elle, & je la trouvai en deshabillé, sans qu'il parût qu'elle eût sorti le matin. Elle avoit avec elle deux de ses amies qu'elle me dit qui l'avoient retenue jusques alors, ajoutant qu'il falloit qu'elle sortît dans un quart d'heure, parce qu'elle étoit obligée de trouver ce jour-là dix pistoles qu'elle avoit perdues au jeu. Je ne vous les demande pas, ajouta-t-elle, parce que vous m'avez dit que vous n'avez point d'argent. Elle me dit ces derniéres paroles d'un air si sec, que je crus que c'étoit un reproche qu'elle me faisoit. Je le sentis jusqu'au vif, & je résolus de lui trouver les dix pistoles à quelque prix que ce fût. Je la quittai, & j'allai vendre un petit diamant que j'avois, & lui apportai les dix pistoles. Elle les reçut avec une joie extrême, disant que ce qu'elle en faisoit étoit plus pour éprouver si je l'aimois véritablement, que par le besoin qu'elle en eût. Elle me promit pour le lendemain le rendez vous dont elle m'avoit flatté; mais quand l'heure en fut venue, elle me manda qu'elle étoit au déseſpoir, mais qu'elle ne pouvoit recevoir personne, parce que M. de Cinq Mars venoit de lui mander qu'il alloit venir la voir.

J'enrageois de tous ces contretemps. Le jour ſuivant ne me fut pas plus heureux, & elle me mena quinze jours de cette ſorte, trouvant chaque fois des raiſons nouvelles pour me manquer de parole. Ce temps-là paſſé, elle me fit prier de me trouver à une Egliſe où elle ſe rendit, & où j'allai lui parler. Elle me marqua beaucoup de chagrin de ne pouvoir prendre l'occaſion de me voir chez elle, qu'elle s'étoit apperçue que l'empreſſement que j'avois pour elle avoit été remarqué, & qu'il falloit néceſſairement que nous nous viſſions ailleurs. Elle ajouta que ce n'étoit pas ſa plus grande peine; que ce qui l'affligeoit étoit que Monſieur de Cinq Mars lui ayant donné cinquante piſtoles pour acheter un habit, elle avoit été aſſez malheureuſe pour s'être embarquée au jeu; qu'elle n'oſoit lui dire qu'elle les avoit perdues, & qu'il falloit néceſſairement qu'elle les trouvât ailleurs. Croyez-vous, ajouta-t elle, que ſi vous faiſiez ſemblant d'en avoir beſoin, & que vous les demandaſſiez à Monſieur de Cinq Mars, il vous les refuſât? Je lui répondis que je n'oſois faire cette propoſition à Monſieur de Cinq Mars, non-ſeulement parce que j'avois une répugnance extrême à emprunter de l'argent à qui que ce fût, mais auſſi parce que j'avois des

raiſons de ménager l'amitié de Monſieur de Cinq Mars pour des intérêts plus conſidérables. Elle me répondit ſéchement que cette excuſe étoit une défaite, & qu'elle étoit folle de s'imaginer que je l'aimaſſe. Elle me quitta après ces paroles, & ne voulut plus entendre de raiſons.

J'avois tous les ſujets du monde de croire qu'elle n'agiſſoit pas de bonne foi. Elle avoit déja ma Montre qu'elle ne parloit point de me rendre. Je lui avois donné dix piſtoles, & elle m'en demandoit encore cinquante; mais je me trouvai aſſez aveugle pour ne pas faire la moindre réfléxion ſur ſon procédé. Elle eſt trop riche, me dis-je à moi-même, pour être intéreſſée, & il faut que ce qui la fait recourir à moi, ſoit un effet de ſa confiance.

Je me réſolus donc de demander les cinquante piſtoles à Monſieur de Cinq Mars. J'étois chez elle avec lui quand je lui en fis la propoſition. Je le tirai dans une Chambre à l'écart, & je lui dis en tremblant que j'avois un extrême beſoin de cinquante piſtoles, mes parens ne me donnant point d'argent. Il me répondit qu'il m'en alloit donner cent, & auſſi-tôt appellant la perſonne chez qui nous étions: Combien vous ai-je laiſſé d'argent, Mademoiſelle,

moiſelle, lui dit-il, la derniére fois que je vous vis? N'eſt-ce pas trois cens piſtoles? Allez m'en querir cent, je vous prie, dont j'ai extrêmement beſoin. Cette fille rougit, & n'oſant rien répondre, elle lui apporta les cent piſtoles bien comptées qu'il me donna.

Je fis difficulté de les prendre, lui diſant que cette fille en avoit peut-être beſoin. Non, dit-il, elle en a de reſte, & je veux même qu'elle vous en donne quand vous en aurez beſoin; & l'appellant auſſitôt, il lui dit qu'elle me donnât tout ce que je lui demanderois. Je gardai les cent piſtoles, réſolu d'apprendre à Monſieur de Cinq Mars que je ne lui avois emprunté de l'argent que pour la perſonne même de qui il les avoit priſes, & je le laiſſai avec elle.

Je ne ſavois que comprendre au procédé de cette fille, qui avoit fait ſemblant d'avoir beſoin de cinquante piſtoles en un temps où Monſieur de Cinq Mars venoit de lui en donner trois cens; mais la choſe me paroiſſoit bizarre, ſuppoſé qu'elle ne fût pas de bonne foi, qu'elle fût punie elle-même de ſon avarice, & qu'au lieu de me demander de l'argent, comme elle avoit fait juſques-là, on l'eût obligée de m'en

donner toutes les fois que je voudrois en avoir.

Je ne pus m'empêcher de raconter la choſe à mon frere, qui me blâma fort d'avoir emprunté de l'argent à Monſieur de Cinq Mars, & qui voulut abſolument que je lui donnaſſe les cent piſtoles pour les renvoyer. Il m'apprit alors que cette fille jouoit ſouvent de ces tours, & que quelque argent que lui donnât Monſieur de Cinq Mars, elle en demandoit à tous ceux qui lui en contoient. J'en ai voulu, ajoûta-t-il, dire quelque choſe à Monſieur de Cinq Mars, mais l'amour l'aveugle, & il n'a pas le loiſir de s'appliquer à connoître ſes Maîtreſſes.

Mon frere reporta les cent piſtoles, & Monſieur de Cinq Mars ne les reprit qu'à condition que j'en demanderois à la fille qui me les avoit données, toutes les fois que l'argent me manqueroit. Mon frere qui l'avoit déja trouvé aveugle ſur le ſujet de cette fille, ne jugea pas à propos de lui dire que c'étoit elle qui m'avoit obligé de lui faire cet emprunt, mais comme j'avois reſolu de ravoir ma Montre & mes dix piſtoles, je pris auſſi la réſolution de me ſervir de l'ordre que Monſieur de Cinq Mars lui avoit donné, de ne me laiſſer manquer de rien.

J'allai donc chez elle, & je fus fort surpris que me recevant avec un visage riant: Hé bien, me dit-elle, où sont les cent pistoles que Monsieur de Cinq Mars vous a prêtées? Ne sont-elles pas pour moi? Pour vous, lui dis-je? Ma foi, je les ai déja dépensées; & je vous prie au contraire de m'en donner encore vingt, dont j'ai un besoin extrême. Quoi! repri-elle, vous croyiez donc que les trois cens pistoles dont Monsieur de Cinq Mars m'a parlé fussent à moi? Vous vous trompez, il me les avoit données en garde, & il est si avare, qu'il me feroit mal passer mon temps, si j'avois touché à un sou de l'argent dont il me confie le dépôt. Hélas! dit-elle en pleurant, je suis bien malheureuse. A peine Monsieur de Cinq Mars me donne-t-il mon nécessaire, & je n'ose jamais lui demander rien qu'il ne me le reproche.

Ce que mon frere m'avoit appris du caractére de la Demoisel'e, m'empêcha de donner encore dans ce panneau. Je lui dis que Monsieur de Cinq Mars n'étoit point du tout du caractére dont elle le faisoit, & que je lui en parlerois moi même pour en savoir la vérité; que je la priois de me rendre ma Montre & mes dix pistoles, puisque je ne pouvois douter qu'elle ne

feignoit d'avoir de l'amour pour moi, que pour me piller. Elle ſe met encore à pleurer, me conjurant de ne rien dire à Monſieur de Cinq Mars, ce que je fus obligé de lui promettre, mais j'inſiſtai inutilement pour ravoir ma Montre & mes dix piſtoles; elle me dit qu'abſolument elle ne me les rendroit pas, & qu'elle vouloit garder ces petits préſens pour marque de mon amitié.

Quelque fâché que je fuſſe, je ne pouvois m'empêcher de rire de ſes complimens. Plus je riois, plus elle pleuroit; j'eus la force de n'être point touché de ſes larmes, & de la mépriſer autant que je l'avois aimée. Elle étoit en effet telle que mon frere me l'avoit dit. Quoique Monſieur de Cinq Mars lui prodiguât un argent immenſe, elle ne laiſſoit pas de demander à tout le monde. Elle avoit plus de quatre cens mille francs de bien quand Monſieur de Cinq Mars mourut, & on verra dans la ſuite quelle fut ſa deſtinée.

Je n'allai plus chez elle que quand je ne pouvois me diſpenſer d'y accompagner mon frere, qui s'y trouvoit ſouvent pour voir Monſieur de Cinq Mars, & cherchant à m'amuſer ailleurs, je m'adonnai à l'Hôtel de....., parce que Madame la

Ducheſſe de..... étoit notre parente, & me recevoit toujours avec plaiſir. Elle avoit une Niéce fort jolie, qu'elle faiſoit élever auprès d'elle; car elle n'avoit point encore d'enfans en ce temps-là. C'étoit une fille de ſeize ou dix-ſept ans; & du caractére dont j'étois, il eſt aiſé de juger que la voyant fort ſouvent, je ne manquai pas de lui conter des douceurs. Elle répondoit à mon amour d'une maniére qui me faiſoit enrager; elle ne faiſoit que rire, & je ne pouvois deviner ſi elle m'aimoit ou ſi elle ne m'aimoit pas. Un jour qu'elle étoit ſortie avec la Ducheſſe, j'allai pour la voir, & je ne trouvai qu'une jeune femme de chambre qui la ſervoit. C'étoit une fille de vingt ans qui étoit aſſez bien faite. J'avois coutume de lui faire des honnêtetés toutes les fois que je la rencontrois, & la trouvant ſeule ce jour-là, je lui en fis plus qu'à l'ordinaire. Elle me parla de ſa Maîtreſſe, & me dit que j'en étois paſſionnément aimé; que cette Niéce lui parloit continuellement de moi, mais qu'elle n'oſoit s'expliquer à moi-même. Elle ajouta que ſi je l'aimois véritablement, elle tâcheroit de lui ôter cette timidité & ces ſcrupules, & de me ménager avec elle des converſations ſecretes. Je jurai à cette fem-

me de chambre tout ce qu'elle voulut, & elle m'assura que je verrois bien-tôt sa Maîtresse, pourvû que je lui promisse d'être discret. Elle prit ensuite la précaution de m'avertir de ne lui rien témoigner jusqu'à ce qu'elle l'eût prévenue.

Nous finissions à peine cette conversation, que la Duchesse revint avec sa Niéce. De quels yeux ne regardai-je point cette charmante personne après ce qu'on venoit de m'apprendre de l'inclination qu'elle avoit pour moi, & quelle peine n'eus-je point à ne lui en rien dire! Je me contentai de l'assurer que je l'aimois à la folie, & jamais en effet je ne l'aimai davantage. Je sentis alors que rien n'est plus capable d'augmenter la passion, que l'imagination d'être aimé.

La femme de chambre ne me laissa pas languir. Dès le lendemain matin elle me fit dire qu'elle avoit à me parler, & j'allai la trouver dans une Eglise voisine. Elle me dit qu'elle avoit entretenu sa Maîtresse, & que si je voulois venir à l'Hôtel dès le soir même, elle trouveroit le moyen de me la faire voir. Je n'avois garde de différer, & je pris avec elle toutes les mesures qu'elle voulut.

J'allai le soir chez la Duchesse, j'y sou-

pai, & quand je crus qu'elle vouloit ſe coucher, je pris congé d'elle; mais au lieu de ſortir, je montai en ſortant de ſa chambre dans un grenier en maniére de garde-robe; où la femme de chambre m'enferma. Il faiſoit un froid extrême, & je fus là deux groſſes heures à geler de froid. Au bout de ce temps, & environ ſur le minuit, on vint ouvrir la porte de mon grenier, & je connus que c'étoit la femme de chambre, qui me prenant par la main me dit tout bas que je la ſuiviſſe. Je la ſuivis, & après pluſieurs détours, je me trouvai dans une chambre où il y avoit du feu à demi éteint, qui ne donnoit pas aſſez de clarté pour éclairer cette chambre, & me faire reconnoître où j'étois. Elle me dit que je me chauſaſſe, & que ſa Maîtreſſe alloit venir me trouver. Un demi quart d'heure après, j'entendis entrer une perſonne qui ſans me rien dire s'approcha de moi. Eſt-ce vous? lui dis-je, croyant que c'étoit la Niéce de la Ducheſſe. J'eus beau repeter trois ou quatre fois, eſt-ce vous? on ne me répondit rien. Je crus que la timidité & la honte l'empêchoient de parler, & je ne crus pas la devoir queſtionner davantage. Dans ce moment on ouvrit la porte de la chambre où nous étions, & je vis une figure d'hom-

me qui y entroit. La perſonne qui s'étoit approchée de moi, me pouſſa à la ruelle du lit, & alla au-devant de celui qui venoit troubler notre rendez-vous. J'entendis que cet homme lui parloit avec beaucoup de familiarité, & qu'elle le prioit fort honnêtement de ſortir. Cet homme ne voulut point ſe retirer, & répondit en jurant qu'il alloit voir à qui il tenoit qu'on ne le reçût, & il s'avança auſſi-tôt vers la ruelle où j'étois, & ſe jettant ſur moi avec furie, il ne me fut pas avare de coups. Comme je voulus me revancher pour m'échaper de ſes mains, nous fîmes du bruit, & j'entendis que l'on remuoit beaucoup dans la chambre au-deſſus de celle où nous étions. Quelque tèmps après j'apperçus de la lumiére, & la Ducheſſe elle-mêne, ſuivie de la femme de chambre. Elle ne fut pas plûtôt entrée, que je reconnus que celui contre qui je me battois, étoit un laquais de la maiſon. La femme de chambre me montra à la Ducheſſe, & enſuite lui dit en pleurant: vous voyez, Madame, que je ne vous ai pas menti, & que Monſieur le Chevalier eſt venu ſe cacher dans ma chambre pour me faire violence. Je ne voulois point vous le dire, & j'ai été prier Champagne de venir le faire ſortir, mais il n'a jamais

voulu, ce qui m'a contrainte de vous aller faire relever. La Ducheſſe ne put s'empêcher de rire, quoiqu'elle fût fort en colére, & m'adreſſant la parole, elle me dit que je faiſois là de belles actions, & que j'étois un joli garçon. J'étois ſi ſaiſi & ſi confus, que je ne pus dire un mot. La Ducheſſe me fit reconduire par ſes gens, & je ſortis commençant à deviner une partie de cette avanture.

La vérité étoit que la femme de chambre n'avoit jamais parlé en ma faveur à la niéce, & qu'elle s'étoit ſervie de ſon nom pour avoir elle-même un rendez-vous avec moi. C'étoit elle qui étoit revenue dans la chambre, & qui n'avoit oſé me répondre quand je lui avois demandé, eſt-ce vous? Soit que le laquais qui vint enſuitte m'eût apperçu, ſoit qu'il eût accoutumé de venir trouver cette fille, il ne voulut point s'en aller, & la femme de chambre ſe voyant dans l'embarras, ne crut point trouver de meilleur moyen pour ſortir d'intrigue, que d'aller avertir la Ducheſſe, que j'étois caché dans ſa chambre. Sa friponnerie eut tout le ſuccès qu'elle ſouhaitoit. La Ducheſſe la crut une Veſtale, & je paſſai pour un débauché. Je n'oſai même détromper la Ducheſſe ſur le champ,

parce que c'eût été commettre ſa niéce? Ainſi j'eus toute la honte de cette avanture, & perſonne ne douta que je ne fuſſe amoureux de la femme de chambre. La niéce m'en fit des reproches fort aigres quand je la vis; j'eus beau proteſter de mon innocence, & lui apprendre tout ce que la femme de chambre m'avoit fait eſpérer, elle perſiſta à croire ce que les apparences lui perſuadoient, & elle prit les vérités que je lui diſois pour des excuſes imaginaires.

Je ne jugeai pas à propos de me laiſſer opprimer; & voyant que la niéce elle-même prenoit parti contre moi, je réſolus de raconter à la Ducheſſe comme les choſes s'étoient paſſées. Cela lui donna des ſoupçons ſur la conduite de cette femme de chambre. Elle l'éclaira, & la ſurprit en intrigue, non-ſeulement avec le laquais, mais encore avec pluſieurs autres. Elle fut chaſſée, & il ne reſta à la Ducheſſe & à ſa niéce d'autre ſujet de ſe plaindre de moi, que l'inſolence que j'avois eûe d'eſperer ce que la femme de chambre m'avoit promis.

Quand la vérité eut été éclaircie, je m'apperçus que la Ducheſſe & ſa niéce me regardoient de meilleur œil qu'elles n'avoient encore fait, & ſoit que mon avan-

ture leur eût fait compaſſion, ſoit que les femmes aiment les gens qui ont le courage d'entreprendre quelque choſe pour elles, je ne pus douter que l'une & l'autre n'eût de l'amitié pour moi. Mais hélas! cette amitié ne ſervit qu'à me faire mieux connoître encore le caractére des femmes.

La Ducheſſe fut la premiere qui me déclara ſes ſentimens. Elle me dit nettement que juſque-là elle m'avoit regardé comme un enfant, & qu'elle n'avoit oſé me dire l'inclination ſecrete qui la portoit à m'aimer; mais qu'après le courage & la diſcretion que j'avois eû dans l'avanture de la femme de chambre, elle voyoit bien qu'elle pouvoit ſe fier à moi, & qu'elle vouloit que je l'aimaſſe: mais il faut, dit-elle, raccommoder un peu votre réputation, car comme vous paſſez pour un débauché, on trouveroit mauvais que je vous viſſe, ſi vous ne paroiſſez être entierement different de ce que l'on a ſujet de vous croire. Vous étes le cadet de votre Maiſon, & ſi vous voulez me plaire, vous prendrez l'état Eccleſiaſtique. Je trouverai le moyen de vous faire avoir des Benefices, & vous vous mettrez dans un Seminaire.

Je lui dis que j'étois diſpoſé à tout ce qu'elle voudroit, & il eſt vrai qu'en ce mo-

ment je me trouvai si flatté de me voir aimé d'une Ducheſſe, que je ne fus épouvanté ni par l'averſion naturelle que j'avois pour la profeſſion qu'on me propoſoit, ni par ce que je me figurois de triſte pour moi dans le ſéjour d'un Séminaire.

Je lui promis donc d'en faire parler à ma mere; je le dis à mon frere dès ce même jour, & je ne trouvai nulle difficulté dans ma Famille à me laiſſer prendre un état qui ſembloit la décharger de moi mieux que tout autre.

Je fis donc ſemblant d'être fort défabuſé des choſes du monde, & je pris des meſures pour me mettre dans un Séminaire, & y commencer mes études de Théologie. Quand on ſut que j'avois pris cette réſolution, la niéce de la Ducheſſe à qui je n'en avois rien dit, en parut fort ſurpriſe & fort touchée. Elle me dit que j'étois fou, & que ce n'étoit pas-là ce qu'elle avoit cru de moi; car, ajouta-t-elle, il faut vous avouer que je vous ai aimé dès le moment que je vous ai vu. Si je n'ai pas répondu d'abord à l'inclination que vous m'avez marquée, c'eſt que j'ai voulu vous connoître auparavant; mais enfin je vous regardois comme le ſeul homme à qui je voulois m'attacher, & j'eſperois que vous m'épouſeriez quelque jour.

Ah! Mademoiſelle, lui répondis-je, pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plûtôt ? Car que dira-t-on, de ne me voir point changer d'état, après avoir pris pour cela toutes les meſures néceſſaires ? Cependant vous en êtes encore la maîtreſſe, & je vous promets de n'en rien faire ſi la choſe vous déplait. Elle me répondit qu'elle ne vouloit pas abſolument que je me fiſſe d'Egliſe, & que ſi je le faiſois, je lui donnerois un très-ſenſible chagrin. Je l'aſſurai qu'il n'en ſeroit rien, & un jour après, j'allai dire à la Ducheſſe que je ne pouvois me réſoudre à me faire Eccleſiaſtique.

Je vois bien, reprit la Ducheſſe, que c'eſt maniéce qui vous a parlé. Je ſai qu'elle vous aime, & qu'elle s'abandonne à ſes chiméres ſur la paſſion qu'elle a pour vous, mais elle n'en eſt pas où elle penſe. C'eſt une folle dont je veux me défaire, & je vous apprens que nous la marions dans deux jours. Là-deſſus elle me dit que le Duc ſon mari & elle, avoient pris ſecretement des meſures pour la marier à un homme d'affaires qui l'avoit fait demander, & qui cherchoit de l'appui par cette alliance.

J'avoue que je connus à cette nouvelle que j'aimois véritablement. Je ſentis un noir chagrin en apprenant qu'on alloit marier

une fille que j'aimois, & la marier à un homme qui n'avoit nul autre mérite que ſes richeſſes : Je répondis à la Ducheſſe que j'étois encore prêt de faire ce qu'il lui plairoit. & que dès le lendemain j'entrerois au Séminaire : mais qu'il y avoit de la conſcience à marier ſa niéce de cette ſorte. Faites, dit-elle, ce que je ſouhaite de vous, & vous ne vous en plaindrez point.

J'allai rendre compte à ſa niéce de la converſation que j'avois eû, & je lui appris que ſa tante avoit de la jalouſie de l'amitié que j'avois pour elle, & que ſi je ne me faiſois Eccleſiaſtique, on la marieroit. Quelle fut ma ſurpriſe, quand lui diſant qu'on alloit la marier, elle me répondit avec une eſpece de tranſport de joye : cela eſt-il poſſible ? Oui, lui dis-je, mais ſachez à qui on vous marie, c'eſt à un tel. Quoi ! c'eſt à lui, reprit-elle, avec un redoublement de joie ? Ah ! dit-elle, je le connois. C'eſt un homme fort riche; & l'on ne peut faire une meilleure affaire pour moi. Vous ne voulez donc plus m'épouſer, lui répondis-je froidement? Vous, dit-elle ? Eſt-ce qu'on épouſe des gens d'Egliſe ? En achevant ces paroles, elle courut bruſquement appeller une femme de chambre, & l'embraſſant en ma préſence: Ah ! ma chere, lui dit-elle, ſais-tu que je vais être mariée ?

Je reſtai immobile à un changement ſi imprévu, & peu s'en fallut que je ne priſſe la réſolution, non pas de me faire Abbé, mais Hermite, en voiant les femmes capables d'une pareille inconſtance. Elle fit peu d'attention à ma douleur, & je ſortis plus réſolu que jamais de faire ce que la Ducheſſe ſouhaitoit de moi.

Je laiſſai donc partir mon frere qui alla ſe rendre en Piémont, où ſon Régiment ſervoit toujours dans l'Armée du Comte d'Harcourt, & je pris le petit collet. Ce que je pus obtenir de la Ducheſſe c'eſt qu'au lieu de m'enfermer dans un Séminaire pour y être en retraite, je me mettrois dans une penſion proche la Sorbonne pour y étudier en Théologie.

Le premier jour que je me fus revétu de l'habit d'Abbé, je me rendis chez la Ducheſſe, qui me dreſſa elle-même à la modeſtie & à la bienſéance de cet habit, m'apprenant comment il falloit baiſſer les yeux, & faire toutes les autres grimaces d'un homme de bien. J'avoue que c'étoit un étrange ſacrifice que je lui faiſois ; car outre la répugnance naturelle que j'ai déja dit que j'avois pour l'état Eccleſiaſtique, j'étois né ennemi de la contrainte : mais enfin j'étois ſi flatté de me voir aimé de cette femme,

que quoique je n'euſſe pas pour elle autant de paſſion que j'ai trop connu depuis que l'on en pouvoit avoir, je croyois qu'il ne m'étoit pas permis de ne lui point obéïr aveuglément.

Elle fut charmée de moi quand elle me vit Abbé, & elle prit grand ſoin de répandre par tout que j'étois un Saint, & que c'étoit la ſeule dévotion qui m'avoit fait prendre le parti de l'Egliſe. J'avoue que quelque averſion que j'euſſe de cette hypocriſie, je ſentois ma vanité bien flattée de pouvoir me dire qu'une perſonne de cette qualité qui paſſoit pour une Veſtale, avoit autant de penchant & de confiance pour moi qu'elle m'en marquoit. Le Duc ſon mari qui étoit plus âgé qu'elle, n'avoit nul ſoupçon ſur ſa conduite, & elle avoit mérité ſa confiance par deux ou trois ſacrifices qu'elle lui avoit faits, dont je vais parler pour faire connoître de quoi une femme eſt capable.

Il y avoit un homme de la premiere qualité qui s'étoit déclaré ſon Amant. C'étoit l'homme du monde du plus grand mérite, & qui avoit pour elle les maniéres les plus engageantes. Il lui marquoit ſon attachement avec un reſpect & une ſoumiſſion peu ordinaire dans les perſonnes de ce rang. La

Ducheſſe

Ducheſſe avoit d'abord répondu à ſa paſſion, mais venant à s'appercevoir que ſon mari en avoit de l'ombrage, elle déclara à cet Amant qu'elle ne pouvoit plus l'aimer ni le voir.

Il penſa devenir fou à cette nouvelle, & il en tomba malade. Tout ſon recours fut de lui écrire, & jamais je n'ai rien vû de plus touchant que ſes lettres. La Ducheſſe les montroit toutes à ſon mari qui faiſoit lui même les réponſes. Elles ne pouvoient manquer d'être fort ſéches, puiſqu'elles étoient dictées par un Mari. J'admirois comment cette femme avoit la cruauté d'en uſer ſi mal avec un homme qui en uſoit ſi bien avec elle, & je ne pouvois m'empêcher de ſentir pour elle un ſecret mépris. Il faut, lui diſois-je quelquefois, que vous ayez bien de l'averſion pour un homme que vous ſacrifiez ſi cruellement. De l'averſion, répondit-elle ? Point du tout, je l'aime au contraire, & ſi je ſuivois mon penchant, j'en aurois pitié : mais j'aime mieux mon repos que lui, & dans la ſituation où je ſuis, je ne dois donner aucun ſujet de défiance à mon mari. Quoique je fuſſe fort jeune, je jugeois bien qu'elle en uſeroit de même avec moi ſi ſon mari venoit à me ſoupçonner. Je lui diſſimulois pourtant cette pen-

ſée, & j'applaudiſſois tout haut à une conduite que je blâmois dans mon cœur.

Comme cet Amant ſavoit que j'avois beaucoup d'accès, auprès d'elle, il avoit cherché à me connoître pour avoir le plaiſir de m'en parler, & j'avois peine à m'empêcher de le détromper quand je le voyois perſuadé que ſa Maîtreſſe ne le maltraitoit que par un excès de fierté. Il me fit tant de pitié, & je trouvai cette femme ſi indigne de la délicateſſe des ſentimens qu'il avoit pour elle, que je réſolus de le tirer d'erreur. Je lui écrivis une lettre ſans nom, & d'un caractére inconnu, & l'avertiſſois par cette lettre que la Ducheſſe n'étoit rien moins que ce qu'il penſoit, & que s'il vouloit l'épier aux heures où un certain Abbé alloit la voir, il pourroit être détrompé. Cet Abbé étoit moi-même, & j'avoue que j'étois bien imprudent d'aller l'éclaircir ſur une choſe qui pouvoit retomber ſur moi, mais j'étois jeune, j'avois de la vanité, & je me faiſois un ſecret plaiſir de lui faire voir que j'étois plus heureux que lui. Ainſi la vanité eut plus de part à mon procedé que la généroſité ou la compaſſion.

Il reçut ma lettre, & quoiqu'il y ajoutât peu de foi, il réſolut de profiter de l'avis qu'on lui donnoit. Il trouva moyen un jour

de ſe couler dans l'appartement où j'avois coutume de voir la Ducheſſe, & ſe mit derriere une tapiſſerie qui couvroit une encoigneure de la chambre qui lui donnoit aſſez d'eſpace pour y demeurer caché, ſans que l'on s'en apperçût. Il pouvoit entendre aiſément de là ce qui ſe diſoit dans cette chambre. Nous ne ſavions ni la Ducheſſe ni moi qu'il nous écoutât. Il étoit trois heures après midi, & c'étoit l'heure la plus ordinaire où nous nous voyions. Il y avoit un quart d'heure que nous étions enſemble quand nous entendîmes du bruit derriere la tapiſſerie. La Ducheſſe alla voir ce que c'étoit, & elle le trouva évanoui, & qui ne reſpiroit preſque plus. C'étoit l'effet qu'avoit produit en lui la ſurpriſe de ce qu'il venoit d'entendre.

J'admirai la réſolution avec laquelle cette femme prit auſſitôt ſon parti. Retirez-vous, me dit-elle, & laiſſez moi me démêler ſeule de cette affaire. Je ne me le fis pas dire deux fois; je ſortis d'abord, & j'étois ravi d'être loin d'un lieu où je ne prévoyois rien de bon pour moi.

Quand je fus ſorti, la Ducheſſe appella une femme de chambre, & lui montrant l'homme caché derriere la tapiſſerie, elle lui dit qu'elle eût ſoin de le faire retirer, & que c'étoit un fou à qui l'amour avoit ren-

verſe l'eſprit. Son mari arriva preſque dans le même moment, & demanda ce que c'étoit. C'eſt, reprit-elle, avec un ſens froid inconcevable, ce pauvre fou de.... qui eſt venu pour me voir, & qui a eu la bonté de s'évanouir en voyant que je ne voulois pas l'écouter. Il n'eſt point à propos, ajouta-t-elle, que vous paroiſſiez ici. Retirons-nous, & laiſſons à cette fille le ſoin de le faire ſortir.

Le Duc emmena ſa femme, ne pouvant ceſſer de l'embraſſer & de la louer de ſa vertu. L'Amant revint de ſon évanouiſſement & ſortit ſans dire un mot. Je ne doutai pas qu'il ne cherchât à ſe venger de la Ducheſſe & de moi, & je me repentis bien d'avoir contribué à le déſabuſer : mais je reconnus bientôt que la vengeance qu'il vouloit en tirer n'étoit point dangereuſe pour moi. Il prit le parti de mépriſer la Ducheſſe autant qu'il l'avoit aimée, & en cela il fut plus ſage & plus courageux que je ne l'ai été en pareille occaſion. Comme il étoit parfaitement honnête-homme, il ne témoigna jamais rien de cette avanture, & on l'entendit toujours parler avantageuſement de la Ducheſſe. Je prenois grand ſoin de l'éviter, & nous nous rencontrâmes peu depuis ce temps-là, car il fut bleſſé le mois de

Septembre ſuivant à la priſe de Salſes, & il mourut de ſa bleſſure.

Ce ne fut pas cette ſeule avanture qui me fit connoître le caractére de la Ducheſſe. Elle fit à ſon mari un ſacrifice bien plus cruel, & qui commença tout de bon à me faire craindre quelque choſe de fâcheux pour moi. Avant qu'elle m'eût aimé, elle avoit jetté les yeux ſur un autre. C'étoit un jeune homme un peu plus âgé que moi, qui étoit fils de ſa Nourrice. Elle avoit perſuadé au Duc ſon mari de le faire ſon Page, car en ce temps-là on prenoit des Pages plus âgés qu'en ce temps-ci. Ce Page étoit encore chez elle quand elle voulut m'aimer. C'étoit un jeune homme extrêmement étourdi, & ſur lequel elle vit bien d'abord qu'il n'y avoit pas de fonds à faire. C'eſt ce qui lui fit venir la penſée de s'attacher à moi, & de ſe défaire de lui. Comme elle jugea que les diſtinctions qu'elle avoit pour moi, lui donneroient de la jalouſie, elle réſolut de prévenir ſon reſſentiment, & le parti qu'elle prit, fut de le rendre ſuſpect à ſon mari, en lui diſant que ce Page avoit eu la hardieſſe de lui découvrir qu'il étoit amoureux d'elle. Le Duc ayant pris feu auſſi-tôt ſans examiner la choſe, appella ſon Page, & le menaça de lui faire caſſer la tê-

te, s'il ne ſortoit promptement de ſon ſervice. Ce jeune garçon répondit ſans s'étonner, que s'il avoit aimé la Ducheſſe, c'étoit elle qui en avoit fait les avances, & il offrit même de l'en convaincre, parce qu'il avoit encore un billet d'elle, qui ſembloit expliquer clairement les avances dont il l'accuſoit. Les choſes étoient comme le diſoit le Page, & il produiſit le billet. Le mari l'ayant montré à ſa femme, elle répondit avec aſſurance, qu'elle ne pouvoit déſavouer que ce billet ne fût de ſa main; mais qu'elle l'avoit écrit à une perſonne de ſes amies, & non pas au Page. Malheureuſement pour lui, il étoit tourné de maniére, qu'on ne pouvoit démêler, s'il étoit pour un homme ou pour une femme. Le Duc fut perſuadé que la choſe étoit comme l'aſſuroit la Ducheſſe, & ce Page lui parut coupable d'une nouvelle inſolence, en oſant s'attribuer un billet écrit pour un autre. Ce ne fut pas tout. La Ducheſſe lui avoit donné beaucoup de bijoux, qu'elle ſavoit bien qu'il avoit gardé. Elle dit à ſon mari, que non-ſeulement ce Page étoit un fourbe, mais un voleur qui lui avoit pris cent choſes. Les bijoux furent trouvés dans la caſſette de ce malheureux, & le Duc voulut le mettre entre les mains de la Juſ-

tice, mais la Ducheſſe obtint qu'il ſe contentât de le chaſſer. Il prit parti dans les Troupes, où il déchiroit cruellement cette femme, ſon reſſentiment lui faiſant ajouter beaucoup de choſes à la vérité. Il fut tué dans le premier combat où il ſe trouva.

Il eſt aiſé de juger, que je n'étois pas trop tranquille dans un engagement, dont tant d'exemples me faiſoient craindre les ſuites; mais je ne ſavois comment me dégager, & d'ailleurs la vanité m'attachoit où je ſentois bien que je ne me ſerois par attaché par inclination. Cependant je m'adonnai beaucoup à l'étude, & je commençai à me faire de la réputation du côté de l'eſprit & du ſavoir. Je n'avois encore aucun bien d'Egliſe; & comme je prévoyois que l'amitié de la Ducheſſe finiroit, je ne regardois point l'état Eccleſiaſtique comme un état permanent.

Un jour une femme qui me vint trouver chez moi, me dit que des gens qui étoient maîtres d'un gros Bénéfice, m'avoient choſi pour me le donner, & que quand je le voudrois, elle me feroit parler à eux. Je reconnus que la femme qui me parloit étoit une entremetteuſe, car elle ne diſſimula point que c'étoit elle qui avoit fait venir cette penſée aux gens

en question, persuadée qu'il lui en reviendroit quelque chose. La curiosité plûtôt que l'amour du Bénéfice me fit écouter sa proposition. Elle me dit que je me trouvasse le lendemain près de la Porte Saint-Martin, & qu'elle me meneroit chez les gens qui avoient une si bonne volonté pour moi. Je m'y rendis, & elle me fit aller près de Saint Sauveur dans une maison assez vilaine. Il fallut monter dans une chambre au second étage, où je trouvai une fille d'environ vingt ans, fort laide, mais extraordinairement parée. Cette fille m'abordant avec un air de connoissance, me dit que sa mere alloit venir, qui m'instruiroit du Bénéfice dont il s'agissoit mais que cependant elle avoit été bien-aise de m'entretenir, parce qu'il y avoit long-temps qu'elle me connoissoit. Jamais je ne fus plus embarrassé; car c'étoit assûrément la premiere fois que je l'avois vûe, quoiqu'elle protestât qu'il y avoit long-temps que je devois la connoître. Je m'avisai de répondre que je croyois qu'elle vouloit m'éprouver en me faisant de pareilles honnêtetés, & qu'elle savoit bien qu'un homme qu'on choisissoit pour un Bénéfice, ne devoit guére connoître de femmes. Elle parut satisfaite de cette réponse,

réponſe, me diſant qu'elle étoit ravie de ne s'être pas trompée, parce qu'en effet elles m'avoient régardé, ſa mere & elle, comme un homme qui, par ſa ſainteté, méritoit de poſſéder des biens d'Egliſe. Cette fille me fit là-deſſus un long ſermon, & j'admircis comment elle me parloit ſi bien de Dieu, après m'avoir fait d'abord comprendre qu'elle avoit deſſein de me parler d'autre choſe. Sa mere vint, qui commença par m'embraſſer, & qui me fit une longue hiſtoire, qui ſe termina par dire, qu'avant qu'il fût un mois, je ſerois, par ſon moyen, un des plus riches Bénéficiers de France. Je les remerciai de leur bonne volonté, & j'allois prendre congé d'elles, quand il vint une Dame, qui tenant une bourſe, dit qu'elle quêtoit pour une perſonne de naiſſance, qui étoit réduite à l'extrêmité. Ah! mon cher enfant, me dit la mere, il faut ſoulager les pauvres; & auſſi-tôt elle tira trois piſtoles, qu'elle mit dans la bourſe de la Quêteuſe. La fille en mit deux, & on vint me demander ſi je ne voulois pas auſſi faire quelque charité. Je tirai un écu, diſant que je donnerois davantage quand j'aurois les Bénéfices qu'on me promettoit. Tout cela m'étoit ſuſpect, & me faiſoit craindre que je n'euſſe

affaire à des escrocs. Je ne fis pourtant point semblant d'avoir ces soupçons, & je sortis en leur témoignant qu'elles me feroient plaisir de me donner au plûtôt de leurs nouvelles. J'en eus dès le lendemain. La mere, dans la conversation que j'avois eûe avec elle, m'avoit dit qu'elle avoit une autre fille dans un Couvent, & je fus fort étonné de la voir venir chez moi avec cette fille prétendue, qui ne pouvoit avoir que quinze ou seize ans, & qui me parut fort triste. La vûe de cette jolie personne me fit résoudre de feindre que j'ajoutois foi aux propositions du Bénéfice, pour avoir occasion de retourner chez sa mere. J'y retournai en effet deux jours après, & ce fut cette jeune personne qui me reçut. Je la trouvai encore plus triste que la premiere fois, & je ne pûs m'empêcher de lui en demander la raison. Avant que de me répondre, elle regarda de tous côtés, si elle n'étoit point écoutée, & se voyant seule avec moi, elle me dit en pleurant : que la femme chez qui elle demeuroit, n'étoit point sa mere, & qu'elle avoit appris qu'on l'avoit enlevée toute petite de la Maison de ses parens, qui lui avoient été toujours inconnus. Ces paroles furent suivies d'un torrent de larmes & elle me fit tant de pitié que

je lui promis de la retirer d'entre les mains de cette femme. Elle ſe raſſura à cette promeſſe, & me dit : que ſi j'avois cette bonne volonté-là pour elle, il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit que je l'emmenaſſe tout-à-l'heure. On m'a envoyée, ajouta-t-elle, pour vous entretenir, parce qu'on a crû que vous voudriez m'en conter, & on eſt réſolu, ſi vous le faites, de vous inſulter pour tâcher d'avoir de vous quelque argent. Je compris alors tout le danger où je m'étois expoſé en allant dans cette maiſon, & j'avoue que je commençai à craindre de n'en pas ſortir comme j'y étois entré. Je me levai pour me retirer, & je lui dis qu'elle ne ſe mît pas en peine, & que je ne la laiſſerois pas long-temps dans le lieu où elle étoit. Cette aſſurance ne lui mit point l'eſprit en repos. Elle s'obſtina à me vouloir ſuivre, craignant que ſi je ſortois ſans elle, je n'oubliaſſe ce que je venois de lui promettre. Dans le temps que je lui donnois de nouvelles aſſurances, la mere entra, ſuivie de deux hommes avec des épées, qui m'arrêterent, en me diſant : Ah, ah, M. l'Abbé, vous aimez donc les Dames. Je leur répondis le plus honnêtement que je pûs, les aſſûrant plus d'une fois que j'étois fort leur ſerviteur; la mere, ſans un plus

long préambule, dit : qu'il falloit aller querir un Commiſſaire, & que puiſque j'étois venu ſuborner ſa fille, elle vouloit en avoir raiſon. Je lui jurai que je n'avois point eu cette penſée, & qu'elle en pouvoit ſavoir la vérité de la fille. Cette fille pleuroit ſans dire un ſeul mot, & je me trouvois fort embarraſſé. Je tâchai de faire bonne mine, & dis avec aſſurance que je conſentois que l'on fiſt venir le Commiſſaire. Dans ce moment on frappa fort rudement à la porte de la chambre. La fille alla ouvrir, & ſe jetta auſſi-tôt dans le degré, en me faiſant ſigne de la ſuivre. Les gens qui avoient frappé à la porte étoient deux autres Bretteurs, qui mettant l'épée à la main, menacerent ceux qui étoient dans cette chambre de les tuer, en criant : Vous voilà donc, Meſſieurs les coquins, il y a long-temps que nous vous cherchons. Pendant qu'ils ſongeoient à ſe défendre, je fis ſi bien que je m'échappai dans le degré. J'y trouvai la fille, qui me tirant par le bras, me fit deſcendre avec précipitation dans la rue. Ainſi on me vit ſortir de cette Maiſon avec cette fille toute éplorée, pendant que la mere crioit par la fenêtre, au voleur, à l'aſſaſſin. Les voiſins s'aſſemblerent, & je me vis en un moment entouré de plus de cent perſonnes, qui me

demandoient ce que c'étoit. La fille me disoit, Monsieur, sauvons-nous, & j'étois si étourdi & si honteux, que je ne savois quel parti prendre. Cette fille avoit plus de résolution que moi, & fendant la presse, elle me tira dans une rue voisine, où nous entrâmes, toujours suivis de beauconp de canaille qui crioit après nous. Nous allâmes de la sorte jusqu'aux piliers des Halles; & la foule s'étant un peu dissipée, j'entrai avec cette fille chez un Fripier, qui nous reçut, & qui écarta le reste de la canaille. J'avois perdu mon chapeau; mon manteau & mon rabat étoient déchirés, la fille n'étoit pas en meilleur équipage, & le Fripier ne savoit que penser de tout cela. Je ne savois moi-même que lui dire, & il crut que c'étoit une fille que j'enlevois. Il m'offrit ses services, & je les acceptai. Nous passâmes toute la journée dans cette Maison. La fille étoit ravie, à ce qu'elle me disoit, de se voir hors des mains de la femme chez qui je l'avois trouvée, & elle m'appelloit son liberateur, me conjurant de ne point l'abandonner. J'envoyai le Fripier chez la Ducheſſe mon amie, avec un billet, par lequel je lui apprenois en gros mon avanture, & la priois de m'envoyer un Carrosse. Elle vint elle même sur le soir, & me

voulut emmener. Je lui dis la choſe naïvement, & comment je me trouvois chargé de la Demoiſelle. Sa beauté lui fit compaſſion, & elle l'emmena avec moi, m'aſſûrant qu'elle la garderoit dans ſon Hôtel juſqu'à ce qu'elle lui eût trouvé un Couvent. Je retournai chez moi, où je ſçus que tout le monde diſoit que j'avois ce jour-là enlevé une fille qui m'avoit rendu amoureux d'elle. Cette opinion prévalut ſi fort, que je ne pûs la détruire; & ſans être coupable d'aucun autre crime que d'avoir été dans une maiſon que je ne connoiſſois pas, & d'avoir voulu retirer une fille des mauvaiſes mains où elle étoit, je vis ma réputation attaquée par tout, enſorte qu'il n'y avoit perſonne qui ne me regardât comme un débauché, tant il faut peu ſe fier aux apparences; car elles étoient toutes contre moi, & ſi quelqu'un eût entrepris de me juſtifier, il auroit paſſé pour un homme de l'autre monde. Cette expérience que je fis alors en ma perſonne, m'a toujours empêché depuis, d'ajouter foi aux hiſtoires qui déchirent la réputation du prochain, & toutes les fois que j'ai entendu dire du mal de quelqu'un, j'ai crû qu'on pouvoit bien le dire avec auſſi peu de fondement que l'on en diſoit alors de moi.

Cette avanture me détermina à quitter

le petit collet, car je vis bien qu'après l'éclat qu'elle avoit fait contre moi, il me seroit impossible de réussir dans une profession, où l'on ne peut vivre avec agrément quand la réputation est entamée. D'ailleurs j'y avois peu d'inclination, & quoiqu'assez jeune, j'avois déja compris les embarras d'un état, qui demandant plus de régularité qu'un autre, expose les Ecclésiastiques à être mépriſés & tournés en ridicule par des choſes qui pourroient être un mérite dans les gens du monde. J'étois trop vif pour être hypocrite. Ma converſation étoit toujours gaie, & je me trouvois naturellement galant. Tout cela m'attiroit ſouvent des railleries & des remontrances, & je crus que pour avoir tout mon mérite, je devois paroître dans un état où je ne fuſſe jamais obligé de me contraindre, car le mérite conſiſte à ſavoir ſe mettre à ſa place, & j'ai vû mille gens, qui pour avoir pris des profeſſions qui ne leur convenoient pas, ne pouvoient parvenir à s'attirer ni la conſidération ni l'eſtime qu'ils auroient eûe s'ils avoient choiſi un autre genre de vie.

Je dis mon deſſein à la Ducheſſe, qui y conſentit, avec d'autant plus de facilité, qu'elle commençoit à ne m'aimer plus. Je m'apperçûs de ſon changement, mais ce

qui me ſurprit, c'eſt qu'elle prit pour prétexte des maniéres indifférentes qu'elle eut pour moi, l'avanture qui m'étoit arrivée. Perſonne ne ſavoit mieux qu'elle, que j'étois innocent de la débauche, dont cette avanture me faiſoit accuſer. Elle avoit d'abord été inſtruite de la vérité; mais enfin, changeant tout-à-coup, elle me dit qu'elle ne pouvoit me faire paſſer pour innocent quand tout le monde croyoit le contraire, & qu'après ce grand éclat elle ne pouvoit plus me voir que fort rarement. Cela me fit bien connoître ce que j'ai reconnu mille fois depuis, qu'il y a peu de gens aſſez généreux pour juſtifier leurs amis innocens, dès qu'ils paſſent pour coupables.

Je me conſolai aſſez aiſément du changement de la Ducheſſe, mais j'avoue que j'eus plus de peine à me conſoler de l'ingratitude de la fille que j'avois retirée de la maiſon, où elle jouoit un ſi méchant perſonnage. Cette fille plut d'abord au mari de la Ducheſſe. Il en devint fou, & il lui fit d'abord paroître tant de paſſion, que la Demoiſelle qui étoit moins innocente qu'elle ne paroiſſoit, reſolut d'en profiter. Elle réſiſta aux pourſuites du Duc. Le Duc s'opiniâtra à vouloir en être aimé, & tout le monde s'apperçut de ſon amour. La

Ducheſſe en eut, ou fit ſemblant d'en avoir de la jalouſie ; & ſe hâtant de bannir cette fille de chez elle, elle me choiſit pour lui perſuader de ſe laiſſer mener dans un Couvent, ſans que le Duc en ſçût rien. Je lui en parlai, & ne doutant point qu'elle n'eût des égards pour moi, après le ſervice que je lui avois rendu, je lui repréſentai combien il étoit important de ne ſe brouiller pas avec la Ducheſſe. Elle me demanda ſéchement de quoi je me mêlois, & j'avoue que cette demande me mit en colere. Je ne me pûs empêcher de lui reprocher ce que j'avois fait pour elle, à quoi elle répondit par des injures, me priant de n'entrer jamais dans ſes affaires, & niant même fort effrontément qu'elle m'eût obligation d'aucune choſe. O Dieu ! combien cette impudente me ſurprit-elle, & combien dis-je alors, *qu'eſt-ce que les femmes ?* L'ayant quittée, j'allai dire à la Ducheſſe qu'elle la fiſt enlever comme elle voudroit, & je lui racontai notre converſation. La Ducheſſe vit bien qu'elle avoit affaire à un dangereux eſprit, & elle réſolut de la remener où je l'avois priſe. Elle fit chercher la femme qui paſſoit pour ſa mere, mais on ne la trouva plus, & nous apprîmes que tout avoit décampé, la prétendue mere,

l'autre fille, & les Bretteurs qui avoient voulu me faire insulte.

La Duchesse ne sachant plus qu'en faire, & voulant absolument qu'elle sortît de chez elle, ne marchanda point à la faire mettre à la porte, & une belle nuit cette misérable créature se vit arrachée de sa chambre, & menée par force dans un Hôpital à l'extrémité du Fauxbourg, où elle fut recommandée comme une pauvre fille qui n'avoit ni feu ni lieu, & à qui on feroit charité de la mettre au nombre des pauvres qu'on y tenoit enfermés.

Le Duc étoit à la campagne, & je ne savois rien de tout cela; mais je ne fus pas long-temps sans l'apprendre. Le Duc étant revenu, & ne la retrouvant plus, demanda ce qu'elle étoit devenue. La Duchesse dit qu'elle n'en avoit point entendu parler depuis qu'elle étoit un jour sortie sans rien dire, & qu'apparemment il en savoit plus de nouvelles qu'elle. Le Duc jura, menaça, & me vint trouver, croyant que j'en saurois quelque chose. Je n'avois garde de lui en rien apprendre, puisqu'on m'en avoit fait mistére à moi même. Je lui avois déja protesté plus d'une fois que je ne pouvois lui donner aucun éclaircissement sur cette fille, lorsqu'on me vint dire qu'un Eccle-

ſiaſtique me demandoit. Je répondis que je ne pouvois quitter Monſieur le Duc, & que je le priois de revenir dans un autre temps. L'Eccléſiaſtique inſiſta pour me parler, & le Duc l'ayant permis, cet homme entra, & me priant qu'il pût me dire un mot en particulier : En vérité, Monſieur, me dit-il, c'eſt conſcience à vous, après avoir abuſé d'une fille, de la mettre à l'Hôpital. Je viens vous dire que nous ne pouvons plus la garder, & qu'il faut que vous la retiriez. Je demandai l'explication de ces paroles, & j'appris que cet homme étoit un des Directeurs de l'Hôpital où cette fille étoit enfermée, & que la coquine avoit fait entendre que c'étoit moi qui l'y avois fait mener. Le Duc s'apperçut que nous parlions avec beaucoup de chaleur, & demandant ce que c'étoit, l'Eccléſiaſtique lui conta la choſe comme il venoit de me la dire. Alors le Duc m'appellant malheureux & ſcélérat, dit qu'il alloit lui-même la retirer, & me laiſſant-là, il fit monter l'Eccléſiaſtique dans ſon carroſſe, le priant de le conduire ſur le champ à cet Hôpital. Je dis que je n'avois nulle part à cette affaire, je voulois y aller avec lui, & qu'il ſauroit de la bouche même de la fille que je n'y avois trempé en aucune ſorte. Le Duc ne

voulut jamais ſouffrir que je l'accompagnaſſe, & il alla ſeul avec l'Eccléſiaſtique, jurant toujours qu'il ſe vengeroit de mon procédé. Je les laiſſai partir, & je courus chez la Ducheſſe lui rendre compte de ce qui étoit arrivé. Elle en fut d'abord étonnée, mais profitant de la prévention où elle voyoit ſon mari, que c'étoit moi qui avoit mis cette fille à l'Hôpital; elle réſolut dans ſon cœur de le lui laiſſer croire, pour ne ſe point faire d'affaire avec lui. Ainſi je me vis encore la victime de cette ſeconde avanture. Le Duc reprit la Demoiſelle, & il me regarda toujours comme celui qui l'avoit miſe dans cet Hôpital; ce que la Ducheſſe lui confirma, en proteſtant qu'elle n'en ſavoit rien, & pardonnant enfin à ſon mari l'attachement qu'il eut pour cette fille, qu'il aima trois ou quatre ans, & qu'il maria enſuite à un Capitaine qui a fait fortune, & qui l'a rendue une des plus riches Dames de la Cour, où elle a été très-conſidérée, & où elle n'eſt morte que depuis fort peu de temps.

Ayant réſolu de quitter le petit collet; je l'écrivis à mon frere aîné, qui en parut fort content, & qui m'envoya de l'argent, afin que j'allaſſe le trouver. Il étoit alors en Rouſſillon, mais il me manda que je l'at-

tendiſſe à Lyon, où il devoit ſe rendre incessamment, pour tâcher d'y voir Monſieur de Cinq Mars ſon intime ami, qu'on y devoit amener, après lui avoir fait ſon procès, & qui, à ce qu'on diſoit, y ſubiroit bien-tôt un honteux ſupplice.

Je pris donc l'épée, & laiſſant mes confreres les Abbés, dont pluſieurs ont fait des fortunes dans l'Egliſe, qui m'ont ſouvent fait repentir de ce changement, j'arrivai à Lyon, où mon frere étoit déja, s'y tenant caché pour avoir plus aiſément l'occaſion d'y voir Monſieur de Cinq Mars, & de pouvoir l'embraſſer, & recevoir ſes ordres avant qu'il mourût.

Si j'avois des preuves du peu de fonds qu'il y a à faire ſur l'amitié des femmes, j'en vis à Lyon de bien plus fortes encore, du peu de ſolidité de l'amitié des grands, & de l'inconſtance des fortunes humaines, dans la diſgrace & la mort de Monſieur de Cinq Mars. Il fut conduit à Lyon le lendemain de mon arrivée. Nous allâmes mon frere & moi nous ranger en habits de valets auprès de la porte de l'Hôtel de Ville, pour tâcher de nous faire voir à lui à la deſcente du carroſſe. Il nous remarqua, & jugeant par nos habits que nous n'étions pas connus, & du deſſein qui nous ame-

noit, il demanda qu'il lui fût permis de nous parler, disant que nous étions des domestiques qui l'avoient servi, & auſquels il auroit été bien-aise de donner quelques ordres. On eut assez de peine à lui accorder cette grace, mais enfin n'ayant rien dans nos habits & dans nos maniéres qui pût nous rendre suspects, on nous laissa entrer un moment après qu'il fut monté dans sa chambre. Nous ne pûmes nous empêcher de fondre en larmes en l'embrassant; mais lui, nous regardant avec un souris: Hé quoi, dit-il, mes amis, croyez-vous que tout ceci soit sérieux, & que le Roi permette jamais que l'on me fasse mourir? Mon frere qui étoit mieux instruit que moi qu'il n'y avoit plus rien à espérer, redoubla ses larmes, en lui voyant cette confiance; & l'embrassant plus étroitement, il lui fit paroître une si violente affliction, que Monsieur de Cinq Mars changeant de couleur & reculant un pas, s'écria: Hé quoi, est-ce tout de bon? Mon frere continua à l'embrasser & à pleurer, & comme il ne disoit mot, Monsieur de Cinq Mars m'adressa la parole, & me dit: qu'est-ce donc que tout cela? Après ces paroles prononcées, je vis un si grand changement dans son visage, que je crus qu'il alloit s'é-

vanouir. Mon frere ſe jettant encore à ſon cou: Hélas, Monſieur, lui dit il, votre malheur n'eſt que trop certain. Il ne put continuer, & Monſieur de Cinq Mars paſſant de la douleur où je l'avois vû à une extrême colere: Quoi, dit-il, avec emportement, on me joueroit ce tour-là? Il accompagna ces mots de quelques juremens, que mon frere interrompit, pour lui dire, que comme ſon ami & ſon ſerviteur, il étoit obligé de lui remontrer qu'il ne devoit plus penſer qu'à pardonner à ſes ennemis, & qu'à ſe diſpoſer à la mort. Ah, pour la mort, reprit Monſieur de Cinq Mars, je m'en ſoucie fort peu, mais je ne puis pardonner à mes ennemis; & alors il raconta toutes les aſſurances que le Roi lui avoit autrefois données, de mourir plûtôt que de changer à ſon égard. Mon frere le laiſſa parler, & après qu'il eut dit tout ce qu'il voulut, il prit la parole, & lui dit en peu de mots qu'il ne devoit plus rien eſpérer du Roi. Monſieur de Cinq Mars continua encore quelque temps, tantôt à faire des imprécations contre la Cour, tantôt à chercher les moyens de ſe ſauver, tantôt à prier mon frere de lui donner un poignard pour ſe tuer; & voyant que mon frere ne lui répondoit rien, il ſe laiſſa tomber ſur un

ſiége, en diſant : je vois bien que je ſuis perdu, mon cher ami, que ferai-je ? Vous avez raiſon, continua-t-il, en ſe calmant un peu, je ne dois penſer qu'à mourir, c'en eſt fait, j'y ſuis réſolu ; & puiſqu'on m'a ſi cruellement trompé dans ce monde, il faut que je tâche de ne l'être pas dans l'autre. Il répandit quelque larmes en prononçant ces paroles. Mon frere l'exhorta le mieux qu'il pût à éloigner de ſon eſprit tous les reſſouvenirs qu'il avoit du paſſé, & à ne plus penſer qu'à bien mourir. Cette converſation dura près de deux heures, & nous eûmes la conſolation de le laiſſer fort tranquille, & fo[illegible] diſpoſé à ne plus eſpérer de grace. Il nous demanda pardon de ſa foibleſſe & de ſes emportemens, & donna quelques commiſſions à mon frere, le priant de ne point ſortir de Lyon qu'il n'eût vû ce qu'il deviendroit. Nous le quittâmes ravis de ſa fermeté & de ſon courage. Il nous fut impoſſible de le revoir, car ſon exécution tarda peu, & nous en fûmes les témoins, nous tenant auſſi près de l'échafaut que nous le pûmes. Il y monta avec beaucoup de fermeté, & nous jugeâmes qu'il ne démentiroit point le courage avec lequel nous l'avions laiſſé. Nous vîmes que dès qu'il fut ſur l'échafaut, il ſe tourna de tous côtés,

&

& nous crûmes qu'il nous cherchoit des yeux. Je ne ſçai s'il nous apperçut, mais il fit une révérence du côté où nous étions. Pour moi, j'avoue que je ne pûs ſouffrir ce ſpectacle. Je baiſſai les yeux, & je ne les levai que quand j'eûs entendu le coup qui ne me fit plus voir que le tronc & le ſang qui en ſortoit en abondance. Mon frere le voyant mort, me dit : retirons-nous, c'en eſt fait. Nous étions lui & moi à demi morts, & nous allâmes nous mettre au lit que mon frere garda plus long-temps que moi, en étant effectivement tombé malade. J'avois mille raiſons d'aimer ce cher frere qui avoit de ſi grandes bontés pour moi, mais le témoignage qu'il me donna en cette occaſion de ſon bon naturel, me le rendit encore plus précieux. Il me diſoit ſouvent que Monſieur de Cinq Mars s'étoit attiré ſon malheur pour s'être attaché à des femmes qui avoient été la cauſe de ſa mauvaiſe conduite. Ces diſcours joints à l'expérience que je venois de faire à Paris du peu de ſolidité de ce ſexe, me faiſoient prendre de nouvelles réſolutions de ne m'y jamais attacher. Mais on ne peut faire fonds ſur rien en cette matiére, & l'amour des femmes eſt un écueil contre lequel on a briſé mille fois, & qu'on retrouve toujours.

Si je n'avois pas eu lieu de me louer d'elles quand je les avois aimées, n'étant encore qu'un enfant, ce fut encore pis, quand un âge plus avancé me rendit capable de prendre pour elles des ſentimens plus délicats & plus violens.

Je ſuivis mon frere en Catalogne, où ma premiere Campagne me rendit témoin de la priſe de Perpignan & de la Conquête de tout le Rouſſillon. Je ſervois dans le Régiment de mon frere, & je me trouvai en quelques occaſions qui le convainquirent que j'avois du cœur. Il eſt vrai que je ne me ſentis point auſſi timide que je devois l'être la premiere fois que je vis le feu. J'avois du goût pour le métier, & comme j'avois lû beaucoup d'Hiſtoires, je me figurois que je marchois ſur les traces d'Alexandre & de Céſar. Cette imagination m'animoit, & me faiſoit toujours courir le premier aux coups.

Nous revinſmes à Paris ſur la fin d'Octobre après la Bataille de Lerida, gagnée par le Maréchal de la Mothe, qui me préſenta au Cardinal de Richelieu, en me donnant tous les éloges qu'on peut donner à un jeune homme. Le Cardinal connoiſſoit mon frere, & il n'avoit pas ignoré combien il avoit été ami de Monſieur de Cinq

Mars. Je ne ſçai ſi c'étoit de bonne-foi qu'il me dit que j'avois un frere bien ſage, & que je ferois bien ſi je voulois l'imiter. Mon frere qui étoit préſent ne répondant rien, le Cardinal répéta encore que j'avois un frere bien ſage, & qu'il en ſavoit des nouvelles. Il nous promit toutes ſortes d'agrémens, pourvû que nous nous attachaſſions à notre devoir.

Quand nous fûmes ſortis de cette viſite, je demandai à mon frere, pourquoi Monſieur le Cardinal avoit tant inſiſté ſur ſa ſageſſe, & mon frere m'apprit que ce Miniſtre l'avoit envoyé querir deux jours auparavant, pour l'entretenir ſur le ſujet de Monſieur de Cinq Mars : qu'il lui avoit paru fort inquiét ſur ce ſujet, par toutes les queſtions qu'il lui avoit faites ; entr'autres, pourquoi Monſieur de Cinq Mars le haiſſoit tant. Mon frere m'aſſura qu'il n'avoit répondu à toutes les queſtions du Cardinal, qu'en lui diſant qu'il n'avoit rien connu ni des deſſeins, ni des inclinations ſecretes de Monſieur de Cinq Mars, & que le Cardinal lui avoit paru mécontent de cette réponſe, enſorte qu'il y avoit lieu de croire que c'étoit par reproche qu'il avoit loué ſa ſageſſe, ce qui me fit croire que nous avions plus à craindre qu'à eſperer de

ce Miniſtre ; mais nos eſpérances & nos craintes finirent bientôt à cet égard. Le Cardinal mourut le 4. Décembre ſuivant.

J'étois alors dans ma dix-huitiéme année. Nous logions chez ma mere, de qui nous ne recevions que le logement & la nourriture, n'ayant pas droit de la contraindre à autre choſe, parce que ſes repriſes avoient abſorbé tout le bien de notre pere. Mon frere le Comte étoit auſſi avec nous, & elle avoit fait revenir ma ſœur, qui commençoit d'entrer dans ſa trentiéme année, & qui avoit conſtamment refuſé de ſe faire Religieuſe. Elle l'avoit fait retirer du Couvent, dans l'eſpérance de la marier à un jeune Officier notre parent, de qui ma mere gouvernoit abſolument l'eſprit & la fortune. C'étoit un aſſez mauvais parti, mais ma mere qui ne ſongeoit qu'à ſe défaire de ſa fille, le trouvoit bon, pourvû qu'il la voulût épouſer. Comme elle craignoit pourtant qu'on ne lui fiſt des reproches d'un mariage qui ne convenoit à aucun des deux, elle chercha les moyens de s'en diſculper, en ménageant les choſes de telle ſorte, qu'on pût dire qu'elle y avoit été contrainte, & cela me fit connoître dequoi les parens ſont capables, quand ils s'aiment eux-mêmes plus que leurs enfans. Ma mere tra-

vailla donc à faire croire que cet Officier avoit abuſé de ſa fille, & pour cela elle les laiſſoit enſemble tant qu'ils vouloient. Ce commerce fréquent rendit cet Officier amoureux de ma ſœur. Il fit tout ce qu'il put pour venir à bout de ce que ma mere prétendoit, mais ma ſœur lui réſiſta, ſoit qu'elle fût ſage, ſoit qu'elle n'eût point pour lui d'inclination. Cette réſiſtance le rendit plus paſſionné, & il ne lui fut pas difficile, étant aidé de ma mere, de trouver les moyens d'entrer la nuit dans ſa chambre. Il y entra lorſqu'elle dormoit, & ma mere en ayant été avertie, nous fit réveiller tous pour les ſurprendre enſemble, & avoir le prétexte de les faire marier. Nous entrâmes: & ma mere ſans rien écouter, fit promettre à l'Officier, que puiſqu'il avoit été ſurpris avec ma ſœur, il l'épouſeroit le lendemain, ce qui fut fait, quoique ma ſœur jurât qu'il ne s'étoit rien paſſé entr'eux qui pût porter préjudice à ſon honneur, mais il fallut céder au temps; & ma ſœur qui craignit qu'une mere capable de la livrer de la ſorte, ne lui fiſt dans la ſuite de plus mauvais partis, ſe laiſſa marier, mais elle n'a pû jamais ni aimer, ni conſiderer ſon mari; & ce que ma mere gagna par cette alliance, fut d'avoir mis enſemble deux

perſonnes qui lui retomberent bientôt ſur les bras.

Il y avoit long-temps que mon frere aîné, qui n'avoit point d'autre bien que celui des appointemens de ſa Charge & de ſes penſions, penſoit à ſe marier. Il aimoit une fille de la premiere qualité, dont il étoit auſſi aimé paſſionnément. Leur mariage auroit été fort ſortable, ſi les parens de la fille avoient voulu y conſentir, car quoique mon frere ne fût point d'une Maiſon titrée comme celle dont elle ſortoit, il étoit pourtant d'auſſi grande qualité; & d'ailleurs, ſon mérite & les diſtinctions qu'il avoit à l'Armée, le devoient faire regarder comme un parti fort avantageux; mais il étoit encore éloigné des honneurs où il s'éleva depuis, & on ne jugeoit de lui que par le peu de bien qu'il avoit alors. La fille lui fut donc refuſée, & il penſa à ſe marier ailleurs. Le grand bien le détermina, & il épouſa la fille d'un homme d'affaires, qui lui donna près de quatre-cens mille livres. Ce mariage a été la cauſe de ſa fortune, & il eut aſſez de raiſon pour comprendre que quelque mérite qu'il eût, il ne pourroit parvenir à rien, s'il n'avoit du bien pour ſe ſoutenir.

La fille qu'il aimoit fut enragée de ſon

mariage. Quelque ſoin qu'il eût pris de lui répréſenter que c'étoit une folie de s'opiniâtrer à vouloir l'épouſer, elle ne put goûter ſes raiſons. C'étoit une fille emportée, qui ſe piquoit de mépriſer le rang & le bien autant que mon frere paroiſſoit y avoir égard, & il y auroit eu de quoi en faire une Héroïne de Roman.

Mon frere qui m'aimoit tendrement, ne me cachoit rien de cette intrigue, & il m'apprit la rage & les emportemens de ſa maîtreſſe. Comme j'avois encore la tête remplie de Romans, j'admirai la conſtance de cette fille, & je blâmai mon frere de s'être marié malgré elle. Je me ſentis même un ſecret penchant pour une perſonne ſi romaneſque; & j'aurois été ravi d'en être aimé, mais mon frere le Comte m'avoit prévenu; & il s'étoit déja attaché à elle, voyant que mon frere ne l'épouſoit pas. Je ne ſçai ſi cette fille l'aima, ou ſi ce fut pour ſe venger de mon frere qu'elle parut l'écouter, mais je les trouvai déja aſſez bien enſemble, quand je penſai à lui dire que je l'aimois. Mon frere le Comte étoit un brutal qui ne gardoit aucunes meſures; & le voyant attaché à cette fille, je n'eus garde de marquer ma paſſion. Je me contentai d'avertir mon frere aîné de l'intrigue dont

je m'étois apperçû. Il prévit bien les ſuites de cette affaire ; & comme il avoit encore de la conſidération pour la Demoiſelle, il avertit ſérieuſement mon frere le Comte de ne pas continuer. Le Comte le redit à ſa maîtreſſe, qui croyant que c'étoit par jalouſie que mon frere lui avoit parlé, réſolut de pouſſer cette jalouſie auſſi loin qu'elle pouvoit aller, ce qui fut cauſe qu'elle propoſa à mon frere le Comte d'en venir juſqu'à la force. Il ſe trouva d'humeur à accepter le parti ; car il auroit enlevé une Princeſſe, tant il étoit violent & étourdi dans toute ſa conduite.

Ils prirent donc des meſures pour cet enlevement ; mais une perſonne à qui cette fille le confia, & qui craignit qu'une telle violence n'eût quelque ſuite fâcheuſe, en avertit le pere de la Demoiſelle, qui la fit mener dans un Couvent, & qui défendit à mon frere le Comte de la voir. Ce fou le fit appeller en duel. Le pere ſe moqua de cet appel, & obtint une Lettre de cachet pour le faire enfermer dans une Citadelle, où il fut deux ans ſans pouvoir en ſortir.

Nous ne fûmes pas trop fâchés mon frere & moi d'en être défaits, car c'étoit un homme plein d'incidens, qui nous attiroit tous les jours des affaires ; mais j'avoue que j'avois

j'avois toujours un ſecret penchant pour ſa maîtreſſe, & que tout ce qu'elle avoit fait à l'égard de mon frere le Comte, ne me donnoit que plus d'envie d'en être aimé. J'étois au déſeſpoir qu'elle ne m'eût pas choiſi plûtôt que cet emporté. Ma vanité en ſouffroit, & j'aurois voulu avoir lieu de mériter auſſi ſes diſtinctions, tant par les moyens dont les paſſions s'inſinuent ſont bizarres: car dans le fonds, je m'attachois à elle par ce qui auroit dû m'en rebuter. Je penſois à elle inceſſamment, & je mourois d'impatience d'avoir une occaſion d'aller dans le Couvent où elle étoit. Je repréſentai à mon frere que tout ce que cette fille avoit fait, n'étant qu'un effet de ſon dépit, il ne devoit pas l'abandonner. Je lui en diſtant, qu'il réſolut de lui rendre une viſite, & il me mena avec lui. Il ne voulut point paroître d'abord, & je conſentis à aller devant en habit de laquais, comme ſi je fuſſe venu de la part de ſon pere. Elle vint me parler, & m'ayant reconnu preſqu'auſſitôt, elle témoigna une exrême joie. J'oubliai que mon frere ne m'avoit envoyé que pour l'avertir qu'il vouloit la voir. Je ne lui en parlai point, & me trouvant plus amoureux en la voyant que je ne l'avois encore été, je ne lui parlai que de moi. Je lui fis

des reproches de l'amour qu'elle avoit marqué pour mon frere le Comte, lui témoignant qu'elle m'avoit fait en cela une injure, puiſque je l'aimois paſſionnément. Elle répondit à cette déclaration en des termes qui me perſuaderent que je ne lui déplaiſois pas. Elle me pria de lui écrire tous les jours, & de la venir voir de temps en temps, me jurant qu'elle ne ſeroit jamais qu'à moi. Notre converſation dura aſſez long-temps pour impatienter mon frere, qui ne me voyant point revenir, vint ſavoir ce qui m'arrêtoit, & entra dans le parloir où j'étois. Il me pria de le laiſſer ſeul avec elle, afin qu'il la pût entretenir. Je n'étois pas content de cet ordre, mais je ne pouvois faire autrement; je ſortis de ce parloir, & je me tins collé à la porte pour tâcher d'entendre ce qu'ils diroient.

J'entendis en effet qu'après bien des larmes répandues, elle lui diſoit, qu'elle étoit bien malheureuſe de s'être attachée à celui des trois freres qui n'avoit jamais eu d'amour pour elle, & là-deſſus elle lui raconta tout ce que je venois de lui dire de ma paſſion. Je penſai rentrer pour lui reprocher cette perfidie, mais je me retins, & j'entendis que mon frere l'exhortoit à ne point écouter de jeunes-gens qui n'étoient capa-

bles que de la perdre ; qu'elle devoit par une conduite réglée, tâcher de regagner les bonnes graces de ſon pere, penſer à un établiſſement digne d'elle, que pour lui il l'aimeroit toujours. Elle répondit à ces paroles par de nouvelles larmes & par des reproches, lui jurant qu'elle ſe vengeroit de ſon inconſtance, & qu'il ne mourroit que de ſa main. Mon frere ayant tâché vainement de l'adoucir, la quitta, & nous nous en revînmes. Il me dit en chemin qu'il étoit bien-heureux de s'être marié ailleurs; que cette fille étoit d'une humeur très-violente, & capable de faire paſſer pour des vérités ce qu'elle inventoit pour ſe ſatisfaire, & pour vous marquer ſon mauvais eſprit, ajouta-t-il, elle m'a dit que vous aviez voulu lui en conter. Ah, la fourbe, m'écriai-je auſſitôt ! Je ne pûs achever, & les larmes me vinrent aux yeux. Mon frere ſe mit à rire, & je vis bien qu'il en croyoit quelque choſe, par les exhortations qu'il me fit de prendre garde à qui je m'attacherois, & de me défier des femmes.

J'étois outré de cette avanture, & charmé en même-temps de la douceur & de la ſageſſe de mon frere, qui ne m'en fit pas plus froid, & qui ſe contenta de me prier, pour mon propre intérêt, de n'avoir jamais

d'attachement pour cette fille. Je ſuivis ſes conſeils, mais avec beaucoup de peine, & je penſe même que je ne les aurois pas ſuivis, ſi deux choſes ne fuſſent arrivées. L'une, fut le mariage de la Demoiſelle, qui épouſa un homme qualifié de la Province. L'autre, fut mon départ précipité; car mon frere ayant reçû ordre de ſe rendre à l'Armée, il fallut que je l'y ſuiviſſe.

Nous marchâmes en Champagne, où étoit cette année-là le fort de la guerre. Le Régiment de mon frere fut commandé pour reſter ſous Charleville avec quelques autres Troupes de réſerve. Mon frere qui avoit été fait Brigadier, ſervit dans l'Armée de Monſieur le Duc d'Enguien, me laiſſant avec le Régiment pendant la bataille de Rocroi. J'étois au déſeſpoir de n'en être pas, & quoique j'euſſe obtenu cette même année une Compagnie dans le Régiment de mon frere, & que les autres Capitaines euſſent de fort grands égards pour moi, je ne me ſerois point conſolé de me voir inutile, ſi je n'avois trouvé une perſonne avec laquelle je pris de l'attachement. Elle étoit fille d'un Bourgeois, mais elle avoit, outre la beauté, des maniéres au-deſſus de ſa naiſſance. Je l'aimai paſſionnément, & j'en fus aimé de même. Elle étoit, quand je com-

mençai à la connoître, ſur le point d'épouſer un jeune homme de la même Ville ; mais elle avoit ſi peu de goût pour une vie bourgeoiſe, qu'elle m'avoua qu'elle aimoit mieux n'être toute ſa vie que mon Amie, que de faire ce mariage ; car, ajoutoit-elle : je ne me flatte pas que vous vouliez m'épouſer ; je connois trop la différence qu'il y a entre vorte qualité & la mienne, & c'eſt ce que je n'exigerai jamais de vous. Je me ferai à votre vertu, & ſerai tout ce que vous voudrez que je ſois, trop heureuſe de vous voir & de vous aimer.

Ces ſentimens me charmerent au point que je crus n'avoir juſques-là jamais aimé, tant que je trouvai de différence entre l'amour que j'avois pour elle, & celui que j'avois eu pour d'autres. Je lui proteſtai que ſon cœur me tenoit lieu de tout, & que ſi j'étois en état de faire ſa fortune, je l'épouſerois dans le moment. Non, non, me diſoit-elle, ne penſez-point à m'épouſer ; penſez ſeulement à me mettre en lieu où je puiſſe vous aimer, & être aimée de vous. Nous convînmes qu'après la Campagne je la ferois venir à Paris, & que juſqu'à ce temps-là elle feroit croire à ſes parens qu'elle vouloit être Religieuſe. Elle fit tout ce que je voulus ; mais enfin ne

pouvant réſiſter à la paſſion que j'avois pour elle, je la voulus épouſer, & ayant dreſſé un Contrat, & trouvé un Prêtre & quelques témoins, nous allâmes faire à la Campagne un mariage où manquoient les formalités les plus eſſentielles, & qui ne nous parut bon que parce que nous ignorions ce qu'il falloit pour cela. Perſonne n'en eut connoiſſance que ceux que nous avions pris pour témoins; & quinze jours après, voyant qu'il falloit que je partiſſe, elle alla ſe jetter dans un Couvent, déclarant à ſes parens qu'elle avoit renoncé au mariage, & fait vœu de ſe faire Religieuſe. Comme le commerce que j'avois avec elle avoit commencé à leur devenir ſuſpect; ils furent ravis qu'elle prît ce parti-là. Ainſi ils donnerent les mains à tout ce qu'elle leur fit entendre, & pour mieux couvrir ſon deſſein, elle prit l'habit de Religieuſe. Je ceſſai même de la voir, ſitôt qu'elle fut dans le Couvent, mais j'aſſiſtai à la cérémonie de ſa priſe d'habit, & tout ce que je pûs faire fut de la voir un moment pour lui dire adieu, parce que ſur la fin de Juillet notre Régiment fut commandé pour le ſiége de Thionville. Son Noviciat devant être d'une année, je lui promis qu'avant ce temps-là je la tirerois du

Couvent, & que je la ferois venir à Paris. Elle m'avertit en me quittant qu'elle ſe croyoit groſſe, & elle me conjura de la laiſſer le moins que je pourrois donner la Comédie où elle s'étoit engagée. Je lui jurai très-ſincerement que je lui tiendrois parole dès que les Troupes ſeroient en quartier d'hyver, & je la quittai avec tout l'amour & toute la douleur dont j'étois capable. Nous avions pris des meſures pour nous écrire, mais toutes nos Lettres furent interceptées, & elle n'entendit plus parler de moi. Il ne me fut pas poſſible de quitter l'Armée pour la venir tirer du Couvent, ni d'être informé de la cauſe de ſon ſilence, parce qu'après la priſe de Thionville, on nous fit paſſer en Allemagne dans l'Armée du Maréchal de Guébriant. Jamais je ne pûs obtenir mon congé; & je paſſai tout l'hiver en Allemagne. Tout ce que je pûs faire, me doutant bien qu'on avoit ſurpris nos Lettres, fut de charger deux ou trois fois des Soldats qui revenoient en France, de paſſer par Charleville, mais je n'en reçus aucunes nouvelles. Je ne revins à Paris que ſur la fin de Mars, & pris la Poſte dès le lendemain pour aller à Charleville, car je mourois d'impatience & d'ennui de n'avoir rien appris depuis près de dix mois,

d'une perſonne que j'aimois, ce me ſembloit, avec d'autant plus de paſſion, que je me ſentois une inquiétude extraordinaire de ne point avoir de ſes nouvelles.

Etant arrivé à Charleville ſur les trois heures après midi, je trouvai un grand peuple aſſemblé, & ayant demandé ce que c'étoit, on me répondit qu'on alloit pendre une jeune fille qui avoit fait périr ſon enfant. Un moment après je vis paroître cette malheureuſe créature entre les mains d'un Confeſſeur & du Bourreau. O Dieu! quelle fut ma ſurpriſe, quand attachant les yeux ſur elle, je la reconnus pour cette même perſonne que j'avois tant envie de revoir. Elle étoit ſi changée, que tout autre qu'un Amant auroit eu peine à la reconnoître; & toutes les fois que je penſe au pitoyable état où elle me parut, les larmes me viennent aux yeux, & en écrivant ceci, je les ſens couler encore.

Je l'aimois paſſionnément; je l'eſtimois autant que je l'aimois, & jamais je n'avois reconnu en elle que des ſentimens dignes d'admiration. On ne peut exprimer tout ce que je ſouffris à cette vûe. Peu s'en fallut que l'étonnement & la douleur ne me fiſſent tomber de cheval; mais enfin, prenant tout d'un coup mon parti, je fendis la preſ-

ſe, criant de toute ma force, grace, grace. J'étois à cheval, fort fatigué, & dans l'équipage d'un Courier qui arrive avec précipitation. Le peuple m'entendant crier de cette ſorte, crut qu'en effet j'apportois la grace de la criminelle, & on commença à m'entourer de toutes parts. Je vis beaucoup de joie dans les yeux de tout le monde, & cela m'encouragea à crier encore plus fort que je n'avois fait, que l'on ſe joignît à moi pour la ſauver. Alors une partie du peuple ſe jetta ſur la potence, & l'abattit, pendant que les plus déterminés me ſuivirent; & écartant les Archers, nous nous trouvâmes les maîtres de la perſonne que nous voulions ſecourir. On la prit, on l'enleva, & on me la mit ſur mon cheval. Je l'embraſſai étroitement, & piquant de toute ma force, je gagnai la porte de la Ville, & je me jettai dans le Fauxbourg. Les Archers firent mine de courir après moi, mais le peuple qui me ſuivoit, ferma la porte de la Ville ſur eux, & je me trouvai dans le Fauxbourg, ſans que perſonne s'oppoſât à mon paſſage. Il y eut même un Loueur de chevaux, qui voyant, que mon cheval ne pouvoit preſque plus galoper, m'en donna un tout frais, ſur lequel je montai, ſans quitter ma proie. Je me trou-

vai accompagné de quatre Cavaliers, qui s'offrirent de leur bonne volonté à me prêter main-forte, tant le peuple eſt facile à émouvoir, quand il s'agit de ſauver la vie à ceux que la Juſtice condamne pour de certains crimes, dont le déſeſpoir eſt cauſe. Je ſortis donc, moi cinquiéme, du Fauxbourg, & ayant encore galopé près d'une lieue, j'entrai dans un bois pour prendre haleine, & pour tâcher de trouver les moyens de mettre en croupe la perſonne que j'enlevois, & que je ne pouvois preſque plus ſoutenir entre mes bras. Elle étoit évanouie, & elle reſpiroit ſi peu, que l'ayant étendue à terre, je crus qu'en effet elle étoit morte. Un des Cavaliers, homme plus robuſte que moi, me dit, qu'il n'y avoit pas de ſûreté à s'arrêter dans l'endroit où nous étions, & il ſe chargea de la porter entre ſes bras juſques à la nuit. Nous remontâmes à cheval, & nous arrivâmes à deux heures de nuit à un Village, qui étoit à plus de douze lieues de Charleville, tant nous avions fait de diligence. Nous nous y repoſâmes deux heures, & la premiere choſe que nous fiſmes, fut de mettre cette pauvre créature dans un lit fort chaud, où elle commença à donner des marques de vie. J'étois auprès d'elle,

& la joie de l'avoir ſauvée, n'étoit point aſſez grande, pour me rendre inſenſible à la douleur extrême que me donnoient, & le ſouvenir de l'état où je l'avois vûe, & la crainte de celui où je la voyois. Enfin, elle ouvrit les yeux, & m'ayant long-temps regardé, ſans faire connoître qu'elle me reconnût, je l'embraſſai avec beaucoup de tendreſſe, & fondant en larmes : Hé quoi donc, lui criai-je, ne me reconnoiſſez-vous pas ? Son viſage changea à ces paroles, & ſe mettant ſur ſon ſéant avec un air effrayé : Quoi, dit-elle, Monſieur, êtes-vous mort ? Je lui dis que je vivois ; & enfin à force de lui répeter, que c'étoit moi, j'achevai de la faire revenir ; & j'eus la conſolation de voir que ſon évanouiſſement n'auroit point de ſuites funeſtes.

On ne peut exprimer tout ce qui ſe paſſa dans mon cœur, quand je la vis revenue, ni tout ce qu'elle me donna de joie, de tendreſſe & d'amour, quand je vis dans ſon viſage, que ſon cœur avoit les mêmes mouvemens que je ſentois dans le mien. Ce ſont là de ces momens, qu'on peut appeller délicieux. Nous nous embraſſions ſans dire un mot, & nos larmes & nos ſoupirs nous auroient empêché de parler ; quand le ſaiſiſſement de nos cœurs auroit

pû nous le permettre. Il fallut interrompre ce plaiſir pour remonter à cheval. Heureuſement nous trouvâmes une eſpéce de brancard, où nous la mîmes, & enfin nous arrivâmes à Reims à la pointe du jour. Nous nous cachâmes dans une maiſon écartée. Les Cavaliers qui m'avoient accompagné, y demeurerent un jour avec moi, & ne me quitterent qu'après m'avoir promis de ne point dire ce que nous étions devenus, & de feindre qu'ils avoient voulu nous pourſuivre, bien loin de faire croire qu'ils nous euſſent aſſiſtés dans notre fuite.

Je demeurai donc ſeul avec l'aimable perſonne que j'avois ſauvée, & elle m'apprit comment lui étoit arrivé le malheur, dont je venois de la garantir. Voyant, me dit elle, que je n'avois point de nouvelles de vous, je ne doutai point que vous ne m'euſſiez trompée, & cela me fit réſoudre à me faire tout de bon Religieuſe; mais je me trouvai dans un extrême embarras, quand je fus aſſurée que j'étois groſſe, & plus encore, lorſque j'approchai du terme. Peu s'en fallut que je ne me jettaſſe par les fenêtres, car la mort étoit ce que je ſouhaitois le plus, étant accablée, & de l'opinion que j'avois que vous étiez un perfide, & des

cruelles extrémités où me réduiſoit ma groſſeſſe. Je la confiai à une vieille ſervante, qui étoit dans l'intérieur du Couvent, & qui y ſervoit depuis long-temps. Cette femme fut la ſeule qui eut connoiſſance de mon accouchement ; car j'eus la force de ſupprimer mes plaintes. Cette malheureuſe créature prit l'enfant, ſans que je ſuſſe ce qu'elle en vouloit faire, m'ayant ſeulement fait entendre que je n'en ſerois pas embarraſſée, & elle alla, avant qu'il fût jour, le jetter dans un ruiſſeau qui paſſe dans le jardin du Monaſtere où j'étois. Le malheur voulut, ou plûtôt la juſtice de Dieu permit que cet enfant, entraîné par le courant de l'eau, s'arrêta à une grille qui ſéparoit le jardin des Religieuſes, d'une rue qui eſt fort paſſante. On l'apperçut ; on alla querir la Juſtice, & on vint avec un grand ſcandale au Couvent. Le procès-verbal ayant été apporté à la Superieure, on n'eut pas de peine à connoître que j'étois la coupable, & je me mis peu en peine de le déguiſer, tant je ſouhaitois la mort. Ainſi je n'accuſai point celle qui avoit commis le crime, tout le monde crut que je l'avois commis ſeule. Aucune des Religieuſes n'eut pitié de moi, & toutes, au contraire, avec une dureté qui paſſe l'imagination, dirent

que je méritois d'être punie. Je fus miſe entre les mains de la Juſtice, & mes parens n'eurent point aſſez de crédit, pour empêcher qu'on ne me condamnât. Je fus tranſferée à Paris, où les Juges confirmerent ma Sentence, & pendant que j'y étois, je vous écrivis une lettre, que vous trouverez encore entre les mains du Portier de Madame votre mere. Je vous diſois adieu, & ſi jamais elle tombe entre vos mains, vous verrez dans quels ſentimens je mourois à votre égard.

Elle m'embraſſa à ces paroles, & ſes pleurs l'empêcherent de pourſuivre. Pour moi je fondois en larmes pendant qu'elle me contoit cette funeſte avanture. Elle finit en diſant, que quand je l'avois enlevée, en criant grace, elle m'avoit reconnu, mais que depuis ce moment-là, elle avoit entiérement perdu l'uſage de ſes ſens, déja fort affoiblis par l'approche du ſupplice. Son malheur me toucha au dernier point, & je ne pouvois aſſez me reprocher d'en être la cauſe.

Lorſque ſa ſanté fut rétablie, je lui propoſai de venir avec moi à Paris, & elle n'avoit pas lieu de douter que je ne l'imaſſe éperdûment, mais je trouvai que ſon cœur étoit encore plus grand & plus généreux que je ne l'avois cru. Non, me dit-elle,

mon cher Amant, je ne me flatte plus de la penſée que vous m'aimerez encore. Le crime dont j'ai paru coupable, & le ſupplice auquel j'ai été condamnée, m'en rendent à jamais indigne ; & tout ce que j'attens de vous, c'eſt un peu de compaſſion & de ſecours pour m'enfermer quelque part, & pour y paſſer le reſte de ma vie dans la pénitence. Ah! lui répondis-je, ne vous mettez point ces penſées-là dans l'eſprit. C'eſt moi qui ai commis le crime, & vous n'avez point mérité le ſupplice. Tout cela n'a rien de honteux pour vous, & ne peut ſervir qu'à augmenter encore mon amour & mon admiration. J'eus beau faire ; comme elle étoit bien perſuadée que notre mariage ne pouvoit ſubſiſter, elle perſiſta toujours à vouloir être Religieuſe, & je lui donnai ma parole, que je ne l'en empêcherois pas, quand nous ſerions à Paris. Elle s'y laiſſa conduire ; je la logeai le mieux que je pus dans une chambre garnie, auprès des Recollets du Fauxbourg Saint Laurent, où je la laiſſai pour revenir chez moi. Je trouvai la lettre dont elle m'avoit parlé, que j'ai toujours gardée depuis ce temps-là, & que je veux mettre ici, pour faire encore mieux connoître le caractére de cette généreuſe fille. Voici les termes dont elle s'étoit ſervie.

*Je vous écris de la priſon, après avoir été condamnée à la mort, pour un crime que je n'ai commis, que parce que je vous ai aimé. Je ne ſuis venue à Paris, que pour y voir confirmer ma triſte ſentence. Hélas! Qui m'eût dit que je ne verrois Paris que pour cela, & que quand vous me promettiez de m'y rendre heureuſe, je duſſe m'attendre à une pareille deſtinée. Vous aurez horreur de ma mémoire, quand vous ſaurez quel ſupplice aura terminé mes jours; mais je vous aſſure, que quelque honteux qu'il ſoit, il m'eſt agréable, puiſqu'il va m'ôter une vie qui m'eſt devenue odieuſe depuis que vous m'avez oubliée. Si vous retournez à Charleville, on vous apprendra mon crime, ſans qu'on ſoupçonne que vous y avez part, car je ne vous ai jamais nommé, & j'ai cru devoir ce ménagement à un homme, dont l'honneur & le repos me ſont plus chers que moi-même. La ſeule grace que je vous demande en mourant, c'eſt de faire prier Dieu pour moi, & de croire que s'il me fait miſericorde, je n'employerai mes priéres auprès de lui, qu'afin qu'il vous comble de proſperités. Adieu, je meurs toute à vous.*

Quelles impreſſions ne me fit point la lecture

lecture de cette lettre ! Je courus chez elle, plus réſolu que jamais, de ne point ſouffrir qu'elle ſe fiſt Religieuſe ; mais je ne la trouvai plus. Je ſus qu'elle avoit eu quelques converſations avec un Pere Recollet ; j'allai demander ce Pere, qui refuſa de m'en dire des nouvelles. Je fus près de huit jours à la chercher ; & enfin j'appris qu'elle étoit à l'Hôtel-Dieu, à deſſein d'y prendre le voile. Je courus la voir, & on conſentit avec beaucoup de peine que je lui parlaſſe. Jamais je n'avois été ſi tranſporté. Je me jettai à ſes pieds, & je lui jurai de me poignarder ſi elle ne m'écoutoit. Mon déſeſpoir l'attendrit, & elle me dit, les larmes aux yeux : que prétendez-vous faire, Monſieur ? Je ne puis être à vous ſans expoſer votre réputation, & vous auriez une honte éternelle d'avoir épouſé une fille que vous avez arrachée de la potence. Il n'eſt pas, lui dis-je, queſtion de vous épouſer, puiſque vous ne voulez pas que l'on en parle ; mais au moins, ſi vous avez à vous faire Religieuſe, prenez une autre Maiſon que celle-ci. Mon Dieu, Monſieur, reprit cette généreuſe perſonne, je ne veux point vous être à charge. Je ſuis venu dans cette Maiſon, parce que j'y ſerai reçue pour rien. Je ne puis choiſir un

autre Couvent, ſans qu'il vous en coûte ; & je ſai que vous n'êtes pas en état de faire cette dépenſe. Ah ! lui dis-je, ma vie & mon bien ſont à vous, & quoi qu'il en coûte, je vous ferai recevoir dans toute autre Maiſon, où je croirai que vous trouverez plus de douceur. Je joignis mille empreſſemens à ces paroles, mais je ne pus en rien obtenir, & elle me quitta, en me diſant un adieu, dont je me ſentis percer le cœur. Je crus qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de demander la Superieure. Elle vint, & je lui dis que je m'oppoſois à la reception de cette fille ; qu'elle étoit ma femme, & que je la redemandois. La Superieure l'ayant fait venir, lui dit qu'elle ne pouvoit plus la recevoir. Ainſi elle me fut rendue, mais elle me fit promettre que je la menerois au ſortir de là dans une autre Maiſon de Religieuſes. Je la menai à un petit Couvent, dont la Superieure étoit de ma connoiſſance, lui recommandant d'en avoir ſoin, & lui confiant que je la regardois comme une perſonne qui étoit ma femme.

Cependant ce qui étoit arrivé à Charleville faiſoit grand bruit, & j'appris qu'on décretoit contre moi pour l'enlevement que j'avois fait. Toute ma famille en fut

informée, & je connus bien par toutes les remontrances qu'on me fit, que cette fille avoit mieux raiſonné que moi, & que je ne pouvois l'épouſer avec honneur. Je ne dirai point tous les deſſeins qui me paſſerent dans la tête : car enfin je trouvois que c'étoit la choſe du monde la plus injuſte, de me rendre eſclave des opinions des hommes, & de n'avoir pas la liberté de paſſer ma vie avec une fille, dont la réputation n'étoit tachée que par le malheur qu'elle avoit eu de m'aimer. Si elle eût voulu y donner les mains, nous ſerions paſſés en Angleterre, mais je la trouvai toujours perſuadée, que je devois lui permettre pour ma gloire, de ſe faire Religieuſe, & qu'il n'y avoit plus pour elle de parti à prendre que celui-là. Mon frere aîné, à qui je racontai ſans déguiſement tout le détail de cette avanture, me dit qu'il me plaignoit ; mais qu'après tout, j'étois heureux d'avoir affaire à une perſonne qui prenoit d'elle-même le parti auquel j'aurois dû la porter. Il ajouta tant de choſes, qu'enfin je vis que c'étoit une néceſſité, ce qui me fit conſentir à ſon deſſein. J'obtins ſa grace & la mienne, & nous la fiſmes Religieuſe aux Carmelites, en changeant ſon nom, & ne diſant rien de ce qui lui étoit arrivé. Mon fre-

re aîné fut assez généreux pour lui faire un présent de deux mille écus. Je la contraignis aussi de recevoir un petit Contrat, dont je fis la donation aux Religieuses. On la reçut donc avec distinction, & sans que jamais personne ait su qui elle étoit. Elle a vécu comme une sainte, & pendant toute sa vie, mon frere & moi, nous avons eu en elle une amie inviolable, à laquelle nous avions ordinairement recours quand nous avions besoin de conseil ou de consolation. J'eus une peine extrême à m'accoutumer à l'engagement qu'elle voulut prendre, & sans le secours de mon frere, je crois que j'aurois perdu l'esprit. Je puis dire que je n'ai jamais eu de Maîtresse, & que je n'ai jamais connu de femme, que j'aye tant aimée & estimée que celle-là. Ainsi, par une bizarrerie qu'on ne peut assez admirer, il est arrivé, que la seule personne que j'aye véritablement trouvée digne de mon admiration, étoit une fille de qui je ne pouvois en honneur, devenir l'époux, ni même paroître amoureux.

Cette avanture, & le chagrin qu'elle me donna, reculerent un peu ma fortune : car je fus un an entier sans vouloir voir personne, ayant loué un petit appartement auprès des Carmelites, d'où je ne bougeois,

n'étant connu de perſonne, & paſſant pour un homme retiré du monde, & qui ne penſoit qu'à ſon ſalut. Mon frere ne laiſſa pas de me faire conſerver ma Compagnie, faiſant entendre que j'étois malade, & contraint, pour me rétablir, de paſſer toute l'année dans le voiſinage des Eaux de Bourbon, qui étoient néceſſaires à ma ſanté.

Je ne dirai point la vie que je menai pendant cette retraite, ni toutes les douceurs dont je jouiſſois, lorſque je pouvois ſeulement démêler la voix de cette fille dans le Service Divin. C'étoit le ſeul plaiſir qui me fût permis : car elle refuſa toujours de me voir, ſe contentant de m'écrire quelquefois pour me perſuader d'avoir plus de courage, & de penſer, ou à une retraite qui m'ôtât pour jamais du monde, ou à une vie plus digne de ma naiſſance. J'ai gardé toutes ſes lettres, & elles me conſolent encore quand je les relis.

Mon frere joignant ſes prieres à celles de cette généreuſe fille, me perſuada enfin de me remettre dans le Service, & je retournai à l'Armée en 1645. Je n'avois encore que vingt ans, mais je croyois qu'après les expériences que j'avois eûes, il me ſeroit impoſſible de m'attacher jamais à aucune femme. Je m'appliquai donc à la Guerre

plus que je n'avois fait juſques-là, & je m'apperçus que le chagrin que m'avoit donné la retraite d'une fille, que j'avois aimée ſi tendrement, ne ſervit pas peu à augmenter mon courage, par l'envie qu'il m'inſpiroit de chercher les occaſions de mourir. Je ſervis à la Bataille de Nortlingue. Je revins enſuite dans l'Armée de M. de Turenne, où j'aſſiſtai à la priſe de Dunkeſpink, & je puis dire qu'il n'y eut perſonne plus déterminé que moi, dans l'une & dans l'autre occaſion. Quelque valeur que les hommes ayent reçu de la nature, il leur faut ſouvent des motifs étrangers pour être braves, & le chagrin eut bien plus de part que l'ambition, à la valeur dont j'acquis la réputation pendant cette campagne.

Je revins à Paris après que Landau ſe fut rendu à M. de Turenne, & je m'apperçus que le voiſinage de mon aimable Religieuſe augmentoit mon humeur ſombre, car je ne pouvois m'empêcher de retourner aux Carmelites. Je découvris ma foibleſſe à mon frere, qui, perſuadé que j'avois beſoin d'une abſence un peu longue, me propoſa le voyage de Pologne. La Princeſſe Marie devoit partir au commencement de Novembre, & les liaiſons qu'elle ſavoit que nous avions eûes avec un Prince, qui l'a-

voit aimée jusqu'à la mort, lui faisoient souhaiter que je l'accompagnasse.

J'acceptai donc le parti que mon frere me proposoit, & je dirai, à ma confusion, que je sentis alors naître dans mon cœur un secret desir de plaire à la Princesse, & de venir à bout de m'en faire aimer. Je ne raisonnai point, mais dès que je vis que j'allois faire le voyage avec elle, & que j'aurois tous les jours occasion de la voir, je commençai un peu à oublier la personne que j'avois perdue, & je reconnus bien qu'une amour nouvelle est un meilleur moyen pour se consoler de la perte d'une maîtresse, que l'ambition & la guerre.

La Princesse se trouva à l'égard du Prince qui l'avoit aimée, dans une situation presque semblable à celle où j'étois à l'égard de ma Carmelite. Elle ne pouvoit se consoler de sa mort, & elle m'en parloit tous les jours. Je lui racontai, de mon côté, mon avanture de Charleville; elle fut ravie de me voir capable de toute la délicatesse qu'elle avoit, & nos conversations roulerent longtems sur les disputes que nous avions en agitant si elle étoit plus malheureuse de voir mort un homme qu'elle avoit estimé, que moi de voir ma Maîtresse Religieuse. Si j'avois entrepris de faire un Roman, je raconterois

ici le détail de ces converſations, & elles vaudroient peut-être bien celles qui ſont le fort de Clélie ou du grand Cyrus ; mais je laiſſe toutes ces digreſſions pour mieux executer le deſſein que je me ſuis propoſé dans ces Mémoires, de faire voir le génie des femmes, & les écueils qu'un homme peut trouver auprès d'elles.

*Fin du premier Livre.*

LIVRE

# LIVRE SECOND.

LA Princeſſe me parut réſolue de ſe conſoler de la perte de ſon amant, par les honneurs qui l'attendoient en Pologne ; & j'avois beau vouloir lui perſuader de s'en conſoler par une autre paſſion, je ne la trouvai occupée que de ſon ambition & de ſa grandeur. Elle s'apperçut pourtant bien que je parlois par intérêt en lui propoſant quelque attachement nouveau ; & elle me diſoit, que quand elle auroit ſenti du penchant pour moi, elle auroit fait ſcrupule de me rendre infidelle à une perſonne auſſi digne d'être aimée que ma Religieuſe. Je ne me trouvois plus capable de cette fidélité délicate, & j'avoue que tout ce que la Princeſſe me diſoit ſur ce ſujet, me mettoit dans une impatience extraordinaire. Je lui dis enfin nettement que je l'aimois. Elle fit d'abord ſemblant de n'en rien croire ; mais enfin, voyant que c'étoit tout de bon, elle prit ſon ſérieux, & me fit entendre que ſi je continuois à lui parler ſur ce ton là, elle me renvoyeroit en France. Elle me dit ces paroles d'une maniére ſi impérieuſe &

ſi ſéche que j'en fus outré, & je réſolus, non-ſeulement de ne lui parler jamais d'amour, mais auſſi de n'en point avoir pour elle. Ainſi, pendant le reſte du Voiage, je gardai preſque toûjours le ſilence. Ma mauvaiſe humeur lui déplut, & elle m'exhorta, puiſqu'il falloit que j'aimaſſe pour être gai, d'aimer une de ſes filles qui étoit fort bien faite : car, diſoit-elle, je ſaurai bien empêcher que les choſes n'aillent trop loin, & j'aurai le plaiſir de vous voir de bonne humeur. Ces railleries me déſeſperoient & je pris la réſolution d'aimer, non pas la fille qu'elle me propoſoit, mais la premiere Polonoiſe que je trouverois à mon gré ſi-tôt que nous ſerions arrivés. Cette réſolution, dont je ne lui rendis point compte, me rendit ma gaité, & je crus m'appercevoir que la Princeſſe qui s'étoit plainte quand elle m'avoit vû chagrin, n'étoit pas trop contente de me voir ſi gai. J'évitai de lui dire un mot qui pût lui faire croire que je l'aimois encore, & j'eus d'autant plus de facilité à éviter de lui parler d'amour, qu'en effet je ſentois bien que j'avois ceſſé de l'aimer. Quelque rang qu'elle eût, je ne pouvois lui pardonner ſa fierté & ſes railleries, & j'eus aſſez d'eſprit & de raiſon pour comprendre que je ne ſerois jamais écouté d'une Princeſſe

qui joignoit beaucoup d'ambition & de fierté à une grande vertu.

Nous arrivâmes en Pologne. Le Roi Ladiſlas vint recevoir ſa nouvelle Epouſe. Elle me préſenta à lui, & j'eus lieu de me louer de tout le bien qu'elle lui dit de moi. A peine fûmes-nous à Varſovie, que j'executai la réſolution que j'avois priſe d'aimer la premiere perſonne que je trouverois aimable. Parmi les Dames du Pays qu'on mit auprès de la Reine, j'en vis une qui me toucha aſſez pour croire que c'étoit la perſonne qui me convenoit; c'étoit une Demoiſelle de dix-huit à dix-neuf ans, fille d'un des plus qualifiés Seigneurs du Royaume. Je me trouvai auprès d'elle la premiere fois qu'elle fut préſentée à la Reine, & je la regardai avec beaucoup de diſtinction. Je ne ſai ſi la Reine m'obſerva, mais il me parut qu'elle ſoûrit en me voyant regarder cette jeune perſonne avec application; & je reconnus bien dans la ſuite que c'étoit auſſi celle de toutes les Filles qu'on lui avoit preſentées, qu'elle avoit trouvé le plus à ſon gré. L'amitié que la Reine eut pour elle me donna occaſion de la voir ſouvent, & j'en devins fort amoureux. Cette fille entendoit aſſez le François pour me donner lieu d'avoir des converſations avec

elle, & je ne tardai pas à lui expliquer mon amour. Si je fus surpris de lui trouver autant de penchant pour moi que j'en sentois pour elle, je ne le fus pas moins de la maniére franche & naïve dont elle me le déclara ; mais elle porta cette naïveté trop loin ; car la Reine lui ayant demandé ce que je lui disois, non-seulement elle lui rendit compte de mes discours, mais aussi de ses réponses, & elle dit sans déguisement qu'elle avoit un grand penchant pour moi. La Reine lui représenta les inconveniens d'une pareille passion, & lui défendit de me parler en particulier. Elle me fit la même défense de mon coté, me menaçant de me faire retourner en France si je continuois. J'avois intérêt de ne me pas brouiller avec la Reine, & de ne pas sortir mal d'avec elle, mais aussi j'aimois cette fille, & la naïveté avec laquelle elle avoit déclaré sa passion, ne me la rendoit que plus aimable. Je me trouvai donc fort embarrassé, mais je sortis de cet embarras pour retomber dans un plus grand. Il y avoit huit ou dix jours que j'avois promis à la Reine de ne plus parler à cette fille, & que j'évitois effectivement d'avoir des conversations avec elle, quand la Reine me dit que j'étois bien aisé à rebuter ; que ce qu'elle en avoit fait n'a-

voit été que pour m'éprouver : mais qu'enfin puiſque j'avois été ſi obéiſſant, elle vouloit bien avoir égard à ma paſſion, & qu'elle trouveroit très-bon, non-ſeulement que j'aimaſſe cette fille, mais auſſi que je lui parlaſſe autant que je voudrois.

Je ne ſavois pas que ce qui avoit changé la Reine à cet égard, c'étoit qu'elle s'étoit apperçue que le Roi ſon mari aimoit cette même fille ; &, ſoit jalouſie, ſoit politique, elle crut que le moyen d'en dégouter le Roi étoit de lui faire connoître que j'en étois aimé.

Je fus ravi de la permiſſion que la Reine me donnoit de continuer mon amour, & dès le jour même je cherchai l'occaſion d'entretenir ma maîtreſſe ; mais je vis qu'elle m'évitoit autant qu'elle avoit paru auparavant me ſouhaiter ; & enfin l'ayant preſſée de m'en dire la raiſon, elle m'avoua avec ſa franchiſe ordinaire, qu'elle étoit aimée du Roi, que cet amour lui faiſoit trop d'honneur pour en écouter un autre, mais que dès que le Roi l'auroit mariée, elle continueroit à m'aimer. J'appris alors que la premiere choſe à laquelle les Grands penſent en Pologne, quand ils veulent avoir des maîtreſſes, c'eſt de les marier ; & en effet on parla peu de jours après du mariage de

cette fille avec un grand Seigneur de Lituanie. Ce mariage n'accommodoit point du tout la Reine, parce qu'elle prévoyoit bien que le Roi ne la marioit que pour continuer à l'aimer, & pouvoir la voir plus aisément. Cette Princesse tâcha donc de me mettre dans la tête de la demander au Roi, & de l'épouser, parce qu'en cas que mon mariage se fist, elle ne doutoit pas que je ne dusse l'emmener en France.

Je trouvois beaucoup d'inconvéniens à demander cette fille en mariage, & encore plus à l'épouser. Je jugeois bien, parce qu'elle m'avoit dit, qu'on ne la mariroit que pour faciliter les amours du Roi. Je ne croyois pas pouvoir réussir à l'emmener en France, malgré le Prince; & quand il y auroit consenti, je n'avois pas assez de fortune pour m'y charger d'une femme dont tout le bien seroit en Pologne. Je dis donc à la Reine que je ne pouvois me résoudre à penser à ce mariage, & à en faire la proposition. Elle parut assez contente de mes raisons, & elle ne me dissimula point, que voulant gouverner l'esprit du Roi son époux, elle avoit intérêt de ne la marier qu'à un homme qui pût lui répondre d'elle. Elle convint avec moi que j'étois peu propre à cela, & nous nous séparâmes sans savoir

quelles autres mesures elle prendroit.

La mort du grand Seigneur Lituanien arriva sur ces entre-faites, & le Roi qui vouloit marier sa maîtresse, ayant appris la mort du mari qu'il lui destinoit, la pria d'en choisir un autre, & cette fille eut assez d'amour pour me nommer.

Le Roi dit qu'il le vouloit bien, & il me fit aussi-tôt appeller. Je lui représentai que je n'avois point de bien; que j'étois un Cadet qui en espérois fort peu, & que je ferois un fort mauvais parti pour une fille qu'il cherchoit à établir. Le Roi me répondit, que la personne qu'il me destinoit étoit assez riche pour elle & pour moi, & que d'ailleurs il me feroit assez de bien en Pologne pour m'obliger de ne pas regretter le peu que j'avois en France, & pour rendre heureuse celle que j'épouserois. En toute autre occasion j'aurois été ravi d'une pareille proposition, car enfin je trouvois tout d'un coup le moyen d'épouser une fille que j'aimois, & de faire ma fortune; mais je ne pouvois m'ôter de la tête que le Roi ne vouloit me marier que pour aimer la femme qu'il me donnoit, & je ne me sentois point assez de courage pour digerer une condition si honteuse. Je m'avisai donc de dire au Roi que j'étois trop honoré du choix

& des offres de Sa Majeſté, mais que j'étois obligé de lui avouer que je me ſentois d'une humeur horriblement jalouſe, & qu'une femme ſeroit malheureuſe avec moi. Ce Prince ſoûrit à cette excuſe, & me dit: ſi ce n'eſt que cela, nous y mettrons ordre, & je vous donnerai des Emplois qui ne vous permettront guére de voir votre femme, & d'être témoin de ſa conduite.

Ce diſcours du Roi me parut un outrage; mais diſſimulant ce que je penſois, je lui dis que j'avois de la peine à renoncer à la France, & que je ne conſentirois à ce mariage qu'à condition que Sa Majeſté me permettroit, immédiatement après mes nôces, d'y retourner, & d'y emmener ma femme. Ce n'eſt pas là mon compte, reprit le Roi, & votre femme ne ſortira jamais de Pologne tant que je vivrai. Si cela eſt, Sire, lui repliquai-je, je remercie votre Majeſté, & je la prie même de trouver bon qu'au lieu du mariage qu'elle me propoſe, je lui demande mon congé. Le Roi me quitta, diſant que je pouvois partir quand je voudrois, & que j'étois un fou.

J'allai rendre compte de cette converſation à la Reine, qui me conjura, les larmes aux yeux, de faire ce que le Roi deſiroit; qu'à l'égard de la jalouſie & de la délicateſ-

ſe qui étoit la ſeule raiſon qui m'obligeoit de m'oppoſer à ce mariage, elle attacheroit ſi fort ma femme auprès d'elle, que le Roi ne trouveroit jamais le moyen de la voir; qu'elle m'en répondoit, & que je pouvois être en repos ſur toutes les choſes qui pouvoient m'inquiéter.

La Reine me perſuada par tant de raiſons, que je la priai de dire au Roi que je ferois ce qu'il m'ordonnoit. Le Roi témoigna beaucoup de joie de ma réſolution; mais ſa joie n'approcha point de celle de ma maîtreſſe qui s'abandonna tout entiere au plaiſir d'être ma femme; de maniére que je crus qu'elle n'aimoit point le Roi, & qu'il me ſeroit aiſé, étant aimé d'elle & ſecondé par la Reine, d'éviter la honte que je craignois. Enfin, pour dire tout, la vûë de ma fortune & celle de mon amour me firent fermer les yeux à toute autre conſideration, & je fus même ſurpris d'avoir balancé un ſeul moment, tant le cœur humain eſt peu fixe dans ſes vûes, & préfere aiſément les raiſons de l'intérêt & du plaiſir à celles de l'honneur.

J'épouſai donc cette fille, & ce mariage me fit changer de nom: car devenu maître en l'épouſant d'une Comté très-conſiderable, on ne m'appella plus que du nom de

cette Comté, & c'eſt ſous ce nom-là que j'ai depuis paru dans le monde.

La Reine me tint la parole qu'elle m'avoit donnée. Sa jalouſie, jointe à ſa vertu, & l'une & l'autre ſoutenue par mes précautions, lui firent ſi bien garder ma femme, qu'il ne fut pas-poſſible au Roi de continuer à l'aimer. Ce Prince ſe rebuta, & s'attacha à une autre perſonne moins obſervée. Je fus ravi de ce changement, & je crus alors jouir tranquillement de toutes les douceurs & de tous les avantages de mon mariage, mais ce fut tout le contraire, & mon malheur arriva par l'endroit que j'avois le moins prévû. Ma femme fut déſeſperée de voir que le Roi changeoit pour elle, & ce grand amour qu'elle m'avoit marqué ſe changea en une averſion extrême, dès qu'elle vit que ce Prince en aimoit une autre. Elle ne me diſſimula point ſon déſeſpoir, & elle me dit hautement que j'étois cauſe de ce qu'il avoit ceſſé de l'aimer. J'eus beau lui repréſenter ſon extravagance, toutes mes raiſons ne ſervirent qu'à l'aigrir, & ſoit qu'elle voulût ſe défaire de moi, ſoit qu'elle eſperât que la compaſſion rameneroit l'eſprit de ce Prince, elle lui fit faire des plaintes des mauvais traitemens que je lui faiſois. Ces

mauvais traitemens étoient chimériques, mais le Roi y ajoûta d'autant plus de foi, qu'il se souvint que je lui avois dit que j'étois horriblement jaloux. La malice de ma femme alla plus loin ; elle fit entendre au Roi que j'aimois la Reine ; & le Roi, susceptible de toutes ces impressions, ne pensa plus qu'à me faire assassiner. Il trouva d'autant plus de facilité à faire executer ce dessein, que mon mariage avoit excité beaucoup d'envie contre moi dans l'esprit des Polonois.

Il n'y eut donc que trop de gens qui offrirent à ce Prince de me poignarder. La Reine en fut avertie plûtôt que moi, & comme on la mêloit dans cette affaire, elle ne jugea pas à propos de me le dire, voyant bien que si j'étois averti, rien ne pourroit m'empêcher de prendre la fuite. Elle raisonna sur cette fuite, qui pourroit être une preuve de l'amour dont on m'accusoit à son égard, & elle crut qu'il falloit auparavant détromper l'esprit du Roi. Elle ne fit donc point semblant d'avoir reçu cet avis, mais supposant des lettres de France, par lesquelles on lui mandoit la mort de mon frere aîné, elle les fit voir au Roi, & elle lui dit, que ce seroit nuire à mes affaires que vouloir me retenir en Pologne. L'in-

difference avec laquelle elle parla au Roi ſur ce qui me regardoit, & la propoſition qu'elle lui faiſoit de me renvoyer en France, firent juger à ce Prince, que ce qu'on lui avoit dit de ſon amour pour moi n'avoit aucun fondement. Il lui avoua ſes ſoupçons, & il lui en demanda pardon ; & en même tems il lui dit, que ſur les ſoupçons & ſur les plaintes que faiſoit ma femme ; il avoit réſolu de ſe défaire de moi, & qu'il ne ſavoit pas même ſi j'étois encore vivant, parce qu'il croyoit que ce jour-là même on devoit m'aſſaſſiner. La Reine ayant fort blâmé la précipitation avec laquelle le Roi s'étoit laiſſé aller à une réſolution ſi cruelle, dit qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit m'envoyer chercher.

On me chercha, mais fort inutilement. J'avois été averti de l'aſſaſſinat qu'on avoit prémedité ; & la même perſonne qui m'en avoit donné l'avis, m'avoit mis dans un lieu de ſûreté. C'étoit une des plus conſidérables Dame de la Cour. J'avois remarqué en pluſieurs occaſions que cette Dame ſe diſoit de mes amies, mais je ne ſavois pas que cette amitié allât juſqu'à la paſſion. Elle me le découvrit, en m'apprenant ce qu'on tramoit contre moi. Comme elle étoit veuve, & plus maîtreſſe de ſes actions

que les femmes ne le ſont en Pologne, elle put facilement me cacher chez elle, & ce fut le parti que je pris, intimidé par les circonſtances dont elle me rendit compte, & qui me perſuadérent que je n'éviterois pas mes aſſaſſins ſi je paroiſſois. Je me tins huit jours caché chez elle, & pendant ce temps, elle me propoſa tout ce que la paſſion lui ſuggéroit pour me mettre en ſûreté. Le moyen ſur lequel elle inſiſtoit davantage, étoit d'empoiſonner ma femme, & elle m'offroit de ſe charger de la choſe. Comme j'avois lieu de m'imaginer qu'elle n'avoit ces penſées que parce que la paſſion l'aveugloit, je n'en eus pas tant d'horreur que j'en aurois eû dans un autre temps, & je me contentois de lui faire voir les inconvéniens d'un pareil deſſein. Elle ne voulut jamais me permettre d'écrire à la Reine, & de l'informer du lieu où j'étois. Il y a grande apparence que cette Princeſſe crut qu'ayant été averti du deſſein du Roi, j'avois pris la fuite, ou bien que j'avois été aſſaſſiné; & l'une & l'autre opinion lui donna de l'inquiétude, mais enfin pour empêcher qu'on ne jugeât mal des raiſons de mon abſence, il eſt certain qu'elle fit courir le bruit, que ſur les nouvelles de la mort de mon frere, j'étois retourné en France.

Ce bruit vint juſqu'à moi, & croyant qu'effectivement mon frere étoit mort, je ne pûs plus demeurer caché, & je dis réſolument à la Dame qui me gardoit, que je voulois m'informer de la verité de ces nouvelles, & voir la Reine pour en être inſtruit. Cette Dame me fit des reproches de la ſenſibilité que j'avois pour mon frere, en un temps où elle vouloit que je n'en euſſe que pour elle. Des reproches elle paſſa aux injures, & des injures au refroidiſſement. Elle me menaça même de me livrer à mes aſſaſſins, & enfin il lui échapa de me dire, que puiſque je la voulois quitter, elle y mettroit bon ordre, & qu'elle m'empoiſonneroit plûtôt que de le ſouffrir. Ce qu'elle m'avoit propoſé à l'égard de ma femme, me fit craindre qu'elle n'en vînt en effet juſqu'à faire ce qu'elle diſoit, & je craignis ſi bien le poiſon, que je ne voulus plus manger. Jamais on n'a paſſé en ſi peu de temps de l'amour à la haine, que nous fiſmes cette Dame & moi. Elle m'étoit inſupportable, & je lui étois devenu odieux. Je lui déclarai nettement que je ne pouvois l'aimer, & que je la conjurois de ſouffrir que je ſortiſſe. Tu ſortiras, reprit-elle, mais ce ſera de ce monde; & en diſant ces paroles, elle ſe jetta

ſur moi, tenant un poignard dont elle s'étoit ſaiſie. Je lui arrachai ce poignard, & je ne ſai comment elle en fut bleſſée à la gorge, mais je la vis toute en ſang, & qui ſe laiſſa tomber. Je prévis toutes les ſuites de cet accident, & jugeant bien que je ne me ſauverois pas des mains de ſes Domeſtiques s'ils en avoient connoiſſance, je la laiſſai & le poignard auprès d'elle. Heureuſement je trouvai les portes ouvertes, & je ſortis ſans être apperçû. Je paſſai une rue ou deux, & je me trouvai auprès de la maiſon d'un homme du Païs, que je connoiſſois, à qui je demandai un aſyle, lui confiant qu'il falloit que je partiſſe ſans être connu, ayant des affaires importantes en France, à cauſe de la mort de mon frere, & que ma femme n'ayant point voulu conſentir à mon départ, j'étois obligé de partir *incognito*. Cet homme m'offrit toute ſorte de ſecours, & dès la nuit ſuivante il me fournit des chevaux ſur leſquels je me rendis à Dantzic. Dès que j'y fus arrivé, j'écrivis à la Reine, & lui rendis compte de mon avanture.

La Reine reçut ma lettre en un temps où perſonne ne doutoit que je n'euſſe aſſaſſiné la Dame chez qui j'avois logé. Cette Dame avoit été trouvée toute en ſang par ſes

Domeſtiques, & elle leur avoit dit que c'étoit moi qui l'avois traitée de cette ſorte. Sa bleſſure ſe trouva légere, mais elle perſiſta toujours à dire que j'étois ſon aſſaſſin. Perſonne n'en croyoit devoir douter, & on me cherchoit par tout, quand la Reine reçut ma lettre. Elle la fit voir au Roi, qui lui ordonna de m'écrire, que ſi j'étois innocent, je ne tardaſſe pas à revenir pour confondre mes accuſateurs.

La juſtice de ce Prince eut moins de part à cet ordre, que l'embarras que ma femme lui donnoit. Comme il en étoit perſecuté, & qu'il ne l'aimoit plus, il fut bien aiſe de me faire revenir, afin que je fuſſe chargé ſeul du ſoin d'une femme ſi emportée. La Reine m'écrivit que la nouvelle de la mort de mon frere étoit fauſſe, & qu'il falloit que je retournaſſe à Varſovie, pour me purger de l'aſſaſſinat dont on m'accuſoit. J'eus tant de joie d'apprendre que mon frere n'étoit pas mort, que je conſentis ſans peine à retourner à Varſovie, malgré tous les embarras où je prévoyois que j'allois être.

Dès que je fus arrivé, j'allai me mettre en priſon, par le conſeil de la Reine. La Dame qui m'accuſoit fut extrémement ſurpriſe de mon retour, mais ſe piquant alors d'une

d'une généroſité qu'elle n'avoit pas, elle fut la premiere à ſolliciter ma grace. J'aurois été ravi que la vérité eût été éclaircie, mais enfin voyant qu'on ne regardoit plus cette affaire, que comme une querelle de deux Amans, je ne perſiſtai point à demander de plus amples informations. Je reçus ma grace, & je ſortis de priſon. Le Roi voulut même que j'en témoignaſſe ma reconnoiſſance à la Dame qui mavoit accuſé.

Cette affaire l'avoit entiérement perdue de réputation, car on ne pardonne guére en Pologne des galanteries auſſi fortes que celle dont elle avoit donné lieu d'être convaincue. Il n'y avoit point d'autre moyen de rétablir ſon honneur que de m'épouſer, & c'eſt ce qui m'a toûjours perſuadé qu'elle avoit empoiſonné ma femme, qui mourut un mois ou deux après cette affaire, & aſſez ſubitement, pour me faire croire que mes ſoupçons étoient vrais.

Il y avoit peu de temps qu'elle étoit accouchée de deux enfans, d'une fille & d'un garçon, & j'appris plûtôt la mort que la maladie : car nous faiſions fort mauvais ménage, par les idées qu'elle m'avoit fait avoir de ſa mauvaiſe conduite. Je ne laiſſai pas d'en être touché, & je fus moins ſen-

ſible en ce moment aux raiſons que j'avois de la haïr, qu'à celles que j'avois eûes de l'aimer.

Dès qu'elle fut morte, le Roi lui-même me dit, que c'étoit une néceſſité pour moi d'épouſer la femme qui m'avoit caché chez elle, & que j'avois deshonorée par l'éclat que nous avions fait. Je dis au Roi, que je le priois de ne point précipiter ce mariage, & de me donner au moins un peu de temps pour me conſoler de la perte de ma femme, dont je lui parus très-affligé. Je demandai ce délai, afin de pouvoir ſonger à loiſir, à trouver moyen d'éviter une choſe que j'étois abſolument réſolu de ne point faire. La Dame qu'il s'agiſſoit d'épouſer, n'étoit ni belle, ni jeune, & d'ailleurs la familiarité qu'elle avoit avec les aſſaſſinats & les poiſons, me donnoit beaucoup d'horreur. Je diſſimulai pourtant, & je feignis de la regarder comme une femme que je devois épouſer.

Elle ſe tenoit ſi ſûre de notre mariage, qu'elle ne prit aucun ſoin de me ménager ni de me plaire. Au contraire, elle affecta de me mépriſer hautement, & de témoigner de l'attachement pour d'autres. Comme je cherchois l'occaſion de rompre avec elle, je commençai à la

chicaner ſur ſa conduite. Elle ſe moqua de ma mauvaiſe humeur, diſant nettement qu'elle n'avoit point à ſe contraindre pour moi, puiſqu'il falloit bien que je l'épouſaſſe de gré ou de force. Je crus que ſi je pouvois la ſurprendre en galanterie, ce ſeroit une raiſon qui m'affranchiroit de cette prétendue obligation. Je n'eus pas de peine à réuſſir; elle ſe cachoit ſi peu de ſes intrigues, que tout le monde en étoit auſſi bien inſtruit que moi, & je fus averti un ſoir qu'un Palatin étoit enfermé avec elle. J'en fis mes plaintes au Roi, lui témoignant qu'après une pareille infidélité, je me croyois très-diſpenſé d'achever le mariage. Le Roi me répondit, qu'il falloit ſavoir auparavant ſi celui avec qui je l'avois ſurpriſe conſentiroit à l'épouſer, parce qu'en cas qu'il ne le voulût point, la choſe revenoit à moi, comme au premier & plus ancien fondé en droit. Cette réponſe me parut ſi bizarre, que je la pris pour une plaiſanterie, & ne pus m'empêcher d'en rire: mais le Roi m'aſſura qu'il parloit très-ſérieuſement, & qu'en pareil cas, c'étoit de cette maniére qu'on en uſoit en Pologne.

Je ne me donnai pas le temps d'examiner ſi en effet la Juriſprudence Polonoiſe l'ordonnoit ainſi, parce que dès ce moment je

réſolus de partir & de revenir en France. J'avois pris toutes mes meſures pour ne plus différer. J'étois las du ſéjour d'un Royaume étranger, & rebuté de toutes les diſgraces qui m'y étoient arrivées, & de celles dont je me voyois encore menacé. Je confiai mon deſſein à la Reine, la priant de vouloir bien prendre ſoin de mes enfans; & après avoir vendu ſourdement ce que je pus du bien que j'avois en Pologne, je me dérobai avec un ſeul valet, n'emportant de toute cette grande fortune que j'avois faite, que pour environ vingt mille Ecus de Lettres de change, & laiſſant mes enfans aſſez riches du bien de leur mere. Je demeurai en Pologne près de deux ans, & c'étoit à la fin de 1647. que j'en ſortis. Je n'avois pas encore vingt-trois ans, mais j'en paroiſſois avoir beaucoup davantage, car le ſéjour que j'y avois fait, m'avoit extrémement engraiſſé; & comme j'ai toûjours eu une grande taille, on m'en auroit donné près de trente.

Ce fut alors que je crus être entiérement détrompé des femmes, car pendant mon voyage j'eus le loiſir de faire des réfléxions ſur les malheurs qu'elles m'avoient déja attirés. Je voyois que c'étoit ce qui m'avoit fait quitter la France en un temps où j'étois

en chemin de m'avancer, & que c'étoit elles auſſi qui avoient été cauſe que j'étois ſorti de Pologne lors que ma fortune ſembloit y être la mieux établie. Je réſolus de profiter de mes expériences, & de ne plus penſer qu'à la guerre. J'avois mandé mon retour à mon frere aîné, qui avoit fort déſapprouvé que je me fuſſe marié en Pologne, & qui n'étoit pas trop fâché que j'euſſe eu des prétextes d'en ſortir. Les Lettres que je reçus de lui en chemin, me déterminérent à paſſer par Veniſe, à cauſe qu'il me mandoit que j'y trouverois un de ſes meilleurs amis, qui s'étant battu en duel avoit été contraint de s'y retirer.

J'arrivai à Veniſe ſur la fin de l'année, dans le temps que tout ſe préparoit pour les divertiſſemens du Carnaval. J'y vis l'ami de mon frere, qui m'engagea à y faire quelque ſéjour, & ce fut là que j'oubliai toutes les belles réſolutions que j'avois priſes ſur le chapitre des femmes. Cependant j'y trouvois, ſi j'euſſe voulu ouvrir les yeux, de nouvelles raiſons de mieux enviſager le tort qu'elles m'avoient fait, car à peine fus-je arrivé à Veniſe, que j'appris par mille endroits, que le bruit couroit que j'avois été contraint de quitter la Pologne, parceque j'étois ſoupçonné d'y avoir empoiſon-

né ma femme & poignardé ma maîtresse. Je savois ce qui avoit pû donner lieu à des bruits si injurieux à ma réputation, je détrompai le mieux que je pus, tous ceux qui m'en parurent prévenus : mais il m'a fallu bien des années pour en venir à bout, & j'ai toujours de temps en temps trouvé en mon chemin des gens persuadés de cette opinion, qui n'a pas laissé de me faire tort, tant la médisance distingue peu la verité d'avec le mensonge.

Quelque pressantes que fussent les sollicitations qu'on me faisoit de passer le Carnaval à Venise, j'aurois eu peine à m'y résoudre sans le malheur qui m'arriva d'y devenir éperdûment amoureux. Je puis dire que j'avois peu senti cette passion en Pologne, & que toutes les amours que j'y avois faites, n'avoient point été jusqu'au cœur. Ce fut là, peut-être, ce qui me rendit plus facile à m'entêter de la personne dont je crus être aimé.

C'étoit la fille d'un noble Vénitien, chez qui j'eus d'abord beaucoup d'accès par le moyen de l'ami de mon frere, qui avoit connu à Paris le fils aîné de ce Vénitien, & avec qui il avoit lié une amitié très-étroite. Je voyois souvent le pere & le fils, mais je fus long-tems sans voir la

fille autrement que par ſon Portrait. Ce Portrait me parut ſi charmant, que je ne pus m'empêcher de m'écrier en le voyant, que je n'avois jamais rien vû de ſi beau. La fille étoit alors dans un endroit d'où elle pouvoit me voir ſans que je la viſſe, & elle entendit toutes mes admirations ſur ſa peinture. Comme je ſortois de chez ſon pere, je me vis ſuivi par un homme, qui, ſans me rien dire, me mit dans la main un petit billet qui n'étoit point cacheté, & où je lûs ces paroles en Italien.

*La perſonne dont vous avez admiré le Portrait eſt plus touchée de vous que vous ne l'êtes de ſa peinture ; & s'il eſt vrai que le Portrait vous ait fait plaiſir, il ne tiendra qu'à vous de voir l'Original. Soyez diſcret ; c'eſt tout ce qu'on vous demande, & laiſſez-moi gouverner le reſte.*

Je relûs vingt fois ce billet, & quoique j'euſſe peine à me perſuader qu'il fût en effet de la perſonne dont j'avois vû le Portrait, cependant je crus, dans l'incertitude, que je n'en devois point parler, & que le plus ſûr, ſoit qu'on eût voulu me tromper, ſoit que la choſe fût effective, c'étoit d'avoir la diſcrétion qui m'étoit recommandée.

On n'aura pas de peine à s'imaginer l'im-

patience que j'eus de retourner chez le Vénitien. J'y allai dès le lendemain, j'y regardai vingt fois le Portrait, témoignant un desir extrême d'en voir l'Original, mais personne ne s'offrit de me donner cette satisfaction. On me proposa une Mascarade pour le jour suivant, & chacun convint des habits sous lesquels on masqueroit.

A peine fus-je retourné chez moi, que le même homme qui m'avoit donné le billet dont j'ai parlé, me vint demander; & gardant toûjours un grand silence, il me mit dans la main une boëte, & se retira aussitôt. Quelque instance que je lui fisse pour s'arrêter, il ne me parla que par signes, & il s'échapa.

J'ouvris la boëte, qui étoit pleine de pierreries, & sous les pierreries je trouvai encore ce billet, écrit de la même main que le premier.

*Comme on s'intéresse à votre gloire, on veut contribuer à votre magnificence. Servez-vous de ces pierreries pour la Mascarade que vous devez faire, celui qui vous les porte ira les reprendre quand vous n'en aurez plus besoin.*

Je commençai, en voyant ces pierreries & cette Lettre, à ne plus douter que la chose ne fût sérieuse, & je ne puis dire combien

combien cette avanture me donna à la fois, & d'inquiétude, & de plaiſir.

Je me ſervis des pierreries que l'on m'avoit envoyées. Elles étoient ſi belles & en ſi grand nombre, que perſonne ne parut avec plus d'éclat que moi. Pluſieurs perſonnes me demandérent où je les avois priſes, & ayant répondu que je les avois louées, le frere de la Demoiſelle me dit à l'oreille; je connois le Marchand chez qui vous les avez eûes, & ce qu'elles vous ont coûté pour le prêt. Ces paroles me firent croire qu'il étoit confident de ſa ſœur; je rougis, & ne lui répondis rien.

Comme nous nous retirions après la Maſcarade, nous fûmes attaqués par ſix hommes armés, qui ayant écarté ceux avec qui j'étois, ne s'attachérent qu'à moi; ils me déſarmerent, quelque reſiſtance que je fiſſe, & ils me volerent mes pierreries. Mes Camarades revinrent pour me ſecourir, mais il étoit trop tard, & mes voleurs étoient échappés.

Quel chagrin n'eus-je point de cet accident; mais enfin il me reſtoit encore une Lettre de Change de douze mille écus, & je crus que cela pourroit payer les pierreries. L'homme qui me les avoit apportées revint pour les reprendre. Je lui contai comment

j'avois été volé, & je lui offris la Lettre de Change. Il la refuſa, & s'étant retiré ſans dire un mot, je crus qu'il étoit muet.

Le lendemain dès le grand matin, je le vis revenir avec cet autre billet.

*Ne vous affligez point de la perte des pierreries. Quand j'ai pris le parti de vous les prêter, je me ſuis expoſée de bonne volonté à tous les inconvéniens qui en pourroient arriver, & c'eſt moi & non pas vous, qui ſuis cauſe qu'elles ſont perdues. C'eſt donc à moi ſeule de les payer. Je voudrois pouvoir vous marquer par des pertes plus conſidérables, que je n'eſtime nul autre bien dans le monde que votre cœur. Gardez-le moi juſqu'à ce que vous ayez pû juger ſi je le mérite.*

Si elle le mérite, répris-je auſſitôt! Hé, y a-t-il dans le monde une femme d'un plus grand mérite? Charmé de la grandeur d'ame d'une perſonne ſi généreuſe & ſi déſintéreſſée, je m'abandonnai à tout ce que la paſſion peut inſpirer de plus violent, & de plus tendre. Je conjurai encore mon homme muet de prendre la Lettre de Change, ou du moins de ſe charger d'une réponſe, pour la perſonne qui l'avoit envoyé; Il ne voulut faire ni l'un ni l'autre, & il ſortit avec le même ſilence que les autres fois.

La fille qui m'avoit envoyé les pierreries, les avoit louées à un Jouaillier, qui étoit de la connoiſſance de ſon frere, & elle s'étoit ſervie de lui pour les avoir. Ce fut ſon frere lui-même qui me l'apprit, ajoutant, que ſa ſœur lui avoit fait confidence de la paſſion qu'elle avoit pour moi, & qu'elle n'avoit point fait de difficulté de ſe découvrir à lui, parce qu'elle le ſervoit auprès d'une de ſes amies, dont il étoit amoureux. Ce fut un jour ou deux après que les pierreries eurent été volées, qu'il me fit cette confidence, m'aſſûrant, qu'il ne tiendroit qu'à moi, de trouver auprès de ſa ſœur, tous les agrémens, que cette ſœur lui procuroit auprès de ſa Maîtreſſe.

On ſera ſurpris, quand je dirai que tout cela n'étoit qu'un artifice, pour attraper mon argent. C'étoit le frere qui m'avoit fait voler mes pierreries, & elles étoient entre ſes mains; mais faiſant toujours ſemblant qu'elles avoient été volées, il me dit, que ſa ſœur, quelque généreuſe qu'elle fût, ne laiſſoit pas d'être embarraſſée pour payer ces pierreries, & que ſi elle s'obſtinoit à ne vouloir point recevoir ma Lettre de Change, l'affaire pourroit faire du bruit, & viendroit aux oreilles de ſon pere; que ſi je voulois, il me méneroit chez le Marchand, de

qui je ſaurois ce qu'elles valoient, & à qui je pourrois les payer ; que c'étoit un homme auquel on pourroit ſe fier du ſecret, & qui ne ſavoit pas même que je les euſſe reçues par le canal de ſa ſœur. Je fus ravi de trouver le moyen de payer ces pierreries, & n'ayant aucun ſoupçon, que ce fût un panneau, je donnai huit mille écus au Jouaillier, avec plus de plaiſir, que je n'ai jamais payé aucune dette. Ce Marchand, qui s'entendoit avec le frere de la Demoiſelle, eut quelque choſe pour ſa peine, & mon argent devint la proye du frere & de la ſœur.

Je ne ſavois rien de tout cela, & je n'avois garde de m'en défier, mais ſacrifiant toujours aux idées que ma vanité me donnoit, d'être aimé de la perſonne qui m'avoit inſpiré tant de paſſion, je ne m'appercevois point que ces folles idées m'avoient déja preſque tout dépouillé, & je n'étois occupé que du deſir de voir une perſonne ſi aimable.

Je preſſois ſouvent ſon frere de m'en procurer l'occaſion. Il me le promettoit, & trouvoit toujours des raiſons pour me manquer de parole. Je recevois quelquefois des lettres de ſa ſœur, & ce n'étoit plus le muet, c'étoit ſon frere lui-même qui me les rendoit en main propre, & qui ſe chargeoit

de mes réponſes. Ces lettres étoient toujours fort paſſionnées, & rouloient ſur le déſeſpoir où nous étions de ne nous pas voir.

Je vécus de la ſorte juſqu'au milieu du mois de Février, que je reçus des lettres de mon frere, qui me blâmoit fort de m'arrêter ſi long-temps à Veniſe, me mandant, que je courois riſque de perdre l'emploi, qu'il avoit obtenu pour moi dans l'Armée de Monſieur le Prince, qui devoit ſe mettre en campagne, & aſſiéger Ypres dès le mois de Mars.

Je fus inſenſible aux ſoins de mon frere, & au tort que je me faiſois, en reſtant plus long-temps; & n'étant touché que du deſir de voir la perſonne dont je me croyois aimé, je mandai à mon frere que j'étois malade, & hors d'état de partir ſi-tôt, l'aſſûrant, que dès que ma ſanté ſeroit aſſez rétablie pour ſouffrir la fatigue du voyage, je prendrois la poſte. Mon frere étoit mieux averti que je ne penſois de l'état de ma ſanté. L'ami qu'il avoit à Veniſe l'en avoit informé. Il m'écrivit encore lettres ſur lettres, mais j'étois ſi aveuglé & ſi fou, que j'aurois mieux aimé mourir, que de quitter Veniſe, avant que d'avoir vû ma maîtreſſe.

Les lettres de mon frere ne me ſervirent

qu'à preſſer avec plus d'inſtance le frere de la Demoiſelle de ne me plus laiſſer languir ; & enfin, voyant que je le menaçois de partir, il me promit de me la faire voir. Il me dit que pour cela, il falloit me déguiſer en Eſpagnol, & prendre ſur moi le plus que je pourrois d'argent & de pierreries, parce que ſa ſœur, qui vouloit conſerver ſans obſtacle, le plaiſir de m'aimer & de me voir, avoit fait entendre à la perſonne chez qui je devois la trouver, que l'Amant qu'elle aimoit, étoit un grand Seigneur d'Eſpagne. Je n'examinai point ſi cette raiſon étoit bonne ; je fis ce qu'il voulut, & ayant pris l'habit & l'équipage Caſtillan, ſans oublier de l'argent & des pierreries, je me laiſſai conduire dans la maiſon d'une des plus fameuſes Courtiſanes de Veniſe, que javois vûe pluſieurs fois, & que je connoiſſois pour telle. J'étois, à dire le vrai, un peu ſcandaliſé, que ce fût chez une femme de ce caractére, que ma maîtreſſe me donnât un rendez-vous, mais j'avois une ſi furieuſe envie de la voir, que je m'arrêtai peu à ce ſcrupule. Ainſi, je me rendis chez la Courtiſane, occupé de la ſeule eſpérance de la voir.

Dès que j'y fus arrivé, on m'enferma dans une chambre, & peu de temps après, je vis enfin arriver la Demoiſelle au Portrait. El-

le ne me parut pas auſſi belle, qu'elle m'avoit ſemblé dans ſa peinture, mais cependant je la reconnus, & j'y trouvai aſſez de reſſemblance, pour ne pas douter que ce ne fût elle. Cette difference de beauté entre l'original & le portrait, me rendit moins paſſionné que je ne croyois le devoir être; & la fille qui s'en apperçut, me fit bien remarquer, par les ſoins qu'elle prit de reveiller ma paſſion, que ce n'étoit pas la premiere fois qu'elle s'étoit trouvée dans une pareille rencontre. Je diſſimulai pourtant ma penſée, mais je ne pus diſſimuler mon chagrin; & ne ſachant à qui m'en prendre, je m'aviſai de lui faire des remontrances ſur ce qu'elle oſoit venir dans la maiſon d'une Courtiſane. Elle ſoutint d'abord aſſez bien des réprimandes, auſquelles elle me dit qu'elle ne s'attendoit pas; mais enfin voyant que je continuois à la prêcher, elle me quitta bruſquement, en me diſant qu'elle ne me reverroit jamais.

Ce fut alors que je connus la foibleſſe du cœur. J'avois tous les ſujets du monde de croire que cette fille n'étoit rien moins qu'une honnête fille : mais dès qu'elle m'eut quitté; je me ſentis plus poſſedé que jamais du deſir de la revoir. Tous mes ſcrupules s'évanouirent, & je me repentis du

procedé que j'avois eu. Son frere entra quelque temps après, & m'abordant avec un visage irrité, il me dit, mettant l'épée à la main, que j'étois un malhonnête homme; que sa sœur venoit de lui dire que je l'avois insultée, & qu'il en auroit raison. Moi, lui dis-je, insulter votre sœur! Au nom de Dieu, mon cher ami, faites que je la revoye, & vous verrez à quel point je l'aime. Le frere s'adoucit à ces paroles, & remettant son épée dans le fourreau, il sortit, disant qu'il alloit tâcher de la ramener; mais il ne revint point, & après avoir attendu plus de deux heures, je vis entrer la Courtisane, chez qui nous étions, qui me dit en langage Vénitien: Qu'est-ce donc, Seigneur Don Juan, qu'avez-vous aujourd'hui, & pourquoi votre maîtresse est-elle moins contente de vous que les autres jours? Cette femme, en disant ces paroles, me regarda attentivement, & parut fort surprise. Je lui demandai ce qui la surprenoit; & pourquoi elle m'avoit donné le nom de Don Juan, mais elle ne voulut point répondre, faisant toujours l'étonnée. Elle me dit seulement que si je voulois la revenir voir, elle m'apprendroit la cause de sa surprise. Je ne pus en tirer autre chose, & je sortis, rêvant à mon avanture, & commen-

çant à en deviner une partie.

Si-tôt que je fus chez moi, je voulus ſerrer l'argent & les pierreries que j'avois portées, mais je ne les trouvai plus, & je connus qu'on m'avoit volé. Je n'en pouvois accuſer que la perſonne du rendez-vous, & cela me confirma dans les opinions que j'avois d'elle. Je me ſouvins alors qu'il y avoit à Veniſe un jeune Eſpagnol, qui s'appelloit Don Juan, & je jugeai que c'étoit pour lui que la Courtiſane m'avoit pris; je devinai qu'il falloit que cet Eſpagnol fût l'Amant de ma Maîtreſſe, & qu'il fût en poſſeſſion de la voir chez cette Courtiſane. La choſe étoit en effet comme je le conjecturois. Je retournai dès le lendemain chez la Courtiſane, qui m'apprit tout ce que je voulois ſavoir, & je vis que cette perſonne, dont j'avois été ſi paſſionné, & pour laquelle je m'étois preſque brouillé avec mon frere, étoit une fille accoutumée à ce manége, & qui depuis plus de ſix mois, avoit avec cet Eſpagnol, un commerce reglé dans cette maiſon.

Comme je penſois à me venger, je reçus des lettres de mon frere, qui me manda qu'il avoit appris la vie que je menois à Veniſe, & qui m'inſtruiſoit que j'avois été la dupe du frere & de la ſœur. Il me conſeil-

loit de ne point faire de bruit, mais de partir le plus promptement que je pourrois.

Mon frere avoit appris tout ce détail de l'ami qu'il avoit à Veniſe, & je jugeai bien qu'il n'avoit pû l'apprendre par un autre. J'allai chez lui pour lui faire des reproches de ce qu'au lieu d'avertir mon frere, il ne m'avoit pas averti moi-même. Il diſſimula d'abord qu'il eût rien écrit; mais enfin il m'embraſſa, & me dit: Que voulois-tu que je fiſſe, mon pauvre garçon? Tu étois fou; & ſi j'avois voulu t'éclairer, tu ne m'aurois pas crû. Je fus encore long-temps à me plaindre de ce qu'il m'avoit laiſſé duper, & voyant qu'il n'y avoit point de remède, je dis que je voulois abſolument ravoir mon argent, ou me couper la gorge avec le frere de ma friponne de maîtreſſe.

Celui à qui je parlois, n'étoit à Veniſe, que pour avoir fait un duel en France. Son exil ne l'avoit pas corrigé de la démangeaiſon de ſe battre, & je le trouvai très-diſpoſé à me ſervir de ſecond. Nous convînmes donc que je ferois appeller le Vénitien. Je le fis, mais il ſe moqua de ce cartel, & il ne parut point au rendez-vous. Surpris de ſa lâcheté, je réſolus de l'obliger à ſe battre malgré lui, & je m'aviſai le jour que nous choisîmes pour l'attaquer, de reprendre

l'habit eſpagnol, ſous lequel j'avois été au rendez-vous, d'en donner un de même à celui qui me ſervoit de ſecond, & de faire prendre auſſi à toute notre ſuite des habits à l'Eſpagnole.

Nous allâmes l'attendre en cet équipage, & l'ayant inutilement preſſé de mettre l'épée à la main, je lui donnai par le viſage quatre ou cinq coups du revers de mon épée, qui l'obligerent enfin de ſe défendre. Il le fit foiblement, & reçut un coup, qui le jetta ſur le carreau. Nous fûmes aſſez heureux, quoique la choſe ſe fiſt en plein jour, de n'être point arrêtés. Nous nous ſauvâmes avec toute notre ſuite, & nous étant jettés dans une Gondole, nous allâmes nous embarquer, & ſortîmes de Veniſe, car nous avions pris auparavant toutes ces précautions. J'en avois même pris une autre pour me mieux venger, & faire retomber ſur l'Eſpagnol Don Juan tout le bruit de cette affaire.

J'avois écrit au pere de la Demoiſelle, comme ſi jeûſſe été un parent de Don Juan, qu'étant venu à Veniſe, j'avois appris que mon parent avoit un commerce avec ſa fille, par le moyen de ſon frere. Je ſpécifiois tout ce que je ſavois du détail de leur intrigue, & je finiſſois, en lui diſant, que mon

parent Don Juan ayant été affronté par ſon fils, je voulois en avoir raiſon, & qu'il ne cherchât point ailleurs celui qui s'étoit battu contre lui.

Le pere ayant reçu cet avis, fit informer contre Don Juan. Outre ce qui étoit marqué dans ma lettre, il avoit appris par tous ceux qui avoient été témoins de notre combat, que c'étoit un Eſpagnol qui l'avoit attaqué & qui avoit pris la fuite avec pluſieurs autres de la même Nation.

Nous apprîmes à Padoue que la choſe avoit réuſſi comme je le pouvois ſouhaiter; que le frere de la Demoiſelle étoit mort de ſa bleſſure, ſans avoir pû parler; que Don Juan voyant qu'on informoit contre lui, & que toute ſon intrigue étoit connue du pere, avoit pris la fuite, & qu'enfin tout le monde étoit perſuadé que c'étoit lui qui avoit fait faire le combat. J'eus toute la joie qu'on peut avoir de s'être vengé, & cela me conſola un peu de la perte de mon argent, & des friponneries qu'on m'avoit faites; bien réſolu, de ne m'embarquer de ma vie en aucune intrigue de femmes.

L'ami de mon frere, qui m'avoit ſuivi à Padoue, ne pouvant revenir en France, me propoſa de le laiſſer aller en Pologne. J'y conſentis d'autant plus volontiers, que j'é-

tois ravi d'avoir quelqu'un qui m'informât sûrement de l'état de mes enfans, & de tout ce qui s'étoit passé, & se passeroit à Varsovie, à quoi je pouvois prendre quelque part. Je savois déja que le Roi Ladislas étoit malade; le bruit de sa mort couroit par tout, & je jugeois bien que la Reine, qu'on parloit de remarier au Prince Casimir son beau-frere, seroit en état de rendre à l'ami, que je lui recommandois, tous les bons offices dont il pourroit avoir besoin.

Comme nous étions déja sur la fin du mois de Mai, & que la Campagne étoit commencée en Flandre, je crûs qu'il n'y auroit pas d'honneur pour moi, à m'y rendre si tard; & c'est ce qui me fit prendre le parti, pour me donner de l'occupation, de me jetter dans Naples, espérant trouver l'occasion de me signaler sous les ordres du Duc de Guise, qui s'étoit rendu maître de cette grande Ville; affaire, qui faisoit alors grand bruit par toute l'Italie.

J'écrivis mon dessein à mon frere, & conservant toujours l'habit Espagnol, je pris la route de Naples, croyant, que sous cet habit, je trouverois plus aisément le moyen de joindre le Duc de Guise; mais je n'y arrivai que plus d'un mois après que ce Duc eut été fait prisonnier, tant j'avois été mal

informé de ce qui se passoit.

J'appris qu'il étoit encore à Gayette ; & comme il connoissoit toute notre famille, qu'il étoit ami particulier de mon frere, & qu'il m'avoit aussi fort connu dans ma jeunesse, je crûs que je ne pouvois mieux faire, que de tâcher de le voir avant son départ, & que d'aller lui offrir mes services pour la France.

Ce fut encore ma mauvaise étoile, qui me fit naître cette envie, car ce voyage me rembarqua dans une intrigue, qui me causa autant de peine & de chagrin, que celle que j'avois eûe à Venise.

Le Duc fut ravi de me voir, & quand je lui eus témoigné que le croyant encore à Naples, j'avois eu dessein d'aller m'y enfermer avec lui : ce ne sera pas, me répondit-il, dans une affaire si périlleuse que vous me servirez. J'ai besoin de vous pour un service plus agréable & moins difficile ; & là-dessus il me fit voir une Lettre qu'il avoit reçue d'une Dame Napolitaine avec laquelle il avoit eu une intrigue pendant son séjour à Naples. Cette Lettre étoit furieusement emportée, & je vis bien, en la lisant, que cette femme étoit au désespoir de l'absence & de la prison du Duc, car elle le menaçoit de se poignarder, s'il ne consentoit au des-

ſein qu'elle avoit de le ſuivre en Eſpagne. C'eſt une folle, me dit le Duc, qui ſera quelque extravagance, ſi quelqu'un ne lui remet l'eſprit. Faites-moi donc le plaiſir de retourner à Naples. Je vous donnerai une Lettre pour elle, & je ne puis choiſir perſonne plus capable que vous de lui faire entendre raiſon. Je promis au Duc de faire ce qu'il ſouhaitoit; je pris la Lettre & l'adreſſe de la Dame, & ayant encore été à Gayette juſqu'à ſon embarquement, je pris la route de Naples dès que je l'eus vû partir.

Je ne pus, pendant le chemin, m'empêcher de faire cent fois réfléxion ſur la bizarrerie de ma deſtinée, qui dans un temps où je cherchois à oublier les femmes, me rappelloit à une occaſion néceſſaire de les revoir, & qui me rendoit le confident d'une intrigue amoureuſe, lorſque je n'avois que la guerre en tête. Je dirai même que je ne fus point fâché d'avoir la commiſſion que le Duc de Guiſe m'avoit donnée, & que je ſentis un ſecret deſir de me faire aimer d'une femme qui me paroiſſoit avoir autant d'eſprit & aimer d'auſſi bonne foi que celle dont il m'avoit fait lire la Lettre. Ce fut le maudit penchant que j'avois pour le ſexe qui m'empêcha de profiter autant que j'aurois dû, des réfléxions que je faiſois ſur le

retardement que j'apportois à ma fortune ; en retournant à Naples au lieu d'aller en France, & je ſentis bien que quelque deſir qu'un cœur ait d'acquerir de la gloire, on ne ſauroit compter ſur lui quand il ſe livre à l'amour.

J'avois repris l'habit Eſpagnol pour mieux cacher, en entrant à Naples, que j'étois François. J'arrivai à Pozzolo Caſtello qu'il faiſoit encore grand jour, & je m'y arrêtai pour n'entrer dans Naples qu'à la nuit. J'allai, en attendant qu'elle fût arrivée, me promener dans un lieu fort agréable & fort ſolitaire, où je crus n'être vû de perſonne : mais j'y trouvai deux femmes & un homme qui y étoient, à ce que j'en pus juger, long-temps avant moi. Une de ces femmes étoit un peu éloignée de l'autre ; & je crus que c'étoit pour lui donner lieu d'entretenir plus librement le Cavalier. Comme cela avoit l'air d'une intrigue, je m'approchai ſans qu'elles m'apperçuſſent, m'étant caché derriere des arbres qui les couvroient, j'entendis une partie de leur converſation. Cette Dame aſſûroit le Cavalier qu'elle n'avoit jamais aimé que lui ; & elle ſe juſtifioit fort d'un reproche qu'il lui faiſoit d'avoir eu de la paſſion pour un autre. C'eſt tout ce que je pûs concevoir de

de leur converſation ; mais j'eus la malice, après les avoir écoutés près d'une demi-heure, de me lever & de ſortir du lieu où j'étois en faiſant aſſez de bruit pour être apperçu. Dès que la Dame qui parloit au Cavalier m'eut regardé, elle palit, & elle s'écria: Ah ! qu'eſt-ce que je vois ? c'eſt lui-même. Cette Dame me parut fort belle, & croyant qu'elle me prenoit pour ſon mari, ou pour quelqu'autre fâcheux qui l'eût ſurpriſe dans cette intrigue, je la ſaluai fort reſpectueuſement, & je paſſai mon chemin. Comme j'allois doucement, & que je détournois la tête de temps en temps, je vis que la femme qui étoit avec elle me ſuivoit. Je m'arrêtai pour lui donner le temps de m'aborder. Elle vint à moi, & m'ayant fort conſideré, elle me dit en Eſpagnol, que j'avois tellement de l'air du Duc de Guiſe, que l'on m'avoit pris pour lui. Je ris de cette imagination, car excepté la taille & la couleur des cheveux & du teint, je n'avois rien qui pût me faire prendre pour le Duc de Guiſe. Je lui dis que je ne l'étois pas, & lui demandai quel intérêt elles prenoient à ce Duc ? Elle me répondit qu'il n'y avoit perſonne à Naples qui ne dût craindre que le Duc de Guiſe ne tramât encore quelque choſe pour ſe

rendre maître d'une Ville, qui heureuſement étoit retournée ſous la domination de ſon Prince. Je vis bien que cette perſonne me parloit ainſi, parce qu'elle me croyoit Eſpagnol: car je ſavois aſſez que le Duc étoit fort aimé à Naples. Je ne me découvris point, & il ne me reſta de cette avanture qu'une curioſité de connoître la Dame qui étoit avec le Cavalier, & un peu d'inclination pour elle; mais je n'oſai l'interroger, & je revins à Pozzolo Caſtello, d'où j'entrai à Naples lorſque la nuit fut venue.

Dès le lendemain matin j'allai pour tacher de voir la perſonne à qui j'avois des Lettres à rendre, mais celui qui devoit me la faire voir, & auquel le Duc de Guiſe m'avoit adreſſé, me dit qu'elle étoit à la Campagne. Je lui demandai ſi cette Campagne étoit éloignée, & ſi je ne pourrois pas l'y aller trouver. Il me répondit que je m'en gardaſſe bien, ajoutant que cette Dame étoit fort obſervée, & que j'avois de grandes meſures à prendre, parce que ſon intrigue avec le Duc de Guiſe avoit fait du bruit, & l'avoit rendue fort ſuſpecte aux Eſpagnols.

J'attendis huit jours à Naples où je m'ennuiai terriblement, n'oſant preſque paroî-

tre, par les mesures que les Espagnols avoient prises de se saisir de tous les François. Au bout de ce temps, j'appris que la Dame étoit revenue, & mon correspondant m'introduisit chez elle. C'étoit justement la Dame que j'avois vûe à Pozzolo Castello. Je la reconnus, & elle me reconnut aussi. Je lui rendis la Lettre du Duc, mais je ne lui dis rien pour la détourner du dessein qu'elle avoit marqué dans la Lettre que le Duc m'avoit fait voir, de se poignarder ou de le suivre, parce que je la trouvai fort consolée de son départ. Je ne pouvois ignorer qu'elle n'eût une autre intrigue, puisque j'avois entendu sa conversation, & je crus que c'étoit le Cavalier avec qui je l'avois vûe qui l'avoit consolée, mais je reconnus que cette femme cherchoit plus d'un consolateur; & avant que je l'eusse quittée, elle me dit assez nettement qu'elle me trouvoit tant d'air du Duc de Guise, qu'elle sentoit pour moi la même inclination qu'elle avoit eûe pour lui.

On s'étonnera de la foiblesse que j'eus de répondre à des avances qui devoient me paroître peu sinceres, & de ce que je pensai à me faire aimer d'une Dame que je ne pouvois attacher à moi sans la détacher du

Duc qui m'avoit choisi pour son confident; mais on ne raisonne point quand on se croit aimé d'une jolie personne. Ni la perfidie que je faisois au Duc, ni celle que sa Maitresse lui avoit déja faite, en s'attachant à celui avec qui je l'avois surprise, ne me détournerent de la passion que je sentis. Je l'assurai que j'avois pour elle plus de penchant qu'elle n'en avoit pour moi, mais je ne lui dissimulai point que j'avois entendu sa conversation de Pozzolo Castello; & que je savois qu'elle avoit un autre Amant que le Duc de Guise & moi. Elle me répondit que c'étoit un homme qu'elle haïssoit, & qu'elle avoit résolu de ne jamais voir, & que là-dessus je n'aurois jamais aucun sujet de jalousie. Je la crus, ou je fis semblant de la croire, travaillant moi-même à m'aveugler & à éloigner tout ce qui auroit pû m'empêcher de goûter le plaisir d'une passion nouvelle.

J'écrivis au Duc de Guise que sa Maîtresse étoit une infidelle, & l'amour qu'elle commençoit à m'inspirer, ne m'empêcha pas de la peindre à ce Prince avec toutes les couleurs que méritoit sa perfidie; heureux si j'avois dû avoir pour elle tout le mépris que je voulois faire prendre au Duc, & la reconnoître pour telle que

je la repréſentois dans ma Lettre ; car j'en faiſois un portrait que je ſavois bien qui lui reſſembloit parfaitement, mais malgré cela je l'aimois, & j'avois réſolu de l'aimer ; & les Amans portent quelquefois leur aveuglement juſqu'à ne pas connoître dans leurs Maîtreſſes les défauts qu'ils ſavent bien en faire connoître aux autres.

L'Amant qui étoit en poſſeſſion de ſon cœur avant mon arrivée, s'apperçut bientôt de notre intrigue, & je m'apperçus bien auſſi qu'on ne l'avoit pas éloigné, & qu'on le voyoit toujours. Cette femme qui nous trompoit l'un & l'autre, lui avoit appris que je n'étois pas un Eſpagnol, mais un François, qui ne la voyois que de la part du Duc de Guiſe. Dès qu'il eut ſu ce ſecret, il trouva un prompt reméde à la jalouſie que je lui donnois. Il alla me découvrir, & je fus arrêté. Quand je me vis en priſon, j'écrivis à cette Dame, que je comptois qu'elle employeroit le crédit qu'elle avoit fort grand, pour me faire rendre ma liberté ; mais bien loin de me faire réponſe, j'appris qu'elle publioit partout que c'étoit elle qui m'avoit fait arrêter, parce que j'étois venu pour lui propoſer, de la part du Duc de Guiſe, de la faire paſſer en France. Elle imagina cet artifice

pour marquer qu'elle avoit oublié le Duc, & pour témoigner à l'Amant qui lui reſtoit qu'elle n'avoit jamais eu d'attachement pour moi.

Lorſque j'eus appris cette perfidie, je ſortis comme d'un profond aſſoupiſſement, & je connus que j'avois bien mérité ce qui m'arrivoit. O Dieu, quelles imprécations ne fis-je point contre les femmes! quels violens deſirs de me venger; mais il fallut ſupprimer tout cela, & ne penſer qu'à ma liberté. Je n'oſai jamais dire qui j'étois, de peur qu'on ne me reſſerrât plus étroitement. Je fis donc croire que j'étois un domeſtique du Duc de Guiſe, qui n'étois venu en effet que pour apporter des Lettres à cette Dame de la part de mon Maître. On crut ce que je diſois, & après huit jours on me donna la liberté, ainſi qu'à quelques autres malheureux François qui avoient été les compagnons de ma priſon, & qu'on ne crut pas plus propres que moi à ſervir ſur les Galeres, auſquelles j'aurois été condamné, ſi je n'étois tombé malade en priſon.

Dès que je me vis libre, je ne penſai qu'à revoir la Dame, qui m'avoit ſi cruellement abandonné. J'allai chez elle dans l'état où je me trouvai pour lors, c'eſt-à-dire, ſans argent, & n'ayant qu'un mauvais

habit, à demi déchiré, car on m'avoit tout pillé en m'arrêtant. Cette femme ne put me voir dans ce triſte état, ſans ſe mettre à rire, & quand j'eûs pris la parole pour lui reprocher ſa perfidie, elle m'interrompit, en me diſant; Que demandez-vous, mon pauvre garçon? Tout ce que je puis faire, c'eſt de vous donner la charité, pour vous aider à faire votre voyage. Qu'on lui donne trois piſtoles, dit-elle à une de ſes femmes, & qu'on le renvoye.

Quel accablement pour moi! Mais il en fallut paſſer par-là, & j'avoue, que ſi je réſiſtai à cet affront, ce fut pour me voir un jour en état de me venger. Je refuſai ſon argent, & je ſortis; je crûs que l'homme à qui le Duc de Guiſe m'avoit adreſſé, me fourniroit dequoi paſſer en France, mais il refuſa de me voir, & je ne me trouvai plus d'autre reſſource que la Providence.

Je n'avois mené avec moi à Naples, qu'un ſeul valet Polonois, qui avoit pris la fuite, dès qu'il m'avoit vû arrêté; & qui même, me vola tout ce qui étoit échappé à ceux qui m'arrêterent. La réſolution que je pris, fut de gagner Rome, où je ſavois bien que je trouverois des reſſources, ſoit du côté de la France, ſoit du côté de la Pologne. J'allai juſqu'à Terracine le mieux que je pûs, &

mon bonheur voulut que j'y trouvaſſe la Ducheſſe de .... qui alloit à Rome. Je lui appris qui j'étois, & lui ayant dit, que j'étois tombé entre les mains des Bandits; elle me mena à Rome, où je touchai bientôt de l'argent. Peu de temps après, je pris la poſte pour me rendre en France. La diligence que je fis, fut telle, que j'arrivai en Flandre le 18. d'Août, deux jours avant la bataille de Lens.

J'avois bien compris, que le meilleur moyen de regagner l'eſprit de mon frere, & de reparoître en France avec honneur, c'étoit de commencer par quelque action d'éclat, qui effaçât tous les mauvais bruits qu'on avoit fait courir contre moi, pendant que j'avois été abſent. C'eſt ce qui me fit aller droit en Flandre; & dès que je fus arrivé à l'Armée, j'appris qu'on ſe préparoit à une bataille. Je ne voulus point paroître devant mon frere, qui ſervoit dans cette Armée, avec la réputation d'un des meilleurs Officiers que le Roi eût. Je me contentai de me découvrir à un autre Officier de mes parens, qui me cacha juſqu'au jour de la bataille, où je lui dis que je voulois ſervir. Il me promit de m'y donner de l'emploi, & je reſtai dans ſon quattier, ſans que mon frere eût le moindre ſoupçon de mon arrivée.

Les

Les précautions que je veux prendre, en écrivant ces Mémoires, pour ne point apprendre qui je ſuis, m'empêcheront de faire ici le détail d'une action, qui me diſtingua dans la bataille, au de-là de ce que j'aurois pû ſouhaiter. On a fait tant de Relations de cette action, que ſi je ſpécifiois la part que j'y eûs, perſonne ne pourroit me méconnoître. C'eſt aſſez de dire, que Monſieur le Prince publia par tout, qu'il devoit le gain de la bataille, au bonheur que j'eûs d'empêcher la fuite & la défaite d'un Corps conſidérable, qui auroit infailliblement entraîné la déroute de toute l'Armée. Cette action me valut un Régiment, que j'obtins peu de temps après, à la recommandation de Monſieur le Prince. Je retrouvai dans mon frere toute la tendreſſe, & toute l'amitié qu'il avoit pour moi, avant mon abſence. J'appris que mon frere le Comte étoit allé me chercher en Pologne, ayant encore été obligé de ſortir de France, pour s'être battu; que ma ſœur étoit ſéparée de ſon mari, & qu'elle demeuroit chez ma mere.

Comme la réputation que j'avois acquiſe à la bataille de Lens, m'avoit mis en goût pour la guerre; je demandai à demeurer dans l'Armée du Maréchal de Rantzau. J'eûs part à la priſe de Furnes, & je ne revins à

Paris qu'à la fin d'Octobre, où je trouvai tout en combuſtion ; car c'étoit le temps des troubles, ſi fameux, par la haine des Pariſiens pour le Cardinal Mazarin.

Plus je faiſois de réfléxion à tout ce qui m'étoit arrivé depuis deux ans, plus je trouvois ma vie romaneſque, tant du côté de l'amour, que du côté de la guerre. Tant d'avantures ſi bizarres, m'avoient donné une confiance en ma deſtinée, qui m'empêcha de m'appliquer autant que j'aurois dû, aux occaſions de faire ma fortune, & d'éviter les intrigues de l'amour. Je ne croyois pourtant pas qu'il fût poſſible que je fûſſe encore trompé par les femmes, & je réſolus de les voir, & de les aimer toutes ſans attachement. J'eus lieu d'être confirmé dans cette réſolution, par le ridicule que ma mere donna en ce temps-là, & dont je dois parler, pour faire connoître que l'âge le plus avancé, n'eſt pas capable de faire prendre une bonne conduite aux femmes, qui ont l'entêtement d'être aimées.

Ma mere avoit vécu ſans amitié pour ſes enfans, & ſans aucune économie pour la dépenſe. Il y avoit long-temps qu'elle étoit aimée d'un homme, à-peu-près de ſon âge, & qui ayant long-temps paſſé pour ſon amant, ne juſtifioit le ſcandale de ſes aſſi-

duités, qu'en faisant croire, ou qu'il étoit déja son mari, ou qu'il le seroit un jour. Nous étions tous persuadés dans la famille que ce mariage étoit fait; & le parti que nous avions pris, c'étoit de vivre avec elle avec beaucoup de froideur, mais sans aucune division ouverte; mon frere aîné se contentant, d'avoir autant qu'il le pouvoit, l'œil à ses affaires, pour l'empêcher de manger le fond de son bien.

L'homme qui passoit pour son mari, avoit un fils qu'il retira du Collége, & que ma mere prit chez elle. Comme on nous fit entendre, qu'elle ne l'avoit pris qu'en attendant qu'on le mît à l'Académie, mon frere aîné ne s'en plaignoit point, & souffrit sans dire mot, les dépenses, qu'on vit bien que ma mere faisoit pour lui; mais nous fûmes bien-tôt avertis par les domestiques, que ma mere ne se tenoit pas à ne faire pour lui que de la dépense, & que sa passion alloit jusqu'à donner toutes les marques, & tout le scandale d'une véritable galanterie. Son pere en fut instruit aussi-bien que nous, & comme il étoit plus autorisé que mon frere à lui faire des reproches, il lui en fit, jusqu'à la maltraiter, & à faire sortir de force son fils de chez elle, & le mettre à Saint Lazare. Mais, quelle fut sa surprise & la

nôtre, quand ma mere lui déclara qu'elle avoit épouſé cet enfant, & lui fit voir un Contrat, & une célébration de Mariage faite avec lui depuis plus d'un mois! Ainſi le pere n'avoit pû venir à bout, en quinze ou ſeize ans d'aſſiduités & de complaiſances, de ce que ſon fils, encore écolier, avoit fait en trois ou quatre mois. Cette affaire qui fit grand éclat, nous mortifia au dernier point. Le pere vouloit que nous fiſſions caſſer le mariage, & produiſoit même une promeſſe, que ma mere lui avoit faite; mais comme il nous étoit indifférent qui elle épouſât, puiſqu'elle avoit en tête de ſe marier, nous ne voulûmes point remuer cette affaire, & nous laiſſâmes le pere s'en démêler ſeul. Il fit beaucoup de pourſuites, qui tournerent toutes à ſa confuſion, & enfin le chagrin le prit, & il en mourut, après avoir deshérité ſon fils, qui fut rendu à ma mere. Elle déclara ſon mariage, mais elle ne put y accoutumer le public, juſqu'à l'obliger de l'appeller du nom de ce nouveau mari.

Je croyois être abſolument détrompé des femmes, par la mauvaiſe opinion que tant d'expériences m'en avoient donnée, mais ce fut juſtement par-là, que je me trouvai de la diſpoſition à de nouveaux engage-

mens. Je ſentois un ſecret deſir d'éprouver encore, ſi enfin je ne trouverois point quelque femme raiſonnable. On voit bien, qu'étant dans cette diſpoſition, je fus incapable de réſiſter, dès que je crûs avoir trouvé ce que je cherchois.

Je voyois toujours ma pauvre Carmelite, c'eſt-à-dire, que je lui parlois; car elle gardoit exactement la Régle, qui défend aux Carmelites de ſe faire voir. Elle avoit pris beaucoup de part à mes avantures, ſurtout à la derniere, je veux dire, à la bataille de Lens; & je devois un peu à ſes conſeils, & à l'amitié que j'avois toujours pour elle, le ſoin que j'eus d'éviter beaucoup de panneaux, que les Coquettes de la Cour, qui étoient en grand nombre, me tendoient de jour en jour pour m'attacher à elles; car rien ne gagne plus les femmes, que la réputation d'homme guerrier & galant, & elles étoient toutes perſuadées, que j'étois l'un & l'autre. Je me contentois donc de les voir, ſans aucune liaiſon particuliére; & me donnant fort ſouvent la Comédie de ceux de mes amis, que je voyois attachés à elles; j'étois de leurs parties, & quelquefois de leurs débauches, n'ayant rien ſur mon compte, & me réjouiſſant de tout.

Je vivois de la ſorte, quand ma Carme-

lite me dit, que puiſque j'avois renoncé à la Pologne, je devois penſer à me marier à Paris, & qu'elle avoit ſongé pour cela à une Dame de la Cour, qu'elle me nomma, qui étoit fort ſon amie, & qui lui avoit toujours paru très-prévenue en ma faveur. Elle étoit veuve, mais extrêmement riche, & c'étoit un des meilleurs partis qu'il y eût en ce temps-là. Je connoiſſois cette Dame. Je l'avois trouvée fort aimable, mais en apprenant qu'elle étoit prévenue pour moi, je lui trouvai un redoublement de charmes, qui me toucha vivement. Je demandai en riant à ma Carmelite, ſi elle jureroit bien, qu'une Dame d'un ſi grand mérite, ne fût pas coquette. Ah! reprit-elle, c'eſt un exemple de ſageſſe & de vertu; & perſonne, juſqu'à preſent, n'a pû l'accuſer que d'un peu trop de régularité, car elle la porte juſqu'à l'excès. Je lui témoignai qu'elle me feroit plaiſir de m'en donner la connoiſſance, & de ménager ce mariage, qui étoit bien au-deſſus de ce que je pouvois eſpérer. Nous prîmes jour pour nous trouver à ſon Parloir, comme ſi le hazard nous y avoit amenés. Là, je vis cette Dame; & après une converſation générale, je la remenai chez elle. Dès que nous y fûmes arrivés, elle me dit d'un air ouvert: Monſieur, je

ne veux point vous faire languir : Dans le deſſein où je ſuis de me remarier, je cherche un homme qui puiſſe me rendre heureuſe, & ce que votre ami m'a dit de vous, m'a fait croire que vous ſeriez plus capable qu'un autre, de me procurer le bonheur dont je me flatte. Je répondis avec beaucoup de marques de reconnoiſſance & de paſſion, & elle m'apprit qui étoient ceux qui la recherchoient. Elle ne m'en nomma aucun, qui ne fût homme de mérite, & & d'une qualité diſtinguée; mais elle m'aſſura qu'aucun d'eux ne lui plaiſoit tant que moi.

Je fus charmé plus que je ne l'avois encore été de ma vie; & trouvant enfin une femme vertueuſe, prévenue pour moi d'une inclination aſſez forte pour vouloir faire ma fortune, je m'abandonnai à la paſſion que je commençai à ſentir pour elle, & je la vis réguliérement tous les jours. Nos converſations roulerent preſque toujours ſur des conteſtations qui ſurvenoient pour ſon bien, & je m'apperçus en peu de temps, qu'elle vouloit me faire ſon ſolliciteur, avant que de me faire ſon mari. Quelque ennemi que je fuſſe des affaires, je pris les ſiennes à cœur; & l'application que j'y eûs, me rendit bientôt bon chicaneur. Comme

on voyoit que toutes ſes affaires rouloient ſur moi, & que je ne bougeois de chez elle, le bruit ſe répandit que nous étions mariés. Je l'en avertis, eſpérant que ces bruits la détermineroient à conclure; mais elle me dit au contraire, que puiſqu'on parloit de nous, il falloit que je ne la viſſe pas ſi ſouvent; & que ſes affaires n'étant pas encore diſpoſées de ſorte qu'elle pût ſe marier, je l'obligerois de lui en laiſſer choiſir le temps, & que cette complaiſance ſeroit une marque d'amitié, par où elle pourroit juger de moi. J'enrageois de ce délai, car dans le fond, il ne tenoit qu'à elle de m'épouſer; mais me piquant avec elle de complaiſance & de délicateſſe, je lui dis, que je ne la verrois plus que quand elle le ſouhaiteroit. Elle me parut charmée de ma docilité, & ayant réglé mes viſites à trois fois la ſemaine, nous nous écrivions les autres jours. Ses lettres étoient fort tendres, & non-ſeulement elle m'y découvroit ſans précaution la paſſion qu'elle avoit pour moi, mais elle m'y renouvelloit les aſſurances de n'en épouſer jamais un autre. Cependant la campagne commença, & il fallut quitter ma maîtreſſe. Ce fut en me jurant plus que jamais de m'épouſer à mon retour, & je n'eus pas lieu, pendant mon abſence, de la ſoupçon-

ner d'aucun changement, par la régularité & la tendreſſe de ſes lettres.

Nous fiſmes peu de choſes cette année; les ennemis reprirent Ipres, & nous eûmes notre revanche par la priſe de Condé. Je revins à Paris après la campagne, & ma maîtreſſe m'aſſura qu'elle étoit toujours dans les ſentimens où je l'avois laiſſée.

J'étois en ce temps-là obligé d'aller ſouvent à Saint Germain, où étoit la Cour. Un jour que je devois être au coucher du Roi, j'allai prendre congé de la Dame. Elle me laiſſa ſortir après ma viſite, & me rappellant de deſſus le degré: à propos, me dit-elle, que faites-vous de mes lettres? Voudriez-vous me les rendre, car je crains que vous n'en égariez quelqu'une? Je l'aſſurai que j'en avois grand ſoin. N'importe, dit-elle, rendez-les moi, j'aurai l'eſprit plus en repos, & je vous prie que je les aye avant que vous partiez pour Saint Germain. Je voulus la refuſer; mais elle me fit tant d'inſtances, que je lui promis de les lui renvoyer dans le moment, ce que je fis, voulant toujours garder auprès d'elle, le caractére d'homme déſintéreſſé & complaiſant. Je fus obligé de reſter pluſieurs jours à Saint Germain, & il y avoit deux jours que j'y étois, quand on dit chez la Reine, qu'un

Prince, que l'on nomma, alloit ſe marier ; & que l'affaire étoit conclue. Je demandai quelle étoit la perſonne qu'il épouſoit, & je fus bien ſurpris quand on me nomma celle avec qui je croyois me marier. Je le fus encore bien davantage, quand on me ſoutint, que c'étoit par moi que l'affaire ſe faiſoit, en effet, toutes les apparences devoient le perſuader. Le Prince étoit mon ami, & on ſavoit que je gouvernois la Dame.

J'eûs peine à me perſuader d'abord, que la nouvelle de ce mariage eût de la vraiſemblance ; mais enfin, voyant qu'on en parloit hautement, & rappellant dans mon eſprit, & l'aſſiduité que ce Prince avoit eûe depuis quelque temps pour ma maîtreſſe, & l'affectation avec laquelle elle m'avoit redemandé ſes lettres, je commençai à en croire quelque choſe. Ce qu'il y avoit de plus mortifiant pour moi, c'eſt que tout le monde m'en faiſoit compliment, comme ſi j'euſſe fait ce mariage.

Le Prince en queſtion ſe trouva pour lors à Saint Germain, & je ne crûs point de meilleur moyen, pour m'éclaircir entiérement de la vérité, que d'aller chez lui ſans faire ſemblant de rien. Si-tôt qu'il me vit, il vint m'embraſſer, diſant hautement : voilà ce-

lui qui a voulu que je me mariaſſe puiſque la perſonne que j'épouſe m'a aſſuré que c'étoit ſur tout le bien qu'il lui a dit de moi, qu'elle y avoit conſenti. Je penſai tomber de mon haut quand j'entendis ces paroles; & la rage & le déſeſpoir m'ayant déterminé ſur le champ, je lui répondis à l'oreille, que ſon mariage n'étoit pas encore fait, & qu'il y avoit une perſonne qui avoit un mot d'importance à lui dire dans un jardin hors du Louvre, que je le conjurois d'y venir ſeul avec moi. Il fut ſurpris du froid & de la pâleur avec laquelle je lui dis ces mots; & me ſuivant ſur l'heure, nous prîmes enſemble le chemin du jardin, le Prince me demandant continuellement, qu'y a-t-il donc? qu'eſt-il arrivé?

Je ne lui répondis rien, mais quand nous fûmes dans le jardin, où je l'avois mené, je lui demandai bien ſérieuſement, s'il étoit vrai qu'il épouſoit la Dame dont nous venions de parler. Pourquoi, me répondit-il, me demander une choſe que vous devez ſavoir mieux que moi? C'eſt, lui repartis-je, parce que je l'ignore, que je vous la demande, & la raiſon qui me le fait ignorer, c'eſt, ſi vous ne le ſavez pas, que c'eſt moi qui épouſe cette Dame. Le Prince me regarda en riant; & voyant que je gardois mon ſé-

rieux: Es tu fou, mon pauvre Comte, reprit-il, & depuis quand la cervelle t'a-t'elle tourné? C'eſt toi qui a propoſé mon mariage, à ce que la Dame m'a fait entendre; je ſuis ton ami, & je me donne au diable, ſi j'ai jamais penſé à l'épouſer, tant que j'ai crû que tu y penſois. Dis-moi donc, à quoi en es-tu avec elle? J'en ſuis, lui répondis-je, au point qu'il n'y a que trois jours encore qu'elle m'a juré qu'elle n'en épouſeroit jamais d'autre que moi, & que je vous ai amené ici, à deſſein de me couper la gorge avec vous. Cela ne ſera pas, s'il plaît à Dieu, me répondit-il, & je te donne ma parole, de ne penſer de ma vie à cette femme, ſi elle t'a promis de t'épouſer. Ne faiſons donc point de bruit, lui répondis-je; nous devons bien-tôt, vous & moi, retourner à Paris, & nous ſaurons à quoi il faudra nous en tenir.

J'eus impatience d'être de retour; & quoique je duſſe encore reſter quelques jours à Saint Germain, je demandai mon congé. Dès que je fus à Paris, je courus aux Carmelites, pour informer ma Religieuſe de ce que j'avois appris à Saint Germain; mais je la trouvai déja toute informée de cette affaire, & elle avoit reçu depuis un jour une lettre de la Dame ſon amie, qui lui mandoit

que les assiduités que j'avois eûes pour elle, avoient fait croire à tout le monde, que nous avions ensemble un commerce criminel, & que ne pouvant se résoudre à faire croire que son mariage fût la suite d'un pareil commerce, elle avoit écouté les propositions qu'on lui avoit faites en faveur du Prince. C'étoit à-peu-près le contenu de sa lettre, & on juge bien que ses raisons nous parurent frivoles, & que nous conclûmes que l'inconstance seule, ou l'intérêt, étoient la vraie cause de ce changement.

Ma Carmelite me conseilla, puisque cette Dame étoit de ce caractére, de ne point m'opiniâtrer à ce mariage, me faisant craindre les suites d'un pareil engagement avec une personne si légére; mais j'étois piqué au jeu, & je voulois en venir à bout, ou en avoir raison.

J'allai chez elle au sortir des Carmelites; & l'abordant sans faire semblant de rien, je lui demandai, après quelques autres discours, si elle ne vouloit donc pas que nous achevassions notre mariage. Elle me demanda si je n'avois rien oüi dire à Saint Germain, & lui ayant répondu que non, elle me dit que mon amie des Carmelites me diroit ce qu'elle n'osoit me dire elle-même. Alors, voyant qu'il n'étoit plus

temps de diſſimuler, je lui avouai que je ſavois qu'elle vouloit épouſer le Prince d. . . . Hé pourquoi donc, me répondit-elle, diſiez-vous que vous ne le ſaviez pas ? Je n'aime point les menteurs, & cela ſeul m'empêcheroit de vous épouſer. Cette réponſe me parut la plus outrageante qu'elle eût pû me faire, & j'en fus d'autant plus piqué, qu'elle me la fit avec un ſang froid, dont je ne croyois pas que l'on pût être capable en une pareille occaſion. Je m'emportai, je criai, je ſoupirai, je me jettai à ſes pieds, je la menaçai, ſans que jamais j'en pûſſe tirer une autre réponſe. Je ſortis, en lui diſant, que je publierois par tout que j'avois en effet eu avec elle le commerce dont elle ſe croyoit accuſée.

Ce fut d'abord le parti que je voulus prendre pour en dégouter le Prince, mais comme, après tout, ç'auroit été une calomnie, n'ayant jamais eu rien de pareil avec elle, je me contentai d'entrer avec lui dans le détail de tous les engagemens de parole & d'amitié que nous avions eûs enſemble. Soit que le Prince ne ſe ſouciât pas trop de ce mariage, ſoit qu'il ne voulût pas épouſer une femme qui lui paroiſſoit, ſur mon récit, d'un caractére peu ſolide ; ſoit qu'il crût qu'elle eût eu pour moi trop de com-

plaiſance & de foibleſſe, il m'aſſûra qu'il n'y penſeroit jamais, & en effet, il retira ſa parole.

Je laiſſai paſſer quelques jours, après que l'on eût appris que ſon mariage avec cette Dame étoit rompu, ſans lui rendre viſite, afin de lui donner le temps de ſe conſoler du chagrin que je croyois qu'elle en auroit. Elle m'envoya chercher au bout de trois jours, & m'ayant fait des reproches, de ce qu'elle étoit perſuadée que j'avois dit contre ſa conduite, pour rompre ſon mariage; elle ajoûta, que puiſque c'étoit une néceſſité de m'épouſer après cet éclat, elle étoit prête de le faire.

Jamais je n'en eûs moins d'envie, que quand je vis que la choſe étoit prête à ſe conclure; car enfin, l'inconſtance de cette Dame avoit éteint la paſſion que j'avois pour elle, mais l'opinion de ſa vertu & de ſa ſageſſe me raſſuroit; & du moins, diſois-je, en trouvant beaucoup de bien, je ſerai ſûr d'avoir une femme vertueuſe.

Je n'étois pas pourtant ſi déterminé, que je ne balançaſſe quelquefois, & c'eſt ce qui me fit conſentir à un délai de quinze jours ou de trois ſemaines, que me demanda cette Dame, prétextant quelque incommodité dont elle diſoit qu'elle vouloit ſe gué-

rir. Je lui dis que je lui donnois tout le temps qu'elle vouloit, & je crus la choſe ſi aſſurée, que je commençai à m'occuper de tout ce qui étoit néceſſaire pour la cérémonie.

Un ſoir, comme je ſortois de chez elle, où je l'avois trouvée couchée, une de ſes femmes de chambre me dit, que ſi je voulois me cacher dans une petite antichambre qui tenoit preſque à ſon lit, & où je pourrois entrer par un eſcalier dérobé, elle me feroit voir & entendre des choſes qui me ſurprendroient, & dont il étoit pourtant beſoin que je fuſſe éclairci. Je lui demandai ce que c'étoit. C'eſt, me dit cette fille, que Madame eſt groſſe, & que je ne crois pas qu'elle paſſe la nuit ſans accoucher. Je regardai cette fille avec étonnement, & elle me dit en levant les épaules, que ſi je voulois paſſer dans le lieu qu'elle m'avoit marqué, je ſerois convaincu de la vérité d'une choſe ſi ſurprenante.

L'avis que je recevois, méritoit bien que je m'éclairciſſe. Je montai dans cette garderobe; & environ deux heures après, j'entendis la Dame en travail. On avoit pris ſoin d'éloigner les domeſtiques, & il n'y avoit que la fille qui m'avoit parlé, & une Sage-femme, qui euſſent connoiſſance de

ce

ce myſtére. Quel fut mon étonnement ! Je n'entreprendrai point de l'expliquer. Je paſſai dans la chambre où elle accouchoit, & m'étant caché en un coin, je fus témoin oculaire de la choſe. Je penſai éclater de rage & de déſeſpoir ; mais enfin m'étant retiré dans la garderobe, la même fille qui m'avoit parlé, me vint dire : ne vous en allez pas, Monſieur, Madame vous a apperçu dans ſa chambre, & elle veut vous parler. Ce meſſage me ſurprit encore plus, ſi cela peut être, que tout ce qui venoit d'arriver. Eſt-elle en état de me parler, lui dis-je, & veut-elle que je lui donne la mort qu'elle mérite ? Cependant la curioſité de ſavoir ce qu'elle me pourroit dire, m'obligea d'entrer ; & dès que je fus près de ſon lit, elle me dit d'une voix foible : C'eſt moi, Monſieur, qui ai voulu qu'on vous rendît témoin de ce que vous avez vû, pour vous faire voir qu'il n'a pas tenu à moi que vous n'euſſiez point ce chagrin, puiſque j'ai fait ce que j'ai pû pour épouſer le Prince d..... mais vous vous êtes opiniâtré. Vous voyez à quelle femme vous vous êtes attaché, & ſi je méritois tous les ſoins que vous vous êtes donnés. Je ne répondis rien qu'après un long ſilence ; mais au moins, lui dis-je, Madame, apprenez-moi quel eſt l'heureux

pere de cet enfant qui vient de naître. C'eſt ce qu'il vous importe peu de ſavoir, reprit-elle. Il ſuffit que je n'ai pas voulu vous tromper, & j'en aurois uſé autrement, ſi vous aviez été moins honnête homme; mais vos maniéres pour moi ont été ſi reſpectueuſes & ſi ſoumiſes, que je n'ai jamais eu la force de vous faire cette injure. Adieu, vous verrez après cela, ſi vous voulez encore m'épouſer.

La maniére dont elle venoit de me parler me toucha juſqu'aux larmes, & j'eus peine à la quitter. Je n'en eus pas moins à deviner par quel motif j'avois pleuré en une occaſion, où je ne devois avoir que du dépit. Si-tôt que je fus chez moi, je crus que ce qui venoit d'arriver étoit un ſonge, tant j'y voyois peu de vrai-ſemblance, car j'avois obſervé cette Dame, & je ne m'étois jamais apperçu, je ne dis pas de la moindre intrigue, mais du moindre penchant à la débauche. Je fus agité de divers mouvemens qui m'occupoient moins, que l'envie de ſavoir de qui elle avoit eu cet enfant. Je crus que la franchiſe avec laquelle elle m'avoit rendu confident de cette affaire, ne lui permettroit pas de me le cacher, & j'allai chez elle dès qu'il me fut permis de la voir.

Elle prit la parole la premiere, & elle me dit, que j'avois plus de part que je ne penſois à ce qui lui étoit arrivé, & que jamais elle n'auroit été groſſe, ſi elle ne m'eût paſſionnément aimé. Ce diſcours me parut une ſuite de choſes inconcevables, & je vis bien que toute cette avanture ſeroit contre la vrai-ſemblance. Elle m'apprit qu'elle avoit eu pour moi une extrême paſſion, & que ſon plus grand déſeſpoir avoit toujours été de me voir avec elle ſur un pied reſpectueux; qu'elle auroit voulu que je l'eûſſe contrainte par mes maniéres, à ne me rien refuſer de ce qu'elle bruloit de m'accorder, & qu'étant un jour occupée de ces deſirs violens, elle avoit reçu une de mes lettres par un Page.

Quelque extraordinaire que fût tout ce que cette femme me diſoit, je commençai à le trouver vrai-ſemblable, en rappellant dans mon eſprit, que ce Page avoit paru avoir de l'attachement pour elle. Je ne doutai pas que cette premiere avanture n'eût été ſuivie de pluſieurs autres, car il ne coûte aux femmes, pour s'engager dans les deſſeins les plus emportés & les plus violens, que d'avoir oſé commencer; & plus elles ſont d'obligation de s'obſerver devant les gens qu'elles craignent, plus elles ont

de facilité à ne plus rien ménager avec ceux à qui elles ſe confient.

Je regardai donc cette femme avec d'autres yeux que je n'avois fait juſques-là, & ſans rien dire, touchant la part prétendue qu'elle vouloit que j'euſſe à ce qui lui étoit arrivé, je lui dis, que ſi la cervelle ne lui eût pas tourné, elle n'auroit jamais eu une lâcheté ſemblable, & que le meilleur conſeil que je pouvois lui donner, c'étoit d'épouſer le Page qu'elle aimoit.

Je la quittai en diſant ces mots, & je ne la traitai plus que comme une folle.

J'en reçus une lettre deux ou trois heures après, dans laquelle elle me mandoit en termes fort emportés, que j'étois cauſe de tous ſes malheurs. Elle finiſſoit en me demandant un ſecret éternel ſur tout ce qu'elle m'avoit confié. Je ne lui fis point de réponſe, mais je lui gardai exactement le ſecret. Je me défis du Page, qui étoit aſſez grand pour ſervir, & j'eus la force de ne plus penſer à une perſonne ſi indigne de mon attachement. Sa mauvaiſe conduite eut moins de part à cet oubli, que ſon peu de cervelle; & ce que je lui pardonnois le moins, étoit la ſimplicité ou la bêtiſe avec laquelle elle m'avoit donné connoiſſance d'une choſe, qu'elle auroit dû ſe cacher à

elle-même. Elle croyoit au contraire, avoit fait en cela une action héroïque, & que je devois lui tenir compte, de ce qu'elle n'avoit pas voulu me tromper. Je laiſſe à décider aux lecteurs, qui d'elle ou de moi eut raiſon ; mais je ſai bien que je ne conſeillerai jamais à aucune femme d'avouer ſes galanteries, ni à un mari, ni à un amant.

Quand on ſut dans le monde que je ne la voyois plus, on jugea que cette brouillerie étoit une ſuite du chagrin que m'avoient donné les propoſitions de ſon mariage avec le Prince d..... Je ne me mis pas beaucoup en peine de détruire cette opinion. Il n'y eut que le Prince que je détrompai, en lui diſant en général, que cette femme avoit un caractére d'eſprit, capable de faire enrager tous les maris du monde, & il n'eut pas de peine à ſe le perſuader, en ſe ſouvenant qu'elle avoit voulu l'épouſer en un temps, où elle vouloit m'épouſer auſſi. Je ne ſai ſi elle continua l'intrigue du Page, mais un an après que tout ceci fut arrivé, un homme en faveur la fit demander pour un de ſes parens, qu'elle a épouſé, & duquel elle s'eſt ſéparée, étant devenue la femme du monde la plus coquette, & la plus décriée.

Je me trouvai donc encore la dupe de ce

dernier engagement, & au lieu d'une occaſion de faire ma fortune, il m'en fut une de beaucoup de chagrins & de dépenſes, & je me confirmai toujours de plus en plus, dans la mauvaiſe opinion que j'avois des femmes.

Je repris la réſolution de ne plus m'y attacher que par amuſement, & mon amuſement fut auprès d'une femme, qui avoit eu une intrigue ouverte avec un grand Seigneur de la Cour, qu'elle ne voyoit plus, par l'éclat que cette intrigue avoit fait dans ſa famille. Elle tâcha de me perſuader qu'elle l'avoit entiérement oublié pour moi, & je fis ſemblant d'en être perſuadé, mais qui pourroit tenir contre les proteſtations d'une femme artificieuſe ? Celle-ci me parut ſi détachée, non-ſeulement de ſa premiere inclination, mais encore de tous les hommes, que je m'imaginai à la fin qu'elle n'aimoit plus que moi. Comme elle étoit fort aimable, & qu'elle avoit de l'eſprit infiniment, je me ſus bon gré d'avoir fixé une femme de ce caractére ; & malgré toutes mes réſolutions, je ſentis bien que je l'aimois. Le premier ſoin de cet amour, fut de lui inſpirer plus de délicateſſe qu'elle n'en avoit eu juſqu'à moi ; & elle parut répondre ſi bien à mes ſermons, que je la crûs entiérement convertie.

Le Roi d'Angleterre Charles II. étoit en ce temps-là à la Cour de France, & comme il étoit fort galant, on prétendoit qu'il avoit grand nombre de Maîtresses. J'avois beaucoup d'accès auprès de lui, & je m'étois souvent trouvé dans des parties de divertissement qui m'avoient fait entrer dans sa familiarité. Un de mes amis qui le voyoit aussi quelquefois, me dit qu'une femme qu'il ne connoissoit point, s'étoit adressée à lui pour une chose fort plaisante. C'est que cette femme l'avoit assuré qu'il y avoit une grande Dame de la Cour qui offroit quatre cens pistoles à quiconque pourroit lui ménager les bonnes graces du Roi d'Angleterre. Il faut, répondis-je à mon ami, que nous sachions qui est cette Dame, & que vous & moi nous lui fassions donner les quatre cens pistoles. Vous pouvez assurer la femme qui vous a parlé, que je ménagerai cette affaire auprès de ce Prince; & en effet, je lui en parlai dès le lendemain. Le Roi d'Angleterre me parut avoir autant d'envie de voir la Dame, que j'avois de curiosité de la connoître. Mon ami rendit réponse à la femme qui lui avoit fait cette proposition, & ils prirent ensemble des mesures pour faire trouver la personne dont il s'agissoit à une Maison près

de Paris, où ce Prince iroit *incognito*. La choſe ſe fit comme ils l'avoient projettée. La femme donna deux cens piſtoles à mon ami, promettant les deux cens autres après la viſite du Roi; & ce Prince n'étant accompagné que d'un Gentilhomme Anglois, de mon ami & de moi, alla au rendez-vous. A peine fûmes-nous entrés, que la même femme qui avoit négocié la partie, vint prier le Roi d'entrer ſeul, parce que la Dame ne vouloit pas être connue. Il ne prit donc avec lui que le Gentilhomme Anglois; & mon ami & moi nous allâmes l'attendre dans un Bois qui étoit au bout du Jardin de cette Maiſon. Le Roi vint nous retrouver, & il nous apprit que la Dame ſachant que nous étions là, n'avoit jamais voulu demeurer, qu'elle étoit déja partie, & que la raiſon qu'elle avoit alléguée au Roi pour n'être point vûe de nous, c'eſt qu'elle me connoiſſoit pour l'homme du monde le plus indiſcret, & qui ne manquerois pas de publier l'avanture. Je fus ſurpris qu'il y eût une femme en France qui me crût de ce caractére; car je puis dire que j'étois particuliérement eſtimé pour ma diſcrétion. Je demandai fort au Roi d'Angleterre comment cette Dame étoit faite, & ce Prince me répondit qu'il me

me la feroit voir, puiſqu'il ſavoit bien qu'elle alloit ſouvent à la Cour, & que ce n'étoit pas la premiére fois qu'il avoit vû ſon viſage.

Trois ou quatre jours après, comme j'étois à la Foire Saint Germain avec la Dame à laquelle j'étois attaché, & que je croyois avoir mis cet amour ſur le pied d'une vraie délicateſſe, le Roi d'Angleterre y vint, & me voyant avec elle, il ſoûrit & me dit à l'oreille, que la même Dame avec qui j'étois, étoit la Dame aux quatre cens piſtoles avec laquelle il avoit eu le rendez-vous.

Je tenois alors cette Dame par la main; & voyant qu'elle avoit remarqué que le Roi d'Angleterre m'avoit parlé à l'oreille, je lui dis ce qu'il m'avoit dit. Elle ne m'en parut point étonnée. Quoi, dit-elle, eſt-ce que vous ne le ſaviez pas? Je n'ai pû, Monſieur, me mieux venger de la lâcheté que vous avez eûe de me livrer pour quatre cens piſtoles, qu'en vous laiſſant faire ce que vous vouliez. Je ſuis fort contente du Roi d'Angleterre, & vous devez l'être de moi, puiſque les piſtoles vous ont été éxactement payées.

Ah! malheureuſe, lui répliquai-je, eſt-ce que j'aurois pû me perſuader que c'étoit vous? Croyez-moi, reprit-elle, voyant

que je voulois faire du bruit; ne réveillons point cette affaire, nous n'avons rien à nous reprocher l'un à l'autre, & s'il y a de la lâcheté à moi d'avoir aimé un Prince, il y en a beaucoup plus à vous d'avoir vendu votre Maîtreſſe.

J'admirai le ſang-froid de cette femme, & je lui enviai la préſence d'eſprit avec laquelle elle prit ſon parti; car je fus chagrin, & peu s'en fallut que je ne la maltraitaſſe pendant qu'elle ne faiſoit que rire de ma mauvaiſe humeur. J'avoue que les femmes ont à cet égard plus de réſolution que les hommes, & qu'elles ſoutiennent mieux que nous la honte d'être convaincues d'infidélite.

Je rompis abſolument avec cette femme, & j'en dis les raiſons au Roi d'Angleterre, qui me témoigna du chagrin de cette affaire, mais qui ne laiſſa pas de continuer à la voir. Je ne m'en mis plus en peine; & l'indifférence que j'eus à l'égard de leur intrigue, me perſuada que je ne l'aimois plus. Dans le temps que je voyois cette femme, j'avois ſouvent vû chez elle une de ſes amies qui avoit une fille de ſeize ou dix-ſept ans, qui étoit encore Penſionnaire dans un Couvent, & que ſa mere faiſoit quelquefois venir chez elle. Cette fille

étoit parfaitement belle, & elle paroiſſoit avoir beaucoup d'eſprit. Je cauſois quelquefois avec elle, mais quoique je la trouvaſſe fort à mon gré, elle me paroiſſoit ſi jeune, que je n'avois jamais oſé lui parler ſérieuſement de l'inclination que j'avois pour elle. Je ne croyois pas même qu'elle eût fait beaucoup d'attention à moi; mais je m'apperçus bien qu'elle y penſoit, par une Lettre qu'elle m'écrivit de ſon Couvent, à l'occaſion d'une legére indiſpoſition que j'avois eûe. Cette Lettre me parut ſi obligeante & même ſi paſſionnée, que j'en fus touché, & qu'après tant de tromperies des femmes je me figurai qu'il y auroit plus de ſolidité & moins de riſque à m'attacher à une jeune perſonne, qui ſembloit n'écouter & ne ſuivre que ſon cœur dans l'inclination qu'elle me marquoit. Je répondis à ſa Lettre de la maniére la plus pleine de tendreſſe & de reconnoiſſance qu'il me fut poſſible, & trois jours après qu'elle l'eut reçue, elle m'en écrivit une autre qui ne contenoit que deux ou trois lignes. Elle me prioit de me trouver chez moi le lendemain à dix heures du matin. Je ne pouvois me figurer à quel deſſein elle me faiſoit cette priere; & je n'avois garde de m'imaginer qu'elle eût envie, ou qu'il lui fût poſſible de m'y

venir voir. Cependant elle y vint, & elle me dit qu'elle s'étoit échapée d'une de ſes parentes qui étoit venue la prendre dans ſon Couvent. Il eſt aiſé de s'imaginer combien je fus charmé de cette démarche, & combien ma paſſion en fut augmentée. Elle demeura peu avec moi, afin que ſa parente, qu'elle avoit laiſſée dans une Egliſe, & qu'elle alloit retrouver, ne s'apperçût de rien. J'en reçus des Lettres le lendemain, & elle continua pendant un mois à m'écrire tous les jours, & jamais Lettres n'ont été plus paſſionnées. J'y répondois d'une maniére d'autant plus tendre, que j'étois ſincérement touché; car j'avois tous les ſujets du monde de croire que cette jeune perſonne m'aimoit, & qu'elle n'avoit jamais aimé que moi. Je n'oſois aller la voir dans le Couvent, parce qu'elle m'avoit dit que cela l'expoſeroit, & qu'il valoit mieux que jamais perſonne ne découvrît notre amour. J'étois donc borné à lui écrire & à recevoir de ſes Lettres, en attendant l'occaſion de nous revoir.

Il y avoit environ un mois que notre petit commerce duroit, quand elle me manda qu'elle étoit obligée de l'interrompre, & qu'on lui en avoit fait ſcrupule. Cette Lettre m'accabla, & ne me contentant pas

de lui écrire avec tout le déſeſpoir dont j'étois capable, je confiai la paſſion que j'avois pour elle à une Dame de mes amies, qui me promit d'aller la voir, & de lui parler pour moi.

Cette Dame l'ayant vûe, me vint dire que le ſcrupule dont elle m'avoit parlé n'étoit qu'un prétexte, & que la vraie raiſon de ſon changement étoit une paſſion nouvelle; qu'elle ne lui avoit pas avoué la choſe, mais qu'il lui avoit été aiſé de le comprendre par tout ce qu'elle avoit dit. J'en fus perſuadé quand cette Dame m'eut rendu compte de ſa converſation; je ne laiſſai pas pourtant de la prier de lui rendre une ſeconde viſite, pour tâcher de la faire revenir. Elle ne voulut point s'expliquer avec cette Dame plus qu'elle avoit fait la premiere fois, mais m'écrivant à moi même, elle m'avoua qu'elle n'avoit pû continuer à aimer un homme qu'elle n'oſoit voir, & qui d'ailleurs paſſoit pour avoir mille autres inclinations. Le ſtile de ſa Lettre me convainquit plus de ſon changement que les mauvaiſes raiſons qu'elle alléguoit, & je reconnus alors que quelque ſoin qu'on prenne de rendre une Lettre tendre & paſſionnée, elle ne l'eſt plus dès que le cœur ne la dicte pas. Je ne doutai donc plus qu'elle n'en

aimât un autre ; mais combien ma vanité ſouffrit-elle quand j'eus lieu de croire que celui à qui elle étoit attachée, étoit un valet de chambre de ſa mere ?

Comme je l'aimois de bonne foi, je tâchai de la juſtifier dans mon eſprit, n'attribuant l'amour qu'elle avoit pour lui, qu'à la facilité qu'elle trouvoit de le voir, & je réſolus de lui ôter du moins ce prétexte, en me mettant ſur le pied de la voir auſſi ſouvent que je voudrois. J'avoue qu'il y avoit un peu de lâcheté à moi de continuer à aimer une perſonne qui avoit le cœur aſſez bas pour écouter un valet de chambre; mais outre que ma jalouſie n'alloit pas auſſi loin qu'elle auroit pû aller, parce que ce valet n'avoit pû la voir qu'à la grille, je l'excuſois un peu de n'avoir pas, à ſon âge, aſſez de conſtance pour aimer & ne voir jamais ſon Amant. C'eſt ma faute, diſois-je, & depuis que je l'aime, je devois avoir trouvé cent maniéres de la voir.

Celle que j'imaginai pour cela fut de me déguiſer moi-même en valet, & d'aller la voir, comme ſi je fuſſe venu de la part de ſa mere. Dès qu'elle m'eut reconnu, elle me témoigna tant de joye & de reconnoiſſance de ce que je l'avois aſſez aimée pour cela, que je crus vingt fois qu'elle alloit

perdre l'eſprit, tant elle parut hors d'elle-même. Elle ne ceſſoit point de me repéter, hélas! eſt-il poſſible que vous m'aimiez? Je ne le croyois pas. Que je ſuis heureuſe! J'en mourrai de joye.

Ces tranſports ſi naturels me charmerent au point que je n'eus plus de chagrin de l'infidélité qu'elle m'avoit faite. Je lui en fis des reproches, elle m'avoua qu'elle avoit eu quelqu'honnêteté pour l'homme dont je lui parlois, mais qu'elle ne l'avoit écouté que dans le déſeſpoir où l'avoit miſe l'indifférence qu'elle s'étoit imaginée que j'avois pour elle; & qu'au reſte, pour me marquer qu'elle n'avoit nulle conſidération pour lui, elle le feroit poignarder, ou qu'elle le poignarderoit elle-même ſi je voulois. Je lui dis qu'elle ne ſe mît point dans l'eſprit d'idées chimériques; & que c'étoit aſſez qu'elle ne vît jamais cet homme, & qu'elle me demandât pardon. Elle ſe jetta à genoux, & pleurant de tout ſon cœur, elle me fit des excuſes d'une maniére ſi vive, que j'avois peine à ne pas rire.

Tout cela me faiſoit un plaiſir extrême, & je goûtois tout ce qu'il peut y avoir de délicieux dans l'aſſurance d'être aimé, car on ne pouvoit avoir plus d'eſprit qu'elle en avoit, & j'étois perſuadé que ce n'étoit que

la force de la paſſion qui la portoit à ces excès. Je lui donnai, avant que de la quitter, quelques leçons pour m'être toujours fidelle; & voyant que je ne lui parlois point de l'épouſer, elle me demanda ſi je ne la trouvois pas un aſſez bon parti pour cela. Je lui répondis que je ne croyois pas que ſes parens penſaſſent ſi-tôt à l'établir, & que je craignois d'ailleurs que pouvant prétendre à de meilleurs partis que moi, on ne me refusât ſi je la faiſois demander. Hé bien, me dit-elle qu'avons-nous affaire de parens? Si vous voulez que je ſois votre femme, je me ſauverai du Couvent, & j'irai vous trouver où vous voudrez. Il faudra bien qu'on nous marie après cela. Je lui repréſentai qu'il falloit avoir un peu de patience, & que j'agirois ſourdement pour preſſentir la volonté de ſa mere & pour tâcher d'avoir ſon conſentement. Ces paroles la remirent un peu; mais elle ne voulut jamais me laiſſer aller que je ne lui euſſe juré que je l'épouſerois.

Elle étoit en effet un ſi bon parti, qu'il y avoit déja quelque temps qu'on ménageoit ſon mariage avec l'aîné d'une Maiſon titrée; & même toutes choſes ayant été diſpoſées pour ce mariage, on la fit ſortir du Couvent, & le bruit ſe répandit qu'elle alloit

ſe marier à celui qui la recherchoit. Elle dit hautement à ſa mere qu'elle ne l'épouſeroit jamais, parce qu'elle étoit promiſe à un autre, & elle me nomma ſans en vouloir faire aucun myſtere.

Cette nouvelle me ſurprit d'une étrange ſorte, car perſonne ne ſavoit que je la connoiſſois. Comme le mariage dont il s'agiſſoit étoit réſolu entre les parens, on lui remontra qu'elle ne devoit jamais ni ſe ſouvenir, ni parler de l'intrigue qu'elle diſoit qu'elle avoit eûe avec moi; & que ſi elle s'obſtinoit à ne pas obéir, on la renfermeroit pour le reſte de ſes jours. Cette menace l'intimida, mais ce qui la rendit obéiſſante, ce fut la vûe de celui qu'elle devoit épouſer. Elle ne le vit que la veille du jour deſtiné au Mariage; & elle le trouva ſi à ſon gré, qu'elle l'aima d'abord avec la même facilité & le même emportement qu'elle avoit eu pour moi.

Elle m'avoit fait ſavoir ce qu'elle avoit dit à ſes parens, touchant les engagemens que nous avions enſemble, ajoutant qu'il n'y avoit point d'autre reſſource que de l'enlever; & pour cela elle me donnoit une heure où je pourrois la trouver dans une Egliſe voiſine de ſa maiſon. J'avois peine à me réſoudre d'en venir à cette extrémité-là,

mais comme elle étoit un fort bon parti ; & que je m'en croyois aimé paſſionnément, je paſſai par-deſſus toutes les conſidérations qui auroient pû me retenir, & ayant pris toutes les meſures néceſſaires pour cet enlevement, je me rendis avec un carroſſe à l'Egliſe qu'elle m'avoit marquée. J'y arrivai juſtement comme on la marioit. Je crus qu'elle avoit voulu me jouer, & ne me figurant pas qu'on pût changer en ſi peu de temps, je pris tout ce qu'elle m'avoit mandé touchant le deſſein de l'enlever, comme une piéce qu'elle avoit voulu me faire. Cela me conſola aſſez de ſa perte; pour oſer être le témoin de la cérémonie de ſon mariage. J'y demeurai juſques à la fin, ce qui choqua fort les parens à qui elle avoit parlé de moi, qui depuis ce temps-là ont toujours été mes ennemis, ſans que jamais j'aye pû avoir d'éclairciſſement ni avec eux, ni avec mon infidelle Maîtreſſe, qui ne fit pas ſemblant de me voir, ou qui peut-être ne me vit pas, tant elle étoit occupée de celui qu'elle épouſoit.

On ſera ſurpris que je ne penſaſſe point à me venger des infidélités que l'on me faiſoit, mais j'avoue que l'amour étant la choſe du monde la plus libre, je n'ai jamais mis ces ſortes d'injures au nombre de celles

dont il eſt permis à un honnête-homme de ſe venger. Je n'ai pourtant pas toujours gardé cette modération, & dans la ſuite on en verra des éxemples, qui m'ont coûté bien des peines & des embarras.

Quand je vis cette derniere Maîtreſſe mariée, je crus plus que jamais qu'il étoit impoſſible de trouver parmi les femmes, les douceurs d'une véritable paſſion, & cela me rendit, à leur égard, moins honnête que je n'avois été. Je ne me piquai plus avec elles, ni de politeſſe ni de complaiſance; & ce qui me ſurprit moi-même, c'eſt que plus je paroiſſois brutal, plus il me ſembloit qu'elles avoient pour moi de ménagement & d'égards.

J'eus cette brutalité qui ne m'étoit pas naturelle, pour une Dame que je ne connus que par le mal que je lui entendis dire de moi. C'étoit une femme qui avoit un mari qu'elle avoit rendu preſque imbécille, à force d'avoir pour lui des airs de hauteur & de mépris. Comme elle étoit belle & fort maîtreſſe de ſa conduite, preſque tous les jeunes gens de la Cour s'attachoient à elle, & elle avoit la réputation de changer d'amans tous les quartiers. Je n'avois pû m'empêcher d'en faire des railleries qui lui étoient revenues. Elle s'en plaignoit par

tout, & elle garda si peu de mesures qu'un jour l'ayant trouvée dans une maison, elle me déchira, en ma présence, de la maniére du monde la plus injurieuse. Je lui rendis injures pour injures, & si l'on ne m'avoit retenu, je crois que je lui aurois donné un soufflet. Ce démêlé fit beaucoup de bruit, & tout le monde blâma en moi une brutalité que je condamnois le premier. On voulut m'obliger de lui en faire quelque satisfaction, mais je ne pus m'y résoudre, & je continuai à donner par tout des marques du mépris que j'avois pour elle.

Ce procédé me réussit mieux que je ne pensois, & cette Dame devint mon amie à force de me croire son ennemi. Elle me fit parler par une Dame, qui me demanda en grace que je la visse chez elle, m'assurant que je n'en serois pas mal satisfait. Je ne pouvois m'attendre dans ce rendez-vous qu'à recevoir de nouvelles injures, & c'est ce qui me donnoit de la peine à y consentir; mais enfin on m'assura si fort que ce n'étoit point pour cela qu'on vouloit m'entretenir, que je me laissai gagner, & je me trouvai chez la Dame qui devoit me la faire voir.

Elle y vint, & elle commença par pleurer, en disant qu'elle étoit bien malheureu-

ſe d'être haie du ſeul homme qu'elle aimoit. Ce compliment me ſurprit & me toucha, & nous nous raccommodâmes ſi bien, que je devins le premier & le plus aſſidu de ſes amans. J'écartai tous les autres; mais voyant qu'elle faiſoit aveuglément tout ce que je ſouhaitois, je commençai à n'avoir plus pour elle les maniéres auſſi hautes que je les avois eûes. Ma complaiſance & mon honnêteté lui donnerent le moyen de rappeller les amans que j'avois fait fuir, & j'aimai mieux la voir infidelle, que de devoir ſa fidélité à mes mauvais traitemens & à mes menaces. Je m'en éloignai peu à peu, & j'appris qu'elle diſoit, en parlant de moi, que je n'avois pas aſſez de courage pour être méchant, & que ma bonté me rendoit malheureux auprès des femmes. J'admirois qu'une femme qui ne gouvernoit ſon mari qu'en le gourmandant, voulût être gourmandée à ſon tour, pour être gouvernée par ſes amans.

J'avois cette intrigue dans le temps que la Reine Mere fit arrêter Monſieur le Prince; & l'attachement que nous avions pour lui, mon frere & moi, nous ayant rendus ſuſpects, mon frere me conſeilla de faire un voyage en Pologne, où le bien & les enfans que j'y avois laiſſés, pouvoient avoir beſoin

de ma préſence. Je ſuivis ſon conſeil, le laiſſant ſeul à Paris ménager à la fois ; & ce qu'il devoit à la Reine, & ce qu'il devoit au Prince, & je pris la route de Pologne me croyant fort détrompé des femmes, mais étant pourtant toujours le même & plus expoſé que jamais à leurs infidélités. C'eſt ce qu'on verra dans la ſuite, d'une maniére encore plus marquée qu'on ne l'a vû juſqu'ici.

*Fin de la Premiére Partie.*

# SUITE
## DES
# MEMOIRES
## DE LA VIE
## DU COMTE DE***
## AVANT SA RETRAITE.

Contenant diverſes ayantures qui peuvent ſervir d'inſtruction à ceux qui ont à vivre dans le grand monde.

*Redigés par Monſieur de Saint-Evremond.*

# MEMOIRES
## DE LA VIE
## DU COMTE DE***
## AVANT SA RETRAITE.

*Redigés par Monſieur de Saint-Evremond.*

### LIVRE TROISIE'ME.

JE pris ma route par l'Allemagne, & j'arrivai à Heidelberg, ſur la fin d'Avril. Il n'y avoit que deux ou trois ans que le Prince Charles Louis de Baviere avoit été rétabli dans ſon Electorat, & ſes amours ont fait aſſez de bruit pour faire juger que ſa Cour étoit galante, & que je pouvois y trouver les écueils que j'avois réſolu d'éviter; mais j'avoue que je n'aurois jamais prévu celui que j'y trouvai, & qu'il me fut d'autant plus fâcheux que je l'avois moins recherché. Il y avoit une Françoiſe au ſervice de Madame

l'Electrice. Cette fille étoit belle, & elle ne connoiſſoit ni dans quelle Province de la France, ni de quels parens elle étoit née. Elle avoit été, à ce qu'on diſoit, amenée en Allemagne à l'âge de dix ans, par une Françoiſe qui avoit paſſé pour ſa mere juſqu'à ſa mort; mais cette femme avoit déclaré en mourant, qu'on l'avoit chargée de ſa conduite ſans lui avoir découvert le ſecret de ſa naiſſance; & comme elle ne s'étoit pas mieux expliquée ſur le ſort de cette fille, on l'appelloit l'Avanturiére, nom qui lui convenoit fort, & que la ſuite de ſa vie confirma encore mieux que le commencement.

L'Avanturiére donc, car on ne l'appelloit point autrement, étoit à Heidelberg quand j'y arrivai. Comme elle étoit belle & qu'elle avoit beaucoup d'eſprit & d'agrément, elle y étoit fort diſtinguée, & la plûpart des galanteries dont on parloit le plus, rouloient ſur elle. Je la vis, & dès la premiere vûe nous fiſmes connoiſſance. Je la trouvai fiére ſur la qualité; & ce qu'on diſoit de l'incertitude de ſa condition & du peu de connoiſſance qu'on avoit de ſes parens, lui avoit fait prendre le parti de s'en donner de conſidérables. Elle ne faiſoit donc point difficulté de dire qu'elle étoit fille

d'un grand Prince & d'une grande Princeſſe, qui pour des raiſons qu'elle n'expliquoit pas, l'avoient fait cacher en Allemagne. Je crus d'abord que ce n'étoit qu'en riant qu'elle s'attribuoit une naiſſance ſi illuſtre ; mais je mapperçus qu'elle en étoit perſuadée, & dès la trois ou quatriéme fois que je la vis, elle me dit qu'elle avoit fait tirer ſon Horoſcope, & que les Devins lui avoient prédit qu'elle devoit paſſer en Pologne, parce que c'étoit là où elle trouveroit ſes parens & un établiſſement digne d'elle. Elle vivoit dans cette eſpérance, en attendant que le Ciel lui préſentât une occaſion d'accomplir ſon Horoſcope, en lui fourniſſant le moyen d'aller à Warſovie. Elle crut qu'elle avoit trouvé cette occaſion en moi, & elle ne douta plus que le Ciel ne m'eût envoyé exprès pour la conduire où ſes deſtinées l'appelloient.

Elle m'en parla, & je reçus ſa propoſition en raillant, mais je fus obligé de prendre mon ſérieux voyant qu'elle parloit tout de bon. Je lui repréſentai qu'elle étoit trop bien chez Madame l'Electrice pour la quitter ; que j'étois obligé de faire mon voyage en poſte, & par conſéquent il m'étoit impoſſible de me charger d'elle, & qu'enfin ce ſeroit expoſer ſa réputation & la mienne

que de faire une pareille équipée. Elle me répondit que j'avois beau dire, & qu'elle me ſuivroit.

Je reconnus alors la faute que j'avois fait d'avoir noué connoiſſance trop facilement avec cette fille, & d'avoir paru m'attacher à elle, car j'avouë qu'elle m'avoit plu. Elle étoit Françoiſe, & la voyant ſans aucun obſtacle, j'avois un peu débuté par lui en conter. Elle avoit fait fonds ſur mon amour lorſque je ne penſois qu'à me divertir, & elle ſe mit ſi bien dans la tête que je l'aimois, & que je ſerois fidelle, qu'elle réſolut de me ſuivre.

Je ne vis point d'autre moyen de m'en débarraſſer, que d'examiner ſi parmi ceux qui lui en contoient, il n'y auroit point quelqu'un qui l'aimât de bonne foi, & à qui ſon abſence ne fût pas indifférente. Je ne fus pas long-temps ſans trouver ce que je cherchois, & je m'apperçus qu'un gros Allemand, homme de qualité, l'aimoit éperdûment, & l'auroit épouſé ſans Madame l'Electrice, qui s'oppoſoit à une alliance indigne de lui.

Ne doutant point du tout de l'attachement ſérieux de cet homme pour la Demoiſelle, je réſolus de lui donner de la jalouſie, & j'affectai encore plus qu'auparavant d'en

paroître amoureux. Je trouvai même le moyen de lui faire dire que j'étois homme capable de lui enlever sa Maîtresse, & qu'il feroit bien, non seulement de l'observer, mais aussi d'avertir Madame l'Electrice de prendre garde qu'elle ne lui échapât. Je ne savois si cet artifice réussiroit, car l'Allemand ne s'expliquoit point. Il ouvroit de grands yeux sur moi toutes les fois que nous étions ensemble, mais c'étoit toujours sans me parler.

Cependant le jour de mon départ arriva, & ayant encore doublé mon sérieux pour faire entendre raison à l'Avanturiére, & pour l'obliger de quitter sa résolution de me suivre, je sortis d'Heidelberg avec mes gens, croyant qu'elle y avoit renoncé; mais à peine fûmes-nous à une lieüe de cette Ville, qu'ayant été obligés de nous arrêter, parce qu'un de nos chevaux s'étoit déferré, nous fûmes joints par deux Cavaliers. C'étoit mon Avanturiére déguisée en homme. Quelque étonnement que me donnât cette apparition, je fus encore plus surpris de voir que le Cavalier, qui l'accompagnoit étoit le gros Allemand qui en étoit amoureux.

Il ne me parla pas plus qu'il avoit fait jusques-là, & il se contenta de me regarder

avec de grands yeux, pendant que l'Avanturiére me disoit, que sur les difficultés que je lui avois faites de la conduire en Pologne, elle avoit persuadé à cet Allemand de l'accompagner, & que je ne pouvois lui refuser de souffrir qu'ils fissent le voyage avec moi.

Comme j'avois paru à Heidelberg amoureux de cete fille, j'eus peur qu'on ne mît sa fuite sur mon compte ; & d'ailleurs, je prévoyois beaucoup d'embarras à la mener en Pologne. L'équipage où je voyois son Allemand, me surprenoit, & je ne pouvois comprendre, comment un homme de cette qualité alloit de la sorte sans suite, dans un Pays étranger, traînant avec lui une fille, qui vouloit se faire accompagner par un homme, qu'il avoit sujet de regarder comme son rival. Je résolus de m'en expliquer avec lui ; & le prenant en particulier, je lui dis en Allemand, que je le priois de m'apprendre quel étoit son dessein, & à quoi je pouvois le servir.

Cet homme, avant que de me répondre, me fit de profondes inclinations ; & enfin rompant le silence obstiné qu'il avoit toujours gardé avec moi, il me dit, me traitant d'Altesse, qu'il étoit trop honoré du choix que j'avois fait de lui, pour lui faire

épouſer la Princeſſe ma ſœur. On peut juger combien ces paroles m'étonnerent ; mais quelque ſurpriſe que j'en euſſe, je devinai la tromperie qu'on lui faiſoit, & ce que je connoiſſois déja du caractére de l'Avanturiére, me fit conjecturer tout ce que j'appris dans la ſuite.

Elle avoit fait entendre à cet Allemand, que j'étois ſon frere, & elle m'avoit donné le nom de Prince d.... en lui faiſant croire que je me déguiſois, pour les mêmes raiſons qui l'avoient obligée de ſe déguiſer auſſi à Heidelberg ; mais que s'il vouloit paſſer avec elle en Pologne, je l'avois aſſurée de les marier, & de les remener enſuite en France, avec tout l'éclat de ma qualité.

Il n'eſt pas difficile de voir que le gros Allemand, n'étoit pas l'homme du monde le plus ſpirituel ; mais il n'eut pas la même bêtiſe lorſque je l'eus détrompé, il prit ſon parti en homme d'eſprit, & il me jetta dans de nouveaux embarras. Je lui dis donc, que je n'étois ni Prince, ni frere de l'Avanturiére ; qu'il falloit qu'elle eût perdu l'eſprit, pour ſe mettre ces extravagances dans la tête, & pour vouloir les lui perſuader ; & que le meilleur conſeil je puſſe leur donner à l'un & à l'autre, c'étoit de retourner à Heidelberg, avant que leur ſortie eût éclaté.

Soit que cet homme fût médiocrement amoureux, ſoit que la tromperie qu'on lui avoit faite, eût guéri ſon amour, à peine eut-il reconnu que je lui parlois de bonne foi, qu'il piqua ſon Cheval vers la Ville, me laiſſant l'Avanturiére, plus obſtinée que jamais à me vouloir ſuivre. Je lui dis réſolument que je ne pouvois l'emmener, & que ſi elle s'opiniâtroit à un deſſein ſi peu raiſonnable, je retournerois à Heidelberg, & que j'apprendrois ſa folie à tout le monde.

Mes diſcours la toucherent foiblement, & atteſtant toujours mon amour & ma fidélité, elle me conjura, les larmes aux yeux, de lui aider à ſuivre ſes deſtinées, & j'avouerai encore ici ma foibleſſe. Je ne pouvois balancer à croire que cette fille étoit une folle; cependant ſa beauté m'attendriſſoit. J'étois même flatté du violent amour qu'elle me faiſoit paroître, & je crois que j'aurois été aſſez bon pour l'emmener, ſi on ne fût venu la reprendre; ce qui prouve bien qu'il n'y a point de folie ſi outrée, qui puiſſe quelquefois empêcher les femmes de tourner les hommes comme elles veulent.

Lorſque cette fille commençoit à me gagner, nous vîmes arriver de la part de Madame l'Electrice une femme dans une Litiére, accompagnée de pluſieurs hommes à cheval,

cheval, qui se saisirent de l'Avanturiere, & qui me dirent que Monsieur l'Electeur auroit été bien aise que je vinsse lui rendre compte des raisons que j'avois eûes de l'enlever. C'étoit me dire qu'ils m'arrêtoient de sa part. Je ne fis aucune difficulté de les suivre, & je retournai à Heidelberg, où tout le monde paroissoit persuadé que c'étoit moi qui lui avoit mis l'amour en tête, pour l'engager à me suivre. L'Allemand, honteux d'avoir crû les folies qu'elle lui avoit dites, étoit le premier à publier par tout, que j'avois obligé cette fille à se déguiser, pour faire avec moi le voyage de Pologne, & il étoit venu en avertir l'Electrice si-tôt qu'il nous eut quittés.

J'admirois ma destinée sur les enlevemens, car c'étoit la troisiéme ou la quatriéme fois de ma vie, que je passois pour avoir voulu enlever des femmes, ce qui me devoit convaincre, qu'on ne peut trop prendre garde à ne se pas embarquer avec des personnes qu'on ne connoît point, puisqu'en se piquant d'honnêteté pour les tirer d'embarras, on est souvent exposé à d'étranges avantures.

Je rendis compte à Monsieur l'Electeur de la maniére dont les choses s'étoient passées. Il ne douta point du tout de la vérité

de mon récit ; il rit beaucoup du gros Allemand, & m'aſſura qu'il mettroit ſon application à lui faire épouſer l'Avanturiere.

On me permit de partir après cette explication, mais je tombai malade en chemin, & je n'arrivai à Varſovie que plus de ſix ſemaines après. J'appris avant que d'y arriver, que la ſeule perſonne dont je craignois la préſence, étoit morte depuis quelques jours. On voit bien que je parle de celle chez qui j'étois demeuré caché il y avoit trois ans. Après mon départ elle avoit épouſé celui avec qui je l'avois ſurpriſe, & le bruit étoit que cette femme ayant voulu l'empoiſonner avoit été prévenue, & qu'elle n'étoit morte que du poiſon qu'il lui avoit donné.

Le Roi Ladiſlas étoit mort auſſi des l'année 1648. & le Prince Caſimir ſon frere lui ayant ſuccedé à la Couronne, avoit épouſé la Reine ſa belle-ſœur. Je trouvai cette Princeſſe groſſe, & ſur le point de faire ſes couches. Elle me témoigna beaucoup de joie de me revoir, & me dit que j'arrivois fort à propos, pour deux raiſons ; l'une, pour remédier à toutes les mauvaiſes affaires que mon ſecond frere s'étoit fait en Pologne ; & l'autre, pour rendre le calme à une pauvre fille qui avoit eu recours à

elle, & qui ſe plaignoit fort de moi.

Elle m'apprit en gros, que mon frere s'étoit attiré beaucoup d'ennemis par l'imprudence de pluſieurs galanteries, & que même il étoit obligé de ne plus venir à la Cour. A l'égard de la fille, qui prétendoit avoir ſujet de ſe plaindre, je fus fort ſurpris d'apprendre par le portrait qu'on m'en fit, que c'étoit mon Avanturiere d'Heidelberg, qui étoit arrivée en Pologne près de quinze jours avant moi.

La Reine me dit que cette fille publioit que je lui avois donné une promeſſe de mariage, & qu'après avoir reçû d'elle toutes les marques d'une entiére confiance, je l'avois abandonnée. Je répondis à la Reine que c'étoit une folle, & je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé à ſon égard. La Reine ajoûta qu'elle commençoit à plaire au Roi, & qu'on diſoit déja que ce Prince avoit de l'amour pour elle. Cela me conſola un peu, & j'eſperai que la complaiſance qui lui étoit dûe, pourroit me débarraſſer de cette folle.

J'appris comment elle étoit ſortie d'Heidelberg, & voici ce qu'on me conta. Après que Madame l'Electrice l'eut fait revenir, Monſieur l'Electeur penſa à ce qu'il m'avoit dit, & tâcha en effet de la marier au Sei-

gneur Allemand qui en étoit amoureux ; mais cette extravagante, toujours perſuadée que ſon étoile l'appelloit en Pologne, refuſa de l'épouſer. L'Allemand s'opiniâtra, ſoutenu du crédit de l'Electeur, & on l'enferma pour mieux la réduire. Elle trouva le moyen de ſe ſauver, & ayant pris un habit d'homme, elle avoit paſſé à Varſovie, ſuivie d'une ſeule femme déguiſée comme elle. Je fus le premier qu'elle chercha, mais ne me trouvant point, & ne ſachant ce que j'étois devenu, elle s'aviſa de dire que je l'avois trompée, & qu'elle étoit venue me chercher, pour exiger de moi l'effet de la promeſſe qu'elle diſoit que je lui avois donnée. C'eſt ainſi qu'elle parla à la Reine, mais avant même que j'arrivaſſe, elle commençoit à tenir un autre langage, & l'amour que le Roi marqua pour elle, & qu'il lui déclara preſqu'auſſi-tôt qu'il la vit, lui fit croire que ſon horoſcope alloit s'accomplir, & elle ne s'aviſa plus de ſe plaindre, ni de moi, ni de ſa mauvaiſe deſtinée.

Je la revis donc comme ſi nous ne nous étions jamais vûs, elle ne m'entretint que de l'amour que le Roi lui témoignoit. J'applaudis fort au choix de ce Prince, & il me parut que la gloire de s'en voir aimée, lui avoit entiérement remis l'eſprit, & qu'el-

le étoit devenue auſſi raiſonnable qu'elle étoit belle ; car c'étoit en effet une des plus charmantes perſonnes que j'euſſe jamais connues. Je devins ſon confident ſur l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi, & cela me jetta dans de nouveaux embarras.

La Reine auſſi jalouſe de ſon dernier mari qu'elle l'avoit été du premier, vouloit que je l'avertiſſe de tout ce que je ſavois touchant cette galanterie. Ne ſachant comment la contenter, je m'aviſai de faire ſemblant d'être fort amoureux de cette fille, & je fis croire à la Reine que le Roi ne la voyoit point, & qu'elle n'avoit point d'intrigue qu'avec moi.

Cela raſſura l'eſprit de cette Princeſſe, qui ſe moqua de tous les avis qu'on lui donnoit touchant cette galanterie. Elle ne put même s'empêcher de dire au Roi le bruit qui couroit, & l'injuſtice qu'on lui faiſoit, de le croire amoureux d'une fille, avec qui j'avois un commerce qui étoit connu.

Ce diſcours ne ſervit qu'à me rendre ſuſpect à ce Prine. Il crut qu'en effet j'étois ſon rival, & il défendit à ſa maîtreſſe de recevoir mes viſites. Quand la Reine vit que je n'oſois plus continuer à la voir, elle fut perſuadée de tout ce que j'avois tâché de lui déguiſer, & m'accuſant de l'avoir trom-

pée, elle en eut tant de dépit, qu'elle commença à me haïr preſqu'autant que ſa rivale.

D'ailleurs la mauvaiſe conduite de mon frere le Comte, avoit un peu rendu notre nom odieux aux Polonois. J'ai dit qu'il s'étoit retiré à Varſovie il y avoit plus de dix-huit mois, ayant été obligé de ſortir de France, & croyant que j'étois encore en Pologne. Il y avoit trouvé cet ami dont j'ai parlé, avec qui j'avois quitté Veniſe, & dont je m'étois ſéparé à Padoue.

La Reine les avoit fort bien reçus l'un & l'autre; mais comme la mort du Roi Ladiſlas, & l'élection du nouveau Roi Caſimir, ſuivie de ſon mariage, n'avoit occupé les Polonois que de cérémonies & de divertiſſemens, ils n'avoient pû trouver l'occaſion, qu'ils diſoient qu'ils étoient venus chercher, de ſervir le Roi de Pologne contre la Suede, & tout leur temps s'étoit paſſé à des commerces d'amour. Je n'en ſûs point d'autres particularités, ſinon, qu'ils s'étoient ſouvent battus, & que la profeſſion qu'ils faiſoient de ne garder aucunes meſures avec les femmes, dont il leur plaiſoit d'être amoureux, avoit obligé la Reine de leur défendre de ſe montrer à la Cour; c'eſt-à-dire, qu'ils avoient admirablement bien confirmé l'opinion qu'on

avoit dès ce temps-là, du peu de politeſſe des François dans leurs intrigues amoureuſes, opinion, que ceux de nos jeunes-gens qui ont depuis viſité les Cours étrangéres n'ont pas détruite, & que je vois aujourd'hui ſi bien établie par tout, qu'on regarde avec admiration un jeune homme de qualité, qui n'eſt pas un étourdi & un fou.

Quelque chagrin que la Reine eût contre moi, elle mettoit beaucoup de différence entre le caractére de mon frere & le mien; & ſi elle me parut ſouhaiter que je ne reſtaſſe pas long-temps en Pologne, ce fut parce qu'elle me crut peu propre à la ſervir dans le deſſein qu'elle avoit de gouverner le Roi, à qui j'étois devenu ſuſpect. Ainſi, quand j'eus mis ordre à mes affaires, & aſſuré le bien de mes enfans, dont la Reine prenoit toujours ſoin, je penſai à m'en retourner en France. Je tâchai de perſuader à mon frere & à l'ami que j'avois en Pologne, d'avoir une meilleure conduite, & l'effet de mes remontrances, fut de les faire paſſer en Suede, où ils eſpéroient trouver plûtôt l'occaſion de ſervir, car leur procès leur avoit été fait en France, & ils n'oſoient y revenir.

Je quittai la Pologne cette ſeconde fois à-peu-près comme j'en étois ſorti la premiere, c'eſt-à-dire, aſſez mal avec la Cour,

& toujours à cauſe des femmes ; car ce fut l'Avanturiere d'Heidelberg qui vint m'y troubler, & ſans ce malheureux incident, j'aurois trouvé beaucoup d'agrément auprès du Roi Caſimir. Ce Prince étoit du génie de ſon frere, c'eſt-à-dire, ennemi des affaires & eſclave des plaiſirs, mais beaucoup plus brave & plus courageux. Il n'avoit pas naturellement aſſez de hardieſſe pour rien entreprendre, c'eſt ce qui avoit donné à la Reine un pouvoir abſolu pour le déterminer ſur tout : mais quand il étoit déterminé, il ne manquoit ni de courage, ni de réſolution pour bien exécuter. Il avoit un extrême penchant pour les femmes, & ſe piquoit peu d'être conſtant. Sa légéreté naturelle étoit aidée à cet égard par des réfléxions, qui lui faiſoient craindre que Dieu ne le punît des égaremens où l'entraînoient ſes intrigues, & il ne manquoit jamais d'être dévot, quand il commençoit à ſe laſſer d'une maîtreſſe ; mais ſa dévotion ne duroit pas plus que ſes amours, & toute ſa vie a été un mélange de galanteries & de ſcrupules. A l'égard des maniéres, il les avoit franches & honnêtes, mais il étoit ſimple, & s'amuſoit à la bagatelle; & ſi le Roi de Suede & Lubomirski (1), euſſent voulu le laiſſer

(1) Général des Rebelles, qui lui firent la guerre pendant quinze ans.

en repos, il ſe ſeroit peu mis en peine de la réputation de grand Roi, pour jouir des commodités & des plaiſirs d'homme privé.

La Reine le gouvernoit, ſans être auſſi aſſurée qu'elle devoit l'être, du pouvoir qu'elle avoit ſur lui. Elle n'avoit là-deſſus aucune préſomption, & elle étoit la ſeule du Royaume qui ne ſentît pas toute ſon autorité. Ce n'eſt pas qu'elle n'eût aſſez bonne opinion de ſon eſprit, & qu'elle ne connût le caractére de celui du Roi, mais c'étoit par cette connoiſſance même qu'elle ſe défioit de ſon autorité. Elle craignoit toujours qu'un Prince, dont le caractére étoit ſi facile, ne ſe laiſſât gouverner par d'autres; & comme il ne pouvoit s'empêcher d'avoir des galanteries, elle avoit grand ſoin de le dégoûter de toutes les femmes qui pouvoient avoir aſſez d'eſprit pour ſe rendre maîtreſſes du ſien.

Telle étoit la ſituation de la Cour de Pologne, car commençant à n'être plus enfant, je m'appliquois un peu plus que je n'avois fait juſques-là, à connoître le génie des perſonnes que je fréquentois, & l'état de leurs affaires.

Avant que de quitter la Pologne, il m'arriva une avanture nouvelle qui penſa

me coûter la vie, & qui me rendit témoin d'un des plus cruels ſpectacles que l'on puiſſe voir. Je frémis même encore quand j'y penſe. Quoique le penchant que j'avois à être honnête & généreux à l'égard des femmes, fût particulierement ce qui m'engagea dans cette avanture, je ne puis cependant la mettre au nombre de celles que j'aurois pû éviter ſans ce penchant, puiſqu'il n'y a perſonne qui ait un peu d'humanité, qui ne s'y fût engagé ainſi que moi.

Il y avoit deux jours que j'étois ſorti de Varſovie, quand me repoſant dans une eſpéce de Bourgade, en attendant qu'on m'eût donné des chevaux, je vis accourir à moi une femme échévelée qui ſe hâtoit fort de me joindre, me faiſant ſigne de m'approcher, pour lui épargner un chemin dont elle paroiſſoit extrêmement fatiguée. J'allai au devant d'elle, & quand j'en fus aſſez proche, elle ſe jetta entre mes bras, voulant me parler, mais elle n'en eut pas la force, & elle s'évanouit. C'étoit une petite femme, comme le ſont preſque toutes les femmes Polonoiſes. Elle ne paroiſſoit pas avoir vingt ans, & quoiqu'elle fût fort abattue, je ne laiſſai pas de remarquer qu'elle devoit être auſſi belle qu'on peut l'être en ce pays-là. Je l'emportai dans l'endroit

où étoient mes gens, & l'ayant miſe ſur de la paille, faute de lit, nous la fiſmes revenir.

Elle nous dit qu'elle étoit de Breſlau, & que ſes parens l'avoient mariée à un Tartare, de qui elle recevoit des traitemens ſi rudes & ſi rigoureux, que ne pouvant plus y reſiſter, elle avoit pris la fuite, & qu'elle cherchoit quelqu'un qui voulût bien la conduire à Varſovie, où elle avoit des parens qui la protegeroient contre ſon mari. Ce fut là tout ce qu'elle nous dit d'abord, mais nous connûmes dans la ſuite qu'elle ne s'étoit ſauvée des mains de ce mari que parce qu'elle lui avoit donné lieu de ſoupçonner ſa fidélité. Nous apprîmes même que c'étoit avec celui qui paſſoit pour ſon Amant qu'elle avoit pris la fuite, & que cet homme étant tombé dans une embuſcade de Coſaques, y avoit perdu la vie, & qu'elle avoit été témoin de ſa mort.

Cette pauvre femme me fit d'autant plus de pitié, qu'outre la douleur d'avoir vû aſſaſſiner ſon Amant, elle avoit une crainte mortelle de retomber dans les mains de ſon mari, dont elle nous dit qu'elle étoit pourſuivie. Je ne voyois guéres d'apparence de la ſecourir autrement, qu'en prenant ſoin moi-même de la remener à Varſovie; ce que je ne pouvois faire qu'en retournant

ſur mes pas. Je crus que l'honneur & la charité m'y obligeoient, & j'ordonnai à un de mes gens de la prendre en croupe & de me ſuivre ; mais à peine eûmes-nous marché une demi-journée ; que nous rencontrâmes ſon mari qui s'étoit arrêté à un Bourg avec dix ou douze Tartares. Il la reconnut, & venant le ſabre à la main à celui qui avoit ſa femme en croupe, il le menaça de le tuer. Je vins à ſon ſecours le piſtolet à la main, mais le grand nombre de Tartares nous eut bientôt entourés, & la femme nous fut enlevée. Je ne ſai ſi dans la colere où étoit le mari, il me prit pour l'Amant de ſa femme, mais m'ayant fait ſaiſir il me força d'entrer dans une étable où il l'avoit déja enfermée, & il me rendit le témoin de l'horrible maniére dont il ſe vengea de ſon infidélité. Il la fit prendre par quatre hommes qui lui tinrent les bras & les pieds pendant que ce barbare commença à l'écorcher. Cette malheureuſe créature me regardoit de temps en temps, & parmi les horribles cris que cet affreux ſupplice lui faiſoit jetter, elle prioit Dieu de lui faire miſéricorde. Elle mourut bientôt dans cette barbare opération, & ſon mari la voyant morte, me jetta à la tête ce qu'il lui avoit arraché de ſa peau. Cette action

me fit croire qu'il me prenoit pour ſon rival ; & craignant avec raiſon qu'il ne voulût me traiter comme ſa femme, je lui criai en Polonois qu'il prît garde à qui il avoit affaire, que j'étois un étranger, & que je ne connoiſſois point ſa femme. Ces paroles l'obligerent de m'examiner attentivement ; & ne trouvant en moi aucuns traits de celui pour qui vraiſemblablement il m'avoit pris, il vint à moi avec plus de civilité que je n'avois ſujet d'en attendre d'un homme ſi inhumain ; & ſans me rien dire, il me fit rendre mes gens & mon équipage, & me laiſſa en liberté de continuer ma route.

J'avoue que jamais avanture ne m'a cauſé ni plus de terreur, ni plus de crainte de périr. Je paſſai plus de dix jours ſans pouvoir m'ôter de devant les yeux le cruel ſupplice où j'avois vû expirer cette déplorable créature, & il me prenoit de temps en temps de violentes envies d'aller chercher le Tartare & de le tuer de ma propre main ; mais enfin le temps diſſipa, avec cette affreuſe image, ces deſirs extravagans, auſſi-bien que les réfléxions que je ne pouvois m'empêcher de faire ſur les malheurs d'un mariage mal aſſorti, & ſur la mauvaiſe conduite des femmes.

J'arrivai à Paris ſur la fin de Janvier

après avoir été près de dix mois à mon voyage. Dix ou douze jours après mon retour, Meſſieurs les Princes furent mis en liberté, & j'eſpérai qu'il nous ſeroit permis, à mon frere & à moi, de témoigner tout l'attachement que nous avions pour Monſieur le Prince, ſans nous brouiller avec la Cour, avec laquelle nous croyons qu'il alloit être mieux qu'auparavant; mais nous ne fûmes pas long-temps ſans reconnoître que cette eſpérance étoit vaine, & dès la premiere fois qu'il nous fut permis de ſaluer Monſieur le Prince, nous jugeâmes bien qu'il méditoit de ſortir de France. Il ne reconnoiſſoit que trop que la Reine vouloit faire revenir le Cardinal Mazarin, qui je croi étoit alors à Sedan. Ce Prince ne déguiſoit pas que ſi ce Miniſtre paroiſſoit jamais, il ſe mettroit en état de le chaſſer la force à la main. Nous voyions bien où cela tendoit, & nous ne fûmes bientôt que trop confirmés dans nos conjectures. Mon frere ne crut pas devoir ſuivre Monſieur le Prince hors du Royaume, quelque attachement qu'il eût pour lui; mais comme j'étois plus ſans conſéquence, non ſeulement il trouva bon que je fiſſe ce qu'il ne faiſoit pas, mais il me conſeilla de m'attacher à ſa fortune, ſoit qu'il ne vît pas

lieu de me ſervir auprès de la Reine, ſoit que dans le deſir ſincére que mon frere avoit de voir le Prince revenir au ſervice du Roi, il fût bien-aiſe d'avoir quelqu'un auprès de lui, par qui il pût inſinuer les conſeils qu'il auroit à lui donner.

Mais quelque motif que mon frere pût avoir de me faire prendre ce parti, je ſai bien que je ne l'aurois jamais pris, tant je le trouvois peu sûr pour ma fortune, ſi dans ce temps-là je n'avois été bien-aiſe de m'éloigner de Paris pour me conſoler de la perfidie d'une Maîtreſſe avec laquelle je m'étois embarqué depuis mon retour de Pologne. Ce fut une vraie hiſtoire, & depuis celle de ma Carmelite, rien ne m'avoit tant touché au cœur, & ne m'avoit expoſé à tant d'agitations & de chagrins. Auſſi peut on dire que dans les divers événemens de cette avanture, quoiqu'elle eût peu duré, j'eus lieu de connoître dans les femmes, des caractéres que je n'y avois point encore apperçus, & contre leſquels je n'étois point en garde. On en jugera par le récit que je vais en faire.

J'étois logé à Paris dans le voiſinage d'une femme dont le mari étoit mort depuis peu de temps, mais duquel elle avoit été ſéparée peu d'années après ſon mariage.

Tout le monde vouloit que les galanteries de cette femme euſſent donné lieu à leur ſéparation, & je le crus comme les autres; mais quand je vins à la mieux connoître, je trouvai encore d'autres raiſons qui avoient pû obliger ſon mari à l'éloigner. C'étoit la perſonne du monde la plus ſinguliére. Les ſingularités d'une femme toujours bizarre & toujours oppoſée à ce qu'on peut attendre d'elle, ſont, à mon ſens, auſſi inſupportables que ſa mauvaiſe conduite; ſi la réputation d'un mari en ſouffre moins, le repos & la douceur de la vie n'en ſont que plus troublés.

Cette femme avoit une fille qui avoit ſuivi ſa deſtinée, & qui vivoit auprès d'elle; car dans leur ſéparation, les garçons étoient demeurés chez le mari, & on avoit donné la fille à la mere. C'étoit aſſurément la plus mauvaiſe école où l'on pût la mettre, non-ſeulement par le caractére de ſingularité qu'avoit la mere, mais auſſi par des ſentimens fort extraordinaires dans une mere à l'égard d'une fille; car, ce qu'on auroit de la peine à comprendre, ou du moins ce que je n'avois jamais compris juſques-là, cette mere qui ne pouvoit ignorer que l'on avoit parlé d'elle, ſe trouva jalouſe de la réputation que la fille pouvoit avoir en ne

ſuivant

ſuivant pas les éxemples de ſa mere, & elle ne ſouhaitoit rien davantage que de la voir dans quelque engagement qui pût auſſi faire ſoupçonner ſa conduite ; mais par une autre eſpéce de rafinement, elle ne vouloit pas que les engagemens qui commettroient la réputation de ſa fille à l'égard de la conduite, puſſent lui faire honneur à l'égard du choix, & elle avoit autant d'application pour éloigner d'auprès d'elle les hommes d'eſprit & de mérite, que pour lui en faire voir de ſots & de ridicules.

Telle étoit cette mere, comme j'eus lieu de le reconnoître, & je n'avois garde de l'accuſer d'un pareil caractére. Je crus ſeulement que la facilité avec laquelle elle ſouffroit que des gens ſans mérite viſſent ſa fille, n'étoit fondée que ſur l'opinion qu'elle avoit qu'ils étoient moins dangereux que d'autres.

La fille étoit fort aimable, elle avoit naturellement beaucoup d'eſprit & de feu, mais fort peu de jugement, & elle joignoit à ce défaut un tempérament fort vif & fort emporté pour tout ce qui flatte les paſſions.

Je ne connoiſſois ni la mere ni la fille pour telles que je viens de les dépeindre, & je les vis d'abord comme d'agréables

voiſines, dont le commerce ſeroit à mon goût, par le peu de contrainte qu'elles faiſoient profeſſion & de donner & de recevoir; mais je n'eus pas vû la fille deux fois que j'en devins très-ſérieuſement amoureux. Elle reçut les marques de mon amour d'une maniére qui le redoubla, & en peu de jours nous nous vîmes en poſſeſſion de nous aimer comme ſi nous nous fuſſions connus toute notre vie.

Elle m'avertit qu'il ne falloit point donner de ſoupçon à ſa mere; & pour la mettre dans nos intérêts, je fis ſemblant de m'attacher à ſa fille pour deux raiſons, l'une pour lui former l'eſprit par les connoiſſances que les voyages & les Langues que je poſſedois m'avoient données; & l'autre, pour ménager ſon Mariage avec un de mes parens, homme fort riche, & qu'on diſoit que je gouvernois un peu.

Mais ces deux raiſons étoient juſtement de toutes celles que j'aurois pû choiſir, les plus capables de me rendre ſuſpect à la mere. Elle ne vouloit pas que ſa fille eût du mérite, & elle vouloit encore moins qu'elle fût bien mariée. Elle ne ſongeoit qu'à la faire paſſer pour ſotte & pour déréglée, & elle me trouva mal propre à l'un & à l'autre.

Je m'apperçus donc bientôt que je ne lui étois pas agréable. On me comptoit mes viſites, on en meſuroit la durée, & jamais je ne me trouvois ſeul avec la fille qu'on ne nous fiſt à elle & à moi des chapitres qui duroient deux heures.

En même temps que j'étois ſi maltraité, on donnoit une liberté entiére à un autre, de voir & d'entretenir la Demoiſelle tant qu'il lui plaiſoit. C'étoit un homme qui poſſédoit au ſouverain degré tout ce qui étoit capable de gâter la réputation d'une fille, & de la faire croire de mauvais goût, c'eſt-à-dire, qu'il étoit parfaitement tel que ſa mere vouloit que fuſſent les Amans de ſa fille.

Il avoit cinquante-cinq ans, & il étoit ſi univerſellement mépriſé, que tout le monde à Paris ſe trouvoit de la même opinion ſur ſon chapitre. Le plus grand bien que l'on dît de lui, c'eſt que c'étoit un fort bon homme, ami de la paix & du repos, qu'il ne s'aviſoit point de troubler ni par colere, ni par vengeance, n'ayant jamais mis l'épée à la main, ni menacé de la mettre, encore qu'il fût Officier. Le ſeul talent qu'il avoit, étoit de ſe rendre éternel dans une maiſon ſitôt qu'il s'y attachoit, ſur-tout ſi c'étoit une maiſon où l'on mangeât & où

l'on put croire qu'il y eût quelque galanterie ; car il avoit grand ſoin d'épargner ſa bourſe & de ſe faire paſſer pour homme à bonne fortune.

Il y avoit trente ans que ce vieux Officier étoit ami de la mere de la Demoiſelle, & je ne fus pas d'abord ſurpris de l'aſſiduité des viſites qu'il rendoit à l'une & à l'autre ; mais la fille qui paroiſſoit avoir pour moi autant de confiance que d'inclination, me dit qu'il étoit furieuſement amoureux d'elle. Comme je croyois qu'elle ne parloit ainſi que pour me demander mes conſeils, & que je n'avois garde de croire qu'une perſonne en qui je trouvois beaucoup de mérite fût capable de l'accepter pour amant, j'en ris avec elle, & je me contentai de lui dire qu'elle évitât éxactement de ſe trouver ſeule avec lui, pour ne pas donner lieu à la vanité d'un homme auſſi fat & auſſi vain que celui-là.

Je crus qu'elle avoit déféré à mes conſeils, mais je fus bientôt averti du contraire. Je ſus qu'elle le voyoit depuis le matin juſques au ſoir, & que preſque tous les jours, quand la mere étoit couchée, il reſtoit ſeul avec la fille, juſqu'à deux ou trois heures après minuit. Je lui en parlai ; & après m'avoir voulu nier que cela fût auſſi fréquent

qu'on me l'avoit dit, elle s'excusa sur ce qu'elle ne pouvoit faire autrement, parce que sa mere vouloit absolument qu'elle en usât de cette maniére. Ce fut alors que je commençai à connoître le caractére d'une mere si indigne de ce nom, & je ne doutai point du tout qu'elle ne cherchât à faire décrier sa fille. L'intérêt que je prenois à la réputation & à l'établissement d'une personne que j'aimois de bonne foi, m'obligea de lui découvrir mes conjectures sur la conduite de sa mere; mais il étoit trop tard. La facilité avec laquelle elle voyoit ce vieux Officier, lui avoit donné du goût pour lui. Elle commençoit à le trouver aimable & à ne me plus aimer; car enfin les femmes s'attachent où elles peuvent, & quelque différence que cette fille trouvât entre mon vieux rival & moi, elle aima plus celui des deux qu'il lui étoit plus aisé de voir.

J'avoue que quelque chagrin que j'eusse du changement de la Demoiselle, je l'excusois quelquefois, & que mon plus fort ressentiment tomboit sur la mere, mais j'eus bientôt sujet de ne me plaindre que de la fille.

Comme elle aimoit le vieil Officier, & qu'elle se trouvoit bien de la liberté qu'on

lui donnoit de le voir à toutes heures, elle eut peur que je ne la rendiſſe ſuſpecte, & pour s'aſſûrer à mes dépens la poſſeſſion où elle étoit, elle appriit à ſa mere que je l'aimois. J'oſe dire que ce fut moins mon amour qui me nuiſit auprès de la mere, que l'idée qu'elle avoit de mon mérite. Elle craignit que ſa fille n'aimât un honnête-homme; & ne paſſât pas pour être d'auſſi mauvais goût qu'elle la vouloit.

Je ne ſavois point que cette fille eût découvert mon amour à ſa mere, & je n'attribuai le froid qu'on me fit qu'à une ſuite de ſes bizarreries ordinaires. Cependant ce que la mere avoit prévu arriva. Les viſites trop fréquentes du vieil Officier firent bruit dans le monde. Les valets prétendoient l'avoir vû ſortir à heure indue de la chambre de la fille, & en peu de temps on en dit tout ce qu'on en pouvoit dire de plus déſavantageux.

Je me trouvai alors dans des circonſtances bien dures pour un homme qui aime ſincérement. Quoique je ne cruſſe pas cette fille auſſi perfide qu'elle étoit, je ne pouvois pourtant m'empêcher de croire une partie des bruits qu'on en répandoit; mais comme je l'aimois toujours, & que l'amour m'intéreſſoit à ſa gloire, je me voyois par-

tout obligé de prendre ſon parti, & de m'inſcrire en faux contre des choſes que je ne ſâvois que trop bien fondées.

Cette fille ne pouvoit ignorer le zéle avec lequel je prenois ſes intérêts; mais ſoit qu'elle eût honte de la perfidie qu'elle ſe reprochoit, ſoit qu'elle eût levé le maſque & qu'elle craignît des conſeils qu'elle ne vouloit pas ſuivre, elle m'évita avec tant de ſoin qu'il ne me fut pas poſſible de lui parler.

Je me trouvai fort embarraſſé ſur le parti que j'avois à prendre. Je ne me pouvois mettre dans l'eſprit qu'elle aimoit véritablement mon rival; je ne me ſentois pas même aſſez de courage pour la haïr quand cela auroit été. Cependant la médiſance s'augmentoit toujours, & j'entendois dire par-tout qu'elle étoit groſſe. Quoiqu'on m'en donnât des preuves qui ne me paroiſſoient que trop fortes, je ne pouvois pourtant me réſoudre ni de la croire coupable, ni de la croire innocente, ni de la haïr, ni de l'aimer. Enfin je crus à propos de ne rien approfondir, & d'aller oublier loin de Paris une Maîtreſſe ſur laquelle je ſentois que j'étois ſi peu d'accord avec moi-même. J'avoue que je n'ai jamais mieux connu la foibleſſe du cœur que dans cette oc-

caſion, & que cette avanture me donna des chagrins d'une eſpéce plus ſenſible encore, que tous ceux que j'avois eus ſur le ſujet de l'amour.

Je trouvai Monſieur le Prince fort chagrin & fort peu content des Eſpagnols. Il avoit ſur le cœur la perte de Monrond, & dès qu'il fut ſeul avec moi, il me demanda ce qu'on diſoit de lui à Paris, & ſi mon frere ne viendroit pas auſſi le trouver. Je lui dis que tout le monde, à Paris & à la Cour, étoit affectionné à ſon ſervice, mais que perſonne ne lui étoit plus attaché que mon frere, & qu'une marque de ſon attachement, c'étoit de m'avoir permis de venir ſervir dans ſon Armée. Monſieur le Prince me demanda encore pluſieurs fois ſi mon frere ne viendroit pas, & s'il pouvoit s'accommoder du Cardinal. Je lui répondis encore que mon frere ne faiſoit ſa cour qu'au Roi, & qu'il n'avoit aucunes liaiſons particuliéres avec Monſieur le Cardinal. Mandez-lui, me dit le Prince, qu'il faſſe tout un, ou tout autre, & que s'il ne veut pas ramper devant le Cardinal, il fera mieux de ſervir ici. Je dis au Prince que je ne croyois pas que mon frere prît un autre parti que celui qu'il avoit pris. Je vois bien, dit le Prince, qu'il veut être Ma-

réchal

réchal de France. Je ne l'en eſtime pas moins, & ſi j'avois été en ſa place, je n'aurois jamais quitté priſe; mais la condition des Princes eſt malheureuſe. Là deſſus il m'ouvrit ſon cœur, & je vis bien qu'il condamnoit lui-même l'engagement où il s'étoit mis. Je voulus me ſervir des ouvertures qu'il me faiſoit pour le porter à faire ſa paix avec le Roi. Il me répondit qu'il étoit trop tard, & que puiſque le vin étoit tiré, il falloit le boire. Nous eûmes enſemble pluſieurs autres converſations, & ſoit qu'il eût en moi plus de confiance qu'aux autres, ſoit qu'ayant commencé à me découvrir ſon cœur, il s'en fût fait une habitude, il ne paſſoit aucun jour ſans peſter avec moi contre les Eſpagnols, & il avoit toujours de nouvelles découvertes à me raconter ſur le peu de fonds qu'il devoit faire ſur eux: Cela lui fit venir une penſée qui me chagrina, car je mourois d'envie de ſervir, & Monſieur le Prince qui m'avoit connu depuis la bataille de Lens & qui paroiſſoit m'eſtimer, n'auroit pas manqué de me donner de l'emploi tel que j'aurois pû le ſouhaiter; mais voyant qu'on ne déterminoit rien en Flandre que par le conſeil de Madrid, il crut qu'il devoit envoyer en Eſpagne quelque perſonne de confiance qui pût

appuyer ſes intérêts auprès de Dom Louis de Haro, premier Miniſtre, & lui rendre compte de ce qui ſe paſſoit en cette Cour-là. Il me dit qu'il avoit d'abord jetté les yeux ſur l'Abbé de M..... pour lui donner cette commiſſion, parce qu'il auroit mieux aimé retenir en ma perſonne un Officier capable de le ſervir à l'Armée ; mais que cet Abbé étoit trop fou & trop emporté, & qu'il craignoit qu'il ne gâtât tout; qu'il ne trouvoit perſonne plus propre que moi à lui ménager les Miniſtres d'Eſpagne; que cet emploi qui ſeroit ſecret me convenoit mieux que de porter les armes contre la France, où j'avois un frere ſur lequel on ſe vengeroit peut-être de moi ; que comme il n'y avoit pas d'apparence que mon frere quittât jamais le parti du Cardinal, il prévoyoit qu'il feroit auſſi tous ſes efforts pour me rappeller, & qu'en cas que je vouluſſe retourner en France, je le ferois plus honnêtement, ayant eu l'emploi qu'il me deſtinoit, que ſi j'avois ſervi dans ſes troupes.

Je me rendis aux raiſons & aux ſollicitations de Monſieur le Prince, & je vis bien qu'il avoit encore un motif dont il ne me parloit pas, & qui peut-être avoit eu plus de part que tout le reſte, au choix qu'il fai-

ſoit de moi. C'étoit la jalouſie de ceux qui paſſoient pour avoir plus de crédit auprès de lui, & qui voyoient bien, par la maniére dont Monſieur le Prince en uſoit avec moi, qu'en reſtant auprès de lui, je partagerois ſa faveur.

Je dis donc à Monſieur le Prince que j'étois prêt de faire ce qu'il ſouhaitoit, & ayant reçû mes inſtructions, je partis pour Madrid ſans être connu, & ſans avoir d'autre qualité que celle d'étranger qui alloit en Eſpagne pour ſes propres affaires. Monſieur le Prince n'avoit pas jugé à propos de me faire paroître autrement, pour ne point donner de jalouſie aux Eſpagnols, & pour mieux aſſûrer mes négociations. Il n'avoit même dit à perſonne l'emploi qu'il me donnoit, & il fut le ſeul qui ſût ce que j'étois devenu.

Je fus près de deux ans à Madrid ſans rendre d'autres ſervices à Monſieur le Prince, que de porter de temps en temps les plaintes qu'il faiſoit des Eſpagnols de Flandre à la Cour d'Eſpagne, & que de répondre à celles que les Eſpagnols mêmes faiſoient de lui, car à en juger par leurs lettres, il n'y avoit guére d'intelligence entr'eux, & je connus encore mieux à Madrid que Monſieur le Prince ne le connoiſ-

ſoit en Flandre, combien on eſt à plaindre quand la révolte nous fait dépendre des Etrangers. On trouvoit Monſieur le Prince trop peu ménager d'argent, & trop lent dans ſes conquêtes, & on auroit voulu que ſans qu'il en eût coûté un ſou à l'Eſpagne, il lui eût aſſujetti la France en trois mois. A la vérité on ne pouvoit rien ajoûter à l'idée que l'on avoit du mérite & de la valeur de ce Prince; & tous les jours on faiſoit à Madrid des parties pour aller le voir dès qu'il étoit à Bruxelles; mais avec toutes les hautes idées qu'on avoit de lui, on le ſervoit mal, & le bruit couroit que Dom Louis de Haro étoit gagné par le Cardinal Mazarin & la Reine Mere, & qu'il en touchoit des penſions conſidérables pour laiſſer manquer le Prince de ſoldats & d'argent. Quoiqu'il en ſoit, je ſervis peu à Madrid, & je n'y pûs ménager pour Monſieur le Prince que des promeſſes vagues & des louanges ſtériles.

Etant donc fort peu occupé, on ne doit pas s'étonner ſi je me redonnai à la galanterie, & ſi j'eus en deux ans que je reſtai à Madrid, les affaires & les intrigues dont je vais parler. L'Eſpagne eſt un Pays fertile en ces ſortes d'avantures, & on y peut encore mieux connoître qu'ailleurs, le gé-

nie des femmes, qui eſt ce que je me ſuis particuliérement propoſé dans ces Mémoires.

Je me logeai avec un François qui étoit de Bayonne, & qui par ſa fauſſe vanité auroit pû paſſer pour un Eſpagnol naturel; car les Eſpagnols & les Gaſcons ont aſſez de conformité; du moins celui dont je parle me donna lieu de trouver cette reſſemblance. Cet homme étoit, je croi, un Négociant, mais il ſe diſoit de qualité, & il ne s'expliquoit pas plus ſur les affaires qui le retenoient à Madrid, que moi ſur les raiſons que j'avois d'y demeurer. Le trafic que je lui voyois faire de Tapiſſeries & de Tableaux, me donna lieu de le croire de race & de profeſſion marchande, car on ignoroit alors que les gens de qualité puſſent faire, comme ils le font aujourd'hui, un trafic de curioſités.

Je ne puis m'empêcher de dire ici la maniére dont je le vis acheter quelques Tapiſſeries & quelques Tableaux. Elle paroîtra peu vraiſemblable, & on aura de la peine à ſe perſuader qu'il y ait en Eſpagne de ſi effrontés voleurs.

Un Eſpagnol avec lequel celui dont je parle étoit en commerce, le mena un jour chez le Roi, & lui ayant fait conſidérer

les Tableaux & les Tapiſſeries de ſon plus bel appartement, il lui demanda s'il trouvoit parmi ces différens meubles quelque choſe qui lui fiſt envie. Mon homme ſpécifia entr'autres un Tableau & une Tapiſſerie. Hé bien, lui dit l'Eſpagnol, combien en voulez-vous donner, & je trouverai le moyen de vous les faire avoir? Le François ne s'imaginant pas que celui qui lui parloit eût droit de diſpoſer de ces choſes, voulut d'abord prendre en riant ce qu'il lui diſoit: mais l'Eſpagnol l'ayant aſſûré qu'il parloit tout de bon, & que ce n'étoit pas la premiére fois qu'il avoit vendu les meubles du Roi, ſans qu'on s'en fût apperçu, ils convinrent du prix, & dès le lendemain l'Eſpagnol lui fit porter le Tableau dont il s'agiſſoit, après l'avoir coupé dans la place où il étoit, n'y laiſſant que la bordure. Il eut quelques jours après la Tapiſſerie, que mon homme fit paſſer promptement à Bayonne. Ce fut lui-même qui me raconta comment il les avoit achetés, & il me diſoit que les Eſpagnols n'en faiſoient point d'autres, & que tous les jours des filoux trafiquoient ainſi des meubles de pluſieurs Palais, convenant du prix avant que de les dérober.

Je me trouvois en aſſez mauvaiſe com-

pagnie, avec un homme qui avoit part à de telles friponneries; mais ne me mêlant point de ſes affaires, je me contentois de lui conter quelquefois mes galanteries, comme il me faiſoit part de toutes les ſiennes.

La premiere intrigue que j'eus, fut avec une femme, dont le mari étoit créature de Dom Louis de Haro. Comme l'emploi dont j'étois chargé à la Cour de Madrid me donnoit lieu de voir ſouvent ce Miniſtre, je connus le mari de celle dont je parle, & j'étois ſouvent obligé de m'adreſſer à lui pour avoir audience de Dom Louis. Je n'avois point vû ſa femme, & je ne ſavois pas même qu'il fût marié, quand elle me parla un jour en entrant dans une Egliſe. Je vis qu'elle me connoiſſoit, & je jugeai qu'elle avoit envie que je la connuſſe auſſi. Elle étoit jeune & belle, & je n'eus pas de peine à lui témoigner que je ſerois ravi d'avoir occaſion de l'entretenir. Elle me répondit que je priſſe garde à ce que je lui diſois, & que ſi j'étois ſincére, je n'avois qu'à me repoſer ſur ſes ſoins, & que huit jours ne ſe paſſeroient pas ſans que je trouvaſſe le moyen de lui parler. Le François avec qui je logeois, étoit ce jour-là dans cette Egliſe, il s'apperçut que j'avois

eu quelques momens d'entretien avec cette Dame.

Quand nous fûmes de retour au logis, il me demanda ſi je la connoiſſois, & ſi c'étoit la premiere fois que je l'avois vûe. Je lui demandai à mon tour pourquoi il me faiſoit cette queſtion. C'eſt, dit-il, parce que j'y dois prendre intérêt, puiſqu'il y a déja plus de ſix mois que je ſuis en intrigue avec elle, & quand il vous plaira je vous ferai voir plus de deux douzaines de ſes Lettres. Il me raconta alors qu'à peine étoit-il arrivé à Madrid qu'il l'avoit connue, s'étant trouvé auprès d'elle en ſortant d'une Fête que le Roi avoit donnée ; que depuis ce temps-là il la voyoit réguliérement deux ou trois fois la ſemaine à un rendez-vous qu'il me marqua, & où il s'offrit de me mener.

Le diſcours de cet homme me donna du chagrin de plus d'une eſpéce. Je fûs fâché qu'une Dame que j'avois deſſein d'aimer, & qui me ſembloit aimable, eût déja le cœur touché ; mais ce qui me fâcha le plus, c'eſt de voir qu'elle eût de l'engagement pour un homme qui m'en paroiſſoit tout-à-fait indigne, car en effet celui dont je parle n'avoit nul mérite.

J'écoutai tout ce qu'il me dit avec une

émotion qui me fit connoître que j'aimois déja cette femme plus que je ne penſois. J'eus du dépit & de la jalouſie, mais je diſſimulai tous ces ſentimens pour ne marquer que de la curioſité. Je lui dis qu'il me feroit plaiſir de me montrer de ſes Lettres; & il me le promit. Un jour ou deux ſe paſſerent ſans qu'il me tînt parole, & enfin le faiſant toûjours ſouvenir de ſa promeſſe, il me fit voir cinq ou ſix Lettres ſans nom; mais fort emportées, & il m'aſſûra qu'elles étoient de la perſonne qui m'avoit parlé.

Je ne doutai pas en les voyant, que cette femme ne fût une coquette achevée. Les Lettres me parurent même ſi peu ſpirituelles, que je réſolus de n'y plus penſer, & de la laiſſer pour ce qu'elle valoit. Cependant une affaire m'ayant obligé d'aller chercher ſon mari, je retournai chez elle. J'appris qu'il étoit à la campagne; & la même perſonne qui me fit cette réponſe, me dit à l'oreille que ſa femme avoit à me parler. Je balançai ſi je la verrois, enfin la curioſité l'emporta, & je montai dans ſon appartement, bien réſolu de ne lui rien cacher de ce que je ſavois de ſon intrigue.

Elle m'aſſûra que rien n'étoit plus faux que tout ce qu'on m'avoit dit, qu'elle ne connoiſſoit aucun François, & qu'elle n'a-

voit jamais écrit de Lettres qui puſſent être entre les mains de perſonne. Voyant l'aſſûrance avec laquelle elle me parloit, je commençai à me défier de mon Gaſcon, & je crus qu'il pourroit bien avoir compoſé à ſa fantaiſie les Lettres qu'il m'avoit montrées, auſſi-bien que le reſte de l'avanture.

Je dis donc à cette Dame que je lui ferois voir à elle-même les Lettres qu'il lui attribuoit. Elle me témoigna un deſir extrême de les voir, & je la quittai avec un amour qui n'étoit retenu que par ce qu'il me reſtoit de ſoupçon de ſa prétendue intrigue.

Je ne dis point au Gaſcon que j'avois revû la Dame, mais faiſant ſemblant d'avoir trouvé les Lettres qu'il m'avoit montrées fort à mon gré, je le priai de m'en faire voir encore quelques-unes, & auſſi-tôt il m'en tira une de ſa poche, qu'il me dit qu'il venoit de recevoir.

Je la lus & je la gardai. Le Gaſcon ne ſe mit pas trop en peine de la ravoir. Je la portai auſſi-tôt à la Dame, que je trouvai toute prête de m'en envoyer une, qu'elle m'écrivoit, diſoit elle, pour mieux me marquer, en me faiſant voir ſon caractére, qu'elle n'avoit aucune part aux Lettres de mon Gaſcon.

Ce que j'avois conjecturé ſe trouva vé-

ritable, ces Lettres étoient toutes ſuppoſées, & le Gaſcon les avoit écrites lui-même, ou pour m'embarraſſer, ou pour ſe donner la mauvaiſe gloire d'une agréable intrigue. Il ne connoiſſoit même pas la Dame avec laquelle il ſe diſoit ſi heureux, & tout ce qu'il m'avoit conté étoit imaginaire.

J'en fus convaincu, & rien ne m'empêcha de prendre un parfait engagement avec cette femme, qu'une bizarrerie inconcevable de ſon eſprit, & dont je ne croyois pas encore que les femmes puſſent être capables. Elle devoit naturellement avoir du mépris & de la haine pour un homme qui avoit été capable de lui donner, & des Lettres, & une avanture abſolument fauſſe, & qui ne lui faiſoit aucun honneur; mais dequoi le cœur d'une femme n'eſt il point ſuſceptible ! Les menteries & les fictions du Gaſcon firent ſur celle-ci un effet tout contraire à celui qu'elles devoient faire; elle eut envie de le connoître. D'abord elle me dit que c'étoit pour ſe venger de ce qu'il m'avoit voulu faire croire d'elle, mais je vis bien que cet homme avoit, ſans y penſer, trouvé le moyen d'engager la Dame; & en effet, dès qu'elle le vit, ils furent amis, & on me compta pour rien.

Qui pourroit dire par quels reſſorts ſe remuent le cœur des femmes, en voyant que celle-ci fut priſe par la choſe même qui auroit dû la mieux défendre ? Pour moi, plus je fais réfléxion à cette avanture, plus je me trouve embarraſſé à expliquer par où le Gaſcon avoit pû venir à bout de lui plaire, & tout ce qu'il me ſemble qu'on en peut dire, c'eſt qu'elle jugea qu'il avoit cru qu'elle valoit la peine d'être aimée, puiſqu'il s'étoit donné le ſoin d'imaginer cette intrigue. Peut-être même trouva-t-elle dans les Lettres ſuppoſées, qu'on avoit aſſez attrapé le caractére de ſon cœur, & qu'elle eut envie d'être aimée d'un homme qui avoit deviné ſi juſte.

Quoiqu'il en ſoit, ils furent amis, & le Gaſcon auroit pû depuis me montrer autant de Lettres véritables, qu'il m'en avoit fait voir de ſuppoſées, mais il devint diſcret dès qu'il fut ſincérement amoureux. Je lui aurois ſans doute diſputé davantage une conquête qu'il avoit ſi peu méritée, ſi dans le temps même que je m'aperçûs que la Dame l'écoutoit, je n'avois voulu me faire aimer d'une autre perſonne, qui me parut une conquête plus digne de moi.

J'avois trouvé Monſieur de Guiſe à Madrid, qui, quoiqu'il n'eût pas encore la li-

berté de retourner en France, jouiſſoit de celle de voir ſes amis. On voit bien que je ne manquai pas de lui rendre compte de mon avanture de Naples, & de lui dire tout ce que j'avois vû de la Maîtreſſe pour laquelle il m'avoit donné la fatale commiſſion qui m'avoit coûté la liberté. Je lui dis tout, excepté l'intrigue que j'avois eûe avec elle, mais je ne déguiſai rien de ſes infidélités pour tout le reſte.

Monſieur de Guiſe qui avoit déja appris par mes lettres une partie de ce que je lui diſois, me dit qu'il vouloit me conſoler de cette malheureuſe commiſſion, en me faiſant connoître à une Dame Eſpagnole, qui lui avoit paru avoir du penchant pour moi, & dont le rang & la fortune ſatisferoient ma vanité, ſi j'étois homme à être pris par là. Je n'étois pas plus vain qu'un autre, mais j'avoue que ce que Monſieur de Guiſe me dit de la qualité & du rang de la Dame, à laquelle il ſuppoſoit que j'avois plû, me donna plus d'envie de la connoître, que ce qu'il me diſoit de ſa beauté, dont il ne manqua pas de me faire un portrait avantageux.

Je lui témoignai donc ſans déguiſement la diſpoſition où j'étois, de ne pas refuſer cette avanture, & nous prîmes jour enſemble pour aller à un rendez-vous, où il me

promettoit de me donner l'occaſion de lui parler & de la voir. Il me mena deux jours après dans une maiſon, où je vis bien qu'il avoit tout pouvoir, par la facilité avec laquelle on nous laiſſa entrer. Il étoit environ cinq heures du ſoir, & le jour étoit encore aſſez grand, pour me faire voir que les meubles de cette maiſon étoient magnifiques. Cette magnificence me confirma l'idée qu'il m'avoit donné de la qualité & des richeſſes de la Dame, & redoubla terriblement l'amour que je commençois à avoir pour elle.

Monſieur de Guiſe me laiſſa ſeul dans un cabinet juſques bien avant dans la nuit, me diſant qu'il alloit préparer la Dame à ma viſite. Je m'imaginois bien que cette Dame devoit être une maîtreſſe de ce Prince, & j'avois ſujet de croire qu'il ne me l'avoit propoſée que parce qu'il commençoit à s'en dégouter; mais telle eſt la foibleſſe de la vanité humaine, que les réfléxions faiſoient peu d'impreſſion ſur moi, tant j'avois envie de compter une Dame ſi puiſſante & ſi riche au nombre de mes conquêtes.

Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis que c'étoit la même Dame Napolitaine, dont j'avois tant ſujet d'être mécontent! Monſieur de Guiſe me la préſenta, & me

dit en riant, qu'elle venoit réparer la faute qu'elle avoit faite, quand elle m'avoit abandonné à Naples. Je fus étonné, si je l'ai jamais été de ma vie, & ma premiere pensée fut une pensée de colere & de vengeance; mais enfin ce n'étoit pas le lieu de la laisser échaper, & voyant Monsieur de Guise & cette Dame rire de tout leur cœur, je me mis à rire aussi.

Je reconnus bien-tôt que Monsieur de Guise m'avoit trompé, quand il m'avoit dit que cette Dame vouloit avoir une intrigue avec moi, puisqu'il étoit mieux que jamais avec elle. Tout ce qu'il avoit pensé n'avoit été que de me la faire voir, ou pour se réjouir de ma surprise, ou pour m'en donner meilleure opinion, en me réconciliant avec elle. Je ne pus m'empêcher d'avoir un secret dépit contre la malice du Duc, & pour me venger de lui, je pris la résolution de me faire encore aimer de cette Dame.

Jamais résolution ne fut ni plus imprudente, ni plus lâche; car enfin c'étoit une honte à moi, d'aimer encore une personne si digne de mépris, & il y avoit de l'imprudence à vouloir enlever au Duc de Guise une maîtresse, qui avoit quitté son pays pour lui, & qui n'étoit venue en Espagne que pour le chercher; mais je passai par des

ſus cette lâcheté & cette imprudence, & je trouvai le moyen, avant que de quitter cette Dame, de lui dire à l'oreille ſans que le Duc s'en apperçût, que je l'aimois plus que jamais, & que je mourrois ſi elle ne répondoit à mon amour. Elle me ſerra la main en entendant ces paroles, & ce ſigne me fit tout attendre d'elle. Dès le lendemain elle m'envoya chercher, & ſa vûe me fit faire de bonne foi, ce que je n'avois entrepris que pour me venger du Duc.

Elle commença par me demander mille pardons du traitement qu'elle m'avoit fait à Naples, alleguant pour excuſe, la crainte qu'elle avoit eûe de ſe rendre ſuſpecte, ſi elle eût pris le parti d'un François. Elle me dit tant de choſes, & elle les accompagna de tant de larmes, que quoique ſes excuſes fuſſent très-mauvaiſes, je les reçus comme ſi elles euſſent été les meilleures du monde, & je lui promis de ne me plus ſouvenir du paſſé. Nous tombâmes enſuite ſur le Duc de Guiſe, dont elle me fit de grandes plaintes, diſant, que quoiqu'elle fût venue exprès à Madrid pour le voir, & qu'elle lui eût fourni des ſommes conſidérables, il n'en étoit pas plus attaché à elle, & qu'il s'amuſoit à être le rival du Roi d'Eſpagne, en faiſant l'amour à une Dame qui étoit aimée de ce Prince. Il

Il eſt aiſé de penſer que je ne pris pas le parti du Duc ; auſſi fus-je le premier à exhorter celle à qui je parlois, de rompre avec lui, & de l'oublier. Elle me dit qu'elle vouloit garder des meſures juſqu'au bout, & que le Duc étant ſur ſon départ pour retourner en France, elle ne vouloit point ſe brouiller avec lui, mais qu'elle le traiteroit de maniére, que je n'aurois pas ſujet d'en être jaloux.

Je me laiſſai éblouir par toutes les choſes qu'elle voulut bien me dire, & je ſortis auſſi amoureux d'elle que ſi elle eût été une Veſtale. Cependant elle me trompoit encore lorſqu'elle faiſoit ſemblant d'être mal ſatisfaite du Duc de Guiſe, & on va voir ſi elle avoit lieu de lui ſavoir mauvais gré d'être le rival du Roi.

J'étois informé que le Roi d'Eſpagne étoit un Prince qui ne gardoit pas trop de meſures du côté de la galanterie, & on ne racontoit rien plus ſouvent à Madrid, que les diverſes intrigues qu'il avoit eûes, & qu'il avoit encore. On m'avoit auſſi appris que tout le monde diſoit qu'il étoit alors amoureux d'une Etrangére qu'il voyoit chez le Comte..... & que c'étoit même cette Etrangére qui avoit agi auprès du Roi pour la liberté du Duc de Guiſe. Ce Duc m'en

avoit quelquefois parlé ſans la nommer, mais comme le Roi avoit pluſieurs maîtreſſes, je ne m'étois pas trop mis en peine de connoître celle-ci.

Le Gaſcon avec qui j'étois logé, étoit beaucoup plus curieux & plus intriguant que moi. Il avoit accès chez celui où le Roi avoit coutume de voir ſa maîtreſſe, & il me dit que ſi je voulois, il me feroit voir ce Prince, un jour qu'il viendroit la voir. Je me laiſſai entraîner à cette curioſité, & m'étant rendu avec mon Gaſcon chez le Comte...., nous nous cachâmes dans un Eſcalier obſcur qui donnoit ſur un paſſage, par où l'on faiſoit entrer le Roi. Ce Prince n'étoit accompagné que de deux Courtiſans, & il venoit toujours en habit déguiſé. Je le vis donc, & ſi je n'avois été prévenu que c'étoit lui, j'aurois eu de la peine à le reconnoître ſous ſon déguiſement, tant il étoit different de ſon habit ordinaire. C'étoit une eſpéce de Cape ſemblable à celles que les Profeſſeurs en Droit portent en Eſpagne. Il fut ce jour-là peu de temps chez le Comte.... & nous le vîmes reſſortir environ une demi-heure après. Dès qu'il fut parti, nous ſortîmes auſſi de l'endroit obſcur où nous étions, & ayant voulu deſcendre l'Eſcalier, on nous cria de faire place. J'apper-

çus au haut de l'Eſcalier une Dame qui vouloit deſcendre, & mon Gaſcon me dit que c'étoit la maîtreſſe du Roi. Je me collai contre la muraille pour lui laiſſer le paſſage libre. Elle avoit le viſage couvert d'un long voile qui m'empêcha de la voir, mais venant à paſſer auprès de moi, je ſentis qu'elle me pinçoit & qu'elle s'approchoit de mon oreille, comme ſi elle eût voulu me dire quelque choſe; & en effet, j'entendis qu'elle me dit ces mots en Italien, Seigneur Comte, ce n'eſt pas ici le lieu où je veux vous voir. Comme elle deſcendoit fort vite, je ne pûs repartir, & je demeurai avec tout l'étonnement, qu'on juge bien que cette avanture pouvoit me donner.

Je ne doutai pas que cette femme ne voulût avoir une intrigue avec moi, & je ſentis ma vanité bien flattée, de voir qu'une Dame aimée d'un Roi, m'avoit fait de pareilles avances. Je ne m'appliquai donc plus qu'à trouver les moyens de la voir, & de ſavoir qui elle étoit. Je crus que perſonne ne pourroit mieux m'en inſtruire que ma Napolitaine, puiſqu'elle m'en avoit parlé quand elle s'étoit plainte que le Duc de Guiſe étoit le rival du Roi.

J'allai chez elle le plûtôt que je pûs, & l'ayant miſe ſur les amours du Roi, je lui

demandai qui étoit celle de ſes Maîtreſſes que le Duc de Guiſe aimoit. Elle ſourit à cette queſtion, & elle me demanda pour quelle raiſon je la lui faiſois. Je lui répondis que c'étoit par une ſimple curioſité. Elle me demanda encore pluſieurs fois ſi je n'avois point d'autre raiſon, & comme je lui faiſois toujours la même réponſe : Vous n'êtes pas ſincére, me dit-elle, je ſai plus de vos nouvelles que vous ne penſez. Celle que vous avez tant d'envie de connoître, eſt ma meilleure amie. Je ſai qu'elle vous aime, & qu'elle vous a parlé ; mais ſi vous êtes ſage, vous la laiſſerez là, & d'ailleurs je ne crois pas que dans le temps que nous ſommes enſemble comme nous ſommes, vous vouluſſiez me faire l'infidélité d'embarquer une affaire avec une autre.

Je voulus nier d'abord que cette femme m'eût parlé, mais je vis que la Napolitaine étoit inſtruite, puiſqu'elle me repeta juſqu'aux termes dont elle s'étoit ſervie. J'avouai donc la vérité, mais je promis de m'en tenir là, & de ne faire nulle perquiſition pour découvrir qui étoit la Dame, ni pour avoir les moyens de la voir.

Le Duc de Guiſe m'en parla, & il me fit connoître qu'il n'étoit par moins inſtruit que la Napolitaine, mais au lieu de me dé-

tourner comme elle de m'attacher à cette femme, il m'y exhorta, & il me dit que je ne pouvois mieux faire que de ſuivre ſon exemple; qu'il devoit bien-tôt retourner en France, & qu'il me laiſſeroit le champ libre.

Je n'étois que trop diſpoſé à faire ce que le Duc vouloit que je fiſſe, & je ne pouvois m'ôter de l'eſprit la gloire que je me figurois, à avoir été ainſi prévenu. Cependant voulant diſſimuler avec lui, je pris en riant tout ce qu'il me dit, & je ne lui témoignai aucune envie de connoître cette femme. Je n'épargnai pourtant rien pour en venir à bout, mais ſoit que je n'oſaſſe m'expliquer ouvertement, ſoit que ceux à qui je m'adreſſois ne fuſſent pas mieux inſtruits que moi, je fus encore long-temps ſans ſavoir qui elle étoit. Le Duc de Guiſe auroit pû me l'apprendre ſi j'avois voulu l'interroger, mais je me défiois de lui, ne doutant point que dès qu'il me verroit amoureux de la maîtreſſe du Roi, il n'allât tout dire à la Napolitaine, avec laquelle je voulois garder des meſures.

Je reſtai donc dans mon ignorance, me faiſant les plus belles idées du monde de cette nouvelle maîtreſſe, & me privant par ces idées chimériques, de la douceur réelle

que j'aurois pû goûter chez la Napolitaine ; que je commençois à trouver insupportable, depuis que j'aimois, sans savoir qui.

Je n'ai jamais mieux connu qu'en cette occasion, combien l'amour est une passion bizarre ; car enfin quoique je n'eusse jamais vû cette femme, & que je ne m'en représentasse qu'une image en l'air, j'en étois pourtant plus occupé que je ne l'avois été d'aucune maîtresse. Il me semble même que ma passion étoit d'autant plus violente, que j'avois une idée moins distincte de l'objet qui la causoit. Au lieu qu'en aimant une femme qu'on a vûe, l'amour se régle sur l'image qu'on en conserve, c'étoit ici tout le contraire. Je réglois l'image de ma maîtresse sur l'amour que j'avois pour elle, & c'est là ce qui me la faisoit croire beaucoup plus charmante, que si je l'eusse vûe.

Je connus alors par mon expérience, qu'il y a plus de vrai-semblance qu'on ne croit au caractére de ces Héros romanesques, qu'on nous représente courir le monde pour l'amour d'une Dame invisible, car je n'étois guére différent de ces merveilleux Paladins, & ma Dame invisible m'occupoit uniquement.

L'avanture fut même conduite de maniére à renouveller en ma personne tout le

merveilleux du Roman, car je reçus des lettres de la Dame, qui étoient très-tendres & très-paſſionnées, par leſquelles elle me promettoit de ne me pas laiſſer long-temps dans mon ignorance & dans mon inquiétude, pourvû que je lui fuſſe fidéle, & que je ne parlaſſe jamais des avances qu'elle me faiſoit.

Je n'avois pas peu de peine à lui garder le ſecret, car toutes les fois que j'avois reçu de ſes lettres, la Napolitaine m'en parloit, & paroiſſoit toujours très-inſtruite de ce qu'on m'avoit mandé. Je fus mené de la ſorte pendant trois mois, au bout deſquels je reçus un matin un billet, par lequel on me promettoit que ce même jour la Dame ſe feroit connoître à moi, & qu'elle ſe rendroit pour cela chez la Napolitaine.

Quelque chagrin que j'eûſſe qu'on eût choiſi cette maiſon pour le rendez-vous, j'avois une ſi furieuſe envie de connoître ma maîtreſſe, que paſſant pardeſſus toutes ſortes de difficultés, je ne manquai point à m'y trouver à l'heure marquée. Là, je reconnus que la Napolitaine, & la maîtreſſe du Roi qui m'avoit parlé & qui m'avoit écrit, étoient la même perſonne, qui avoit voulu ſe donner ce divertiſſement, voyant la facilité avec laquelle je m'étois laiſſé ſurprendre par ſes avances.

Je ſûs donc que cette Dame ayant quitté Naples pour ſuivre le Duc de Guiſe en Eſpagne ; avoit à peine paru à Madrid, que le Roi en étoit devenu amoureux ; que le Duc de Guiſe qui n'avoit à cet égard aucune délicateſſe, avoit aidé lui-même à la faire voir au Roi, & qu'à la faveur du ſervice qu'il avoit en cela rendu à ſa Majeſté, il avoit ménagé l'affaire de ſa délivrance, & étoit reſté en poſſeſſion d'être le rival du Roi, ſans que ce Prince, ou le ſoupçonnât, ou en eût de la jalouſie.

Lorſque que toutes ces choſes m'eurent été expliquées, je voulus faire ſemblant de n'en avoir pas été la dupe, & j'aſſûrai fort qu'il y avoit long-temps que j'étois inſtruit du tour que l'on me jouoit. Mais quand même la Napolitaine auroit été capable de croire par mes diſcours, que j'avois deviné ſa malice, elle n'en auroit rien crû, par la maniére dont elle vit que je m'attachai à elle depuis que j'eus reconnu la vérité, car j'en fus plus paſſionné que jamais, au lieu que je l'avois négligée tant que j'avois eu dans l'eſprit celle qui m'avoit parlé ſur le degré.

Il eſt vrai que cette femme me parut avoir des charmes nouveaux, quand je me repréſentai que c'étoit celle dont je m'étois fait

une

une ſi charmante idée. Il ſemble que j'ajoûtai à ce qu'elle avoit de beauté, tous les attraits que j'avois attribués à la Dame inviſible, & c'eſt ce qui doit marquer que l'amour a toujours beſoin de l'imagination, & qu'il n'eſt jamais plus violent, que quand il eſt excité par d'agréables images ; mais en même-temps, on doit reconnoître la foibleſſe & l'illuſion du cœur, qui dans cette paſſion, donne preſque tout à l'idée.

Quoiqu'il en ſoit, je recommençai à aimer la Napolitaine, comme ſi elle eût été une autre perſonne, & l'amour que j'eûs pour elle me parut tout nouveau. Comme le Duc de Guiſe partit preſqu'auſſi-tôt, je me trouvai après ſon départ, encore plus en liberté de me donner tout entier à cet amour, & j'en fis mon occupation pendant plus de ſix mois. Je fus ſurpris de la maniére dont le Duc ſe ſépara d'elle, & je vis bien que lui & ſa maîtreſſe étoient à-peu-près du même caractére. La joie de retourner en France, le rendit inſenſible au déplaiſir de quitter une femme, qui avoit tant fait de choſes pour lui; & cette femme, de ſon côté, fut peu touchée de ſon départ, par la gloire d'être maîtreſſe du Roi, & par la commodité de trouver en ma perſonne, un amant capable de tenir auprès d'elle la pla-

ce du Duc. Ce qu'il y eut de plus ſurprenant dans leur procédé, c'eſt qu'ils ſe préparérent de concert à la facilité de ſe quitter, & que le Duc lui dit de bonne-foi qu'étant obligé de ſe ſéparer d'elle, il vouloit lui donner quelqu'un qui la conſolât de ſon abſence, & qu'il ne pouvoit choiſir perſonne qui lui convînt mieux que moi ; c'eſt-à-dire, qu'ils traiterent cette ſéparation avec un ſang-froid, dont je n'aurois jamais crû que des perſonnes qui s'aimoient fuſſent capables. Heureux ! quand on eſt de ce caractére, & combien de fois ai-je eu lieu de ſouhaiter d'en être, car tout mon malheur a toujours été d'aimer avec trop de conſtance & de tendreſſe. J'étois né pour un autre ſiécle que celui-ci, & j'aurois été plus heureux & plus ſage dans les temps, où il y avoit encore de la bonne-foi en amour.

La Napolitaine me parut ſi bien une maîtreſſe nouvelle, que j'oubliai juſqu'à ſon caractére, & que je me mis à lui faire l'amour, comme ſi tout ce qui m'étoit arrivé à Naples eût été un ſonge. Quand j'examine la cauſe de cet aveuglement, je ne puis l'attribuer qu'à ma vanité, car j'avoue qu'elle étoit flattée par la maniére dont cette Dame étoit revenue à moi. Si j'en euſſe jugé favorablement, je n'aurois dû attribuer ce

retour qu'à la même légéreté qui l'avoit autrefois fait changer pour moi, mais il étoit dit que je ſerois aveugle, & toujours dupe de cette femme.

Une autre cauſe encore de mon aveuglement, fut la grande oiſiveté où je me trouvois à Madrid, & la difficulté d'y voir d'autres femmes. J'avois beſoin d'occupation, & je craignois de me faire des affaires. Tout cela me livra à la perſonne dont je parle, & je ne pouvois en choiſir une moins propre à me procurer le repos que j'enviſageois. Il eſt vrai qu'elle ſut occuper mon oiſiveté, mais ce ne fut que par le grand nombre d'affaires qu'elle me fit.

A peine le Duc de Guiſe fut parti, qu'elle s'aviſa de le regretter, & de dire qu'elle vouloit le ſuivre en France. Tant que cette fantaiſie lui dura, je n'en reçus que des chagrins, & elle diſoit que j'étois cauſe de ce que ce Prince avoit pû ſe réſoudre à la quitter, & de ce qu'elle-même avoit conſenti à ſon départ.

Quand je vis qu'elle s'aviſoit de me faire ces incartades, je m'aviſai auſſi de lui en faire de mon côté. Je lui reprochai l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi, & je lui dis que ma délicateſſe ne pouvoit s'accommoder de ce partage, c'eſt-à-dire, que nous

ne fiſmes plus que nous quereller, & cela dura plus de trois ſemaines. Enfin elle redevint de meilleure humeur, & ne me parla plus du Duc de Guiſe. Je lui fis auſſi quartier ſur le Roi d'Eſpagne, & nous fûmes bons amis.

Mais cette paix ne dura guére. Je la trouvai un ſoir comme une furie ; & lui ayant demandé la cauſe de ſa colére, elle me témoigna une jalouſie extrême contre une de ſes rivales, car, comme je l'ai dit, le Roi d'Eſpagne avoit encore d'autres maîtreſſes qu'elle.

Je fus d'autant plus ſurpris de la voir dans cet emportement, que je l'avois juſques-là toujours trouvée très-patiente ſur les autres femmes que le Roi aimoit. Je lui demandai quelle mouche l'avoit piquée, & elle me dit qu'elle n'avoit aucun nouveau ſujet de haïr cette rivale, mais qu'elle avoit fait des réfléxions qui l'avoient perſuadée, qu'il lui étoit honteux de n'être pas aimée ſeule.

Quoique cette délicateſſe me parût venir bien tard, je voulus pourtant m'en ſervir pour lui perſuader de ne plus avoir d'intrigue avec le Roi. Je lui repréſentai qu'elle avoit aſſez de bien pour n'avoir pas cette complaiſance pour un Prince qu'elle n'aimoit pas, & qui ne devoit lui plaire que

par la penſion qu'il lui faiſoit.

Elle ne s'accommoda point du tout de ce conſeil, & elle me dit au contraire, qu'elle vouloit ſe ſervir plus que jamais du pouvoir qu'elle avoit auprès du Roi, pour le dégoûter de toutes ſes autres maîtreſſes, & demeurer ſeule en poſſeſſion de ſon cœur.

Je lui repréſentai encore, que rien ne lui étoit plus impoſſible que de fixer ce Prince, qui tous les jours ajoûtoit une maîtreſſe nouvelle à celles qu'il avoit déja. Elle perſiſta à me ſoûtenir qu'elle en viendroit à bout, & qu'il falloit même que je l'aidaſſe, parce que perſonne ne le pouvoit mieux que moi.

Je voulus ſavoir comment je pouvois la ſervir à débuſquer ſes rivales. C'eſt, dit-elle, qu'il faut que vous faſſiez ſemblant d'être amoureux de celle dont j'ai plus lieu de me plaindre. Le Roi ne manquera pas d'être jaloux quand il ſaura que vous l'aimez. J'aurai ſoin de l'en inſtruire, & je tournerai ſi bien les choſes, que tout le chagrin du Roi ne tombera que ſur ma rivale.

Je lui dis qu'elle étoit folle, de vouloir m'engager à une choſe, qui ſûrement me ſeroit bien plus funeſte qu'à celle qu'elle vouloit détruire. Elle me répondit en colére,

que ſi je ne le faiſois, elle avertiroit le Roi du commerce que nous avions enſemble, & que dès qu'elle lui en diroit un mot, je ſerois perdu.

Je trouvois toutes les propoſitions de cette femme ſi extravagantes & ſi folles, que j'eus peine à croire qu'elle parlât ſérieuſement, mais elle ſoûtint toujours ce qu'elle avoit avancé, & je vis bien que cela n'étoit que trop ſérieux. Dans les extrémités dont j'étois menacé, j'aimai mieux prendre le parti de faire ſemblant d'aimer ſa rivale, parce que cela me paroiſſoit plus long, & que j'eſperai que ſa fantaiſie changeroit, au lieu qu'en la refuſant, j'avois lieu de craindre qu'elle ne me jouât inceſſamment quelque tour auprès du Roi.

Je lui dis donc que je la priois de me faire connoître par où elle croyoit que je devois m'y prendre pour faire l'amoureux de cette fille. Elle me dit que cela ne me ſeroit pas mal-aiſé, puiſqu'elle me la feroit voir; que quoiqu'elle fût ſa rivale, & qu'elle eût envie de la perdre, elle ne laiſſoit pas de faire ſemblant d'être de ſes amies, & qu'elle la voyoit ſouvent.

Nous convînmes donc qu'elle la prieroit un jour de venir chez elle, & que je m'y trouverois. La choſe s'exécuta comme nous

l'avions projettée, excepté que je ne fis point ſemblant d'être amoureux, parce que j'aimai bien tôt de tout mon cœur.

Cette perſonne étoit une Catalane de dix-huit à vingt ans, que je nommerai Eleonor. Elle avoit l'humeur du monde la plus douce & la moins artificieuſe; elle n'étoit pas de qualité, & elle avoit été amenée à Madrid dans le temps de la revolte des Catalans contre l'Eſpagne, par la femme du Gouverneur, qui fut égorgé dans cette fameuſe révolution. Cette Dame l'avoit fait connoître à la Cour, & le Roi l'aimoit paſſionnément ſans en pouvoir rien obtenir. Il n'y avoit que ce Prince qui connût ſa ſageſſe, parce que tout le monde étoit perſuadé qu'il n'y avoit point de fille qui pût rien refuſer à un Roi.

Comme elle étoit la plus belle des maîtreſſes de ce Prince, c'étoit celle qui donnoit plus de jalouſie à la Napolitaine, & cette femme reprochant un jour au Roi l'attachement qu'il avoit pour elle, il lui avoua qu'elle lui avoit toujours réſiſté, & qu'il n'eſpéroit plus en rien obtenir, parce qu'il commençoit à ſe laſſer de ſes refus.

Cet aveu du Roi, fut ce qui mit la Napolitaine de mauvaiſe humeur contre cette rivale. Elle fut au déſeſpoir qu'une fille ſi ſa-

ge fût ſi aimée, & craignant que ſa ſageſſe ne lui donnât la préférence dans l'eſtime de ce Prince, elle réſolut de la détruire, en faiſant croire au Roi qu'elle n'étoit ſage que pour lui ; car c'eſt le génie ordinaire des femmes qui ont quelque choſe à ſe reprocher dans leur conduite, de haïr & de décrier celles dont l'exemple les condamne. Je ne ſavois point que ce fût par ce motif que la Napolitaine vouloit que j'en paruſſe amoureux, & je ne l'appris que long-temps après.

Je fus touché de ſa beauté dès que je la vis, & j'étois ſi rebuté de tous les travers de la Napolitaine, que mon cœur qui n'étoit point content avec elle, ſaiſit avec ardeur la premiere occaſion d'en aimer une autre. Celle-ci me parut digne de mon amour, & comme nous étions convenus que je me déclarerois ſon amant, je ne tardai pas à lui faire cette déclaration. Elle me répondit en termes généraux, & enfin elle m'aſſura que ſi la paſſion que je lui marquois étoit ſincére, elle ne me donneroit pas lieu de m'en repentir.

Nous prîmes jour au lendemain pour nous revoir, & la Napolitaine qui croyoit que tout ce que je faiſois étoit une feinte ; & qui étoit bien-aiſe que ſa rivale s'enga-

geât de plus en plus avec moi, nous laissa seuls dès qu'elle fut arrivée.

Cette fille voyant qu'elle pouvoit me parler sans témoins, m'ouvrit son cœur; & après m'avoir assuré qu'elle n'avoit jamais rien accordé au Roi, elle me dit qu'elle auroit la même conduite pour quelque homme que ce fût, & qu'elle ne s'attacheroit jamais qu'à celui qui l'estimeroit assez pour l'épouser.

Ces sentimens ne firent qu'augmenter l'amour que j'avois eu pour elle, dès la premiere fois que je l'avois vûe. Je lui dis que j'aurois souhaité être un parti digne d'elle; mais que j'étois obligé de lui avouer que j'avois peu de bien en France; que celui que j'avois en Pologne appartenoit à mes enfans, & qu'en un mot, ce seroit la tromper, que de lui promettre que je l'épouserois.

Elle me répondit qu'elle ne cherchoit point de grandes richesses, & que pourvû qu'elle trouvât un mari qui pût lui donner son nécessaire sans s'incommoder, elle seroit contente. Je lui répliquai qu'elle devoit avoir de plus hautes prétentions, & que tout ce que je pouvois faire pour son service c'étoit de lui donner mes conseils, pour embarquer quelque affaire qui lui fût avanta-

geuſe. Elle me dit que ce n'avoit été qu'en cette vûe, qu'elle avoit ſouffert l'amour du Roi; qu'elle ſavoit bien que ſa réputation en ſouffroit, mais qu'enfin ayant beſoin de ſupport, elle croyoit que Dieu ne l'abandonneroit pas, tant qu'elle n'auroit rien à ſe reprocher.

Ces ſentimens me rappellerent le ſouvenir de ma pauvre Carmelite; & je trouvai celle qui me parloit, ſi ſemblable à elle, qu'en ce moment je repaſſai ſur les avantures de ma vie, auſquelles elle avoit eu part, & cette penſée me fit venir les larmes aux yeux.

Eleonor fut fort ſurpriſe de me voir pleurer. Je lui dis que c'étoit l'effet de l'eſtime que j'avois pour elle, & du déſeſpoir où je me trouvois de ne pouvoir répondre, comme j'aurois voulu, à des ſentimens auſſi nobles & auſſi vertueux que les ſiens. Ce diſcours lui fit plaiſir, & je vis bien qu'elle en avoit pour moi plus d'eſtime & plus de confiance. Elle me dit que puiſque je voulois bien lui donner mes conſeils, elle ne les acceptoit qu'en cas qu'ils lui ſerviſſent à obliger le Roi d'Eſpagne à lui faire aſſez de bien pour m'épouſer, ſans m'être à charge; car, ajouta-t-elle, je vous avouerai franchement que j'aurois beaucoup plus de

goût pour vous que pour tout autre. J'aime la France, & je croirois mon bonheur extrême, ſi je pouvois y paſſer ma vie avec vous.

Quelque charmé que je fuſſe de ces paroles, je ne laiſſai pas de lui dire toujours, que je ne voyois guére d'apparence à notre mariage, & je lui répétai ſi ſouvent qu'il n'y falloit pas penſer, qu'elle s'en fâcha un peu contre moi. Ne croyez pas, me dit-elle, que ſi j'inſiſte à vouloir vous épouſer, ce ſoit manque de trouver d'autres partis; car je vous dirai qu'il y en a un qui ſe préſente, dont toute autre que moi ſeroit éblouie. Elle me conta alors, que le fils du Duc d.... étoit fort amoureux d'elle, & que ſi elle eût voulu y donner les mains, il l'auroit déja enlevée, mais qu'elle s'étoit toujours oppoſée à ſes deſſeins, de peur de lui faire des affaires avec le Roi.

Je me trouvai alors fort embarraſſé, & je connus bien que je l'aimois véritablement, par le chagrin que me donna l'amour dont elle me parloit; mais enfin, voyant que je ne la pouvois épouſer, j'eus aſſez de force pour lui dire qu'elle ne devoit pas négliger ce parti, qu'il falloit qu'elle ménageât le fils du Duc d.... & que je l'aiderois à lui faciliter les moyens de devenir ſa femme.

Ce fut là à-peu-près que ſe termina la converſation de cette premiere viſite. La Napolitaine me demanda fort où j'en étois, & je lui répondis qu'il n'y avoit rien à faire, & que cette fille étoit incapable d'aucun attachement. Cela ne fit qu'augmenter le deſir qu'elle avoit de la perdre, & dès la premiere fois qu'elle vit le Roi, elle lui dit que cette fille ſi fiére pour lui, avoit une intrigue avec moi, & que je m'étois vanté de ſes bonnes graces.

Le Roi qui l'eſtimoit, lui dit tout ce que la Napolitaine lui avoit appris, & cette pauvre fille croyant qu'il étoit vrai que je m'étois vanté, comme on diſoit, d'être bien avec elle, jura au Roi que cela étoit faux, & elle lui demanda vengeance de cette calomnie.

Elle ne ſe contenta pas de ce que le Roi lui promit, elle ſuſcita auſſi contre moi le fils du Duc d.... qui lui donna ſa parole qu'il me feroit dédire, ou qu'il m'ôteroit la vie. Je n'avois garde de me défier du tour qu'on me jouoit, & je n'étois rempli que d'eſtime & d'admiration pour cette fille, pendant qu'elle juroit ma perte.

J'étois donc fort en repos, quand un ſoir me retirant chez moi, je fus attaqué par ſix hommes robuſtes, qui me prenant par les

jambes, me firent tomber, & m'ayant ôté par là le moyen de mettre l'épée à la main, & de me défendre, me liérent & me conduisirent dans une maison, où la premiere personne que je vis fut Eleonor.

Elle vint à moi avec un visage furieux, & elle me dit qu'il falloit que je lui rendisse l'honneur que je lui avois ôté, ou que je m'attendisse à être haché en mille piéces. Le fils du Duc d.... étoit avec elle, qui me mettant le poignard sous la gorge, sembloit ne vouloir pas même attendre que je parlasse, & crioit qu'il falloit me tuer.

Tout ce que je pus faire dans le péril où je me voyois, fut de regarder Eleonor avec des yeux qui imploroient son secours, car je n'eus pas la force de prononcer un mot. Je ne sai si mes regards lui firent compassion, mais retenant le bras de celui qui faisoit mine de me vouloir couper la gorge: Parle donc, malheureux, me dit-elle, par où ai-je mérité les calomnies que tu as répandues contre moi?

La parole me revint à ce discours, & jugeant bien qu'il falloit qu'on lui eût fait entendre ce qui n'étoit pas, je commençai à craindre un peu moins; & continuant à la regarder tendrement: Moi, Madame, lui dis-je, j'aurois dit de vous des choses inju-

rieuſes ? Vous ne pouvez pas le croire, & je ne ſuis coupable que parce que je vous eſtime peut-être trop, & que j'ai pris trop de plaiſir à publier les louanges que vous méritez.

Je prononçai ces paroles d'un air ſi plein de bonne foi, que je vis bien qu'Eleonor commençoit à revenir des préventions qu'on lui avoit données. J'oubliai que j'étois en préſence d'un homme qui la vouloit épouſer, & je continuai à lui parler avec tant de paſſion, qu'en me juſtifiant dans l'eſprit de la fille, je commençai à me rendre coupable en celui de ſon amant. Il jugea bien qu'il falloit que je l'aimaſſe pour lui parler comme je faiſois, & c'eſt pour cela que m'interrompant, il continuoit toujours à dire qu'il falloit m'ôter la vie.

Eleonor lui répondit qu'il étoit bon de m'entendre, & auſſi-tôt elle m'apprit ce que la Napolitaine avoit dit au Roi. Je proteſtai que c'étoit une invention de ſa malignité & de ſa jalouſie; & Eleonor paroiſſant tout-à-fait déſabuſée, me demanda ſi je ne voudrois pas bien ſoutenir devant le Roi ce que je diſois. Je m'offris à le ſoutenir, non-ſeulement en préſence du Roi, mais auſſi devant tout l'Univers, & je ne pûs m'empêcher d'accompagner mes proteſtations de

termes tendres & passionnés, lui répetant que je l'adorois, que je n'aimois qu'elle, & que je la priois de prendre ma vie si ma mort lui étoit agréable.

Tout cela me rendoit suspect au fils du Duc d.... qui regardant Eleonor avec dépit : Hé quoi donc, Madame, lui dit-il, souffrez-vous qu'on vous parle de la sorte, & n'avez-vous fait conduire ici cet homme que pour me donner le chagrin d'apprendre qu'il est mon rival ? Hé, ne voyez-vous pas bien, reprit-elle, qu'il ne sait ce qu'il dit, que la crainte de la mort lui a troublé la cervelle, & qu'il ne me parle avec tant de passion, que pour obtenir la vie, qu'il craint qu'on ne lui ôte ?

Bien loin de voir à ce discours, que j'avois fait une faute très-imprudente en témoignant mon amour en présence d'un rival qui pouvoit m'ôter la vie, & qui me tenoit toujours le poignard sous la gorge, je ne fis attention qu'à l'injure qu'on me faisoit, en m'accusant de craindre la mort. J'oubliai donc entiérement le danger où j'étois pour ne témoigner que ma passion. Non, repris-je, ce n'est point la mort que je crains, je sai ce que je dis, & si vous voulez, dis-je, en parlant à mon rival, me faire délier, nous verrons qui de vous ou de moi a le plus à craindre.

A ces paroles, cet homme qui n'étoit pas brave, ſe rapprocha de moi pour m'enfoncer ſon poignard dans la gorge, & je n'en évitai le coup que parce qu'Eleonor lui retint le bras, & ſe mit entre lui & moi. L'Eſpagnol voyant que ſa maîtreſſe prenoit ma défenſe, ſortit en la menaçant, & emmena ceux qui m'avoient arrêté. Elle fit ce qu'elle put pour le retenir, mais inutilement, & elle reſta ſeule avec moi, me déliant elle-même, & me blâmant fort d'avoir ſi mal-à-propos témoigné que je l'aimois.

Je la conſolai comme je pûs, & je lui dis qu'il ne m'arriveroit jamais de parler de la ſorte, mais qu'elle ne devoit attribuer mon imprudence qu'au chagrin dont j'avois été ſaiſi, en voyant qu'elle m'avoit accuſé de mal parler d'elle. Je lui promis de déſabuſer le Roi quand elle voudroit, & de la venger de la Napolitaine. Elle me dit que ce n'étoit plus de quoi il s'agiſſoit, & que je ne devois penſer qu'à lui donner les moyens de perſuader à mon rival, que tout ce que j'avois dit ne venoit que de ce que j'avois été peu maître de moi, dans le danger dont je m'étois vû menacé.

Je l'aſſurai que je ferois tout ce qu'elle voudroit pour cela, & elle me dit qu'il falloit

loit que je commençaſſe par ne la plus voir. Quelque rigoureux que fût cet ordre, je m'y ſoumis, l'aſſurant que je tiendrois ma parole, à quelque prix que ce fût, & au péril même de ma vie. Cependant le fils du Duc d.... ſortit de ſi mauvaiſe humeur, & ſi irrité de ce qu'elle l'avoit empêché de me tuer, qu'il alla publier par tout qu'elle m'aïmoit, & qu'il avoit été convaincu de tout ce qu'on diſoit que je m'étois vanté d'avoir obtenu d'elle.

Le Roi en entendit parler, & il ne douta plus après ce témoignage, de tout ce que la Napolitaine avoit voulu lui perſuader de la mauvaiſe conduite de cette fille. Ainſi elle ſe vit décriée par tout, & je me trouvai la cauſe innocente du tort que cette médiſance lui faiſoit. J'en eus un chagrin mortel; & malgré ma promeſſe que je lui avois faite de ne la plus voir, je cherchai à lui parler pour m'offrir à tout ce qu'elle voudroit m'ordonner, ou pour la venger de ſes ennemis, ou pour lui faire recouvrer ſa réputation, mais d'autres que moi prirent ſoin de l'un & de l'autre.

Le Roi croyant avoir lieu d'être perſuadé que cette fille avoit de l'inclination pour moi, eſpera que puiſqu'elle n'avoit pû me réſiſter, car c'eſt ce qu'il penſoit, elle pour-

roit enfin ſe réſoudre à avoir la même complaiſance pour lui. C'eſt ainſi qu'à l'égard des cœurs qui ont peu de délicateſſe, l'amour ſe nourrit par ce qui devroit le détruire. Il redoubla donc ſes ſoins & ſes empreſſemens pour elle avec tant d'éclat & d'aſſiduité, qu'on crut qu'il avoit oublié ſes autres maîtreſſes.

Je ne ſai ſi elle ſe laiſſa gagner, mais le Roi la maria quinze jours ou trois ſemaines après à un Seigneur Eſpagnol, auquel il donna, dès qu'ils furent mariés le Gouvernement de M..... retenant ſa femme à Madrid.

J'étois alors brouillé avec la Napolitaine, & j'avois juré de ne la voir de ma vie, après le danger où elle m'avoit expoſé : mais elle fit tant de choſes pour me faire revenir, que je ſuccombai encore par les mêmes raiſons qui m'avoient déja rappellé une fois auprès d'elle, je veux dire, par l'oiſiveté où je me trouvois, & la difficulté de voir d'autres femmes.

Comme le Roi l'avoit fort négligée, je la trouvai réſolue de ne voir jamais ce Prince, de refuſer ſa penſion, & de retourner à Naples. Je m'oppoſai à ce dernier deſſein, parce que je ne pouvois quitter Madrid, & que je craignois, quand elle ſeroit par-

tie, de manquer d'amuſement, car j'étois alors perſuadé qu'il m'étoit impoſſible de vivre ſans quelque intrigue, tant c'eſt un malheur déplorable à un honnête homme d'avoir contracté ces maudites habitudes, juſqu'au point de ne pouvoir plus s'en paſſer. Ce fut là l'unique ſource de tous mes maux, que j'ai déplorée mille fois, & que je conſeillerai toujours d'éviter à quiconque voudra vivre heureuſement.

Elle conſentit de ne point retourner à Naples, mais je ne fus pas long-temps à me repentir de m'être oppoſé à ſon départ. Elle reprit ſes jalouſies pour la Catalane, & elle ne balança point à me dire qu'elle vouloit que je l'aidaſſe à perdre cette femme. J'eus beau lui répréſenter l'injuſtice & les dangers d'un tel deſſein. Plus je voulus l'en détourner, plus elle s'y opiniâtra. Je rompis encore avec elle, ne pouvant avoir la complaiſance qu'elle exigeoit, & elle, ne voulant point de moi ſans cette complaiſance.

Quand j'eus ceſſé de la voir, elle trouva le moyen d'engager le fils du Duc d.... qui étoit ce rival qui m'avoit voulu tuer, & qui avoit aimé Eleonor. L'amour de cet homme s'étoit changé en haine dès le moment que ſa maîtreſſe l'avoit empêché de me tuer dans l'avanture dont j'ai parlé. Cet-

te haine s'étoit fortifiée par le mariage de cette fille, & par l'attachement que le Roi continuoit à avoir pour elle. Il ſe trouva donc très-diſpoſé à ſeconder la vengeance de la Napolitaine, lorſqu'il fut aſſez bien avec elle pour s'en croire aimé.

Comme ils avoient l'un & l'autre l'ame baſſe & cruelle, ils ne réſolurent pas moins que de la faire poignarder. Je fus averti de leur deſſein par un domeſtique de la Napolitaine, qui avoit autrefois été le confident de l'intrigue que j'avois eûe avec elle, & qui avoit toujours continué à être dans mes intérêts, & à m'avertir de ce que faiſoit ſa maîtreſſe.

Etant inſtruit par cet homme des meſures qu'ils prenoient pour éxécuter leur déteſtable deſſein, je crûs que je devois m'y oppoſer, non-ſeulement parce que j'étois moi-même redevable de la vie à celle qu'ils vouloient faire périr, mais auſſi parce que j'avois conſervé une véritable paſſion pour cette généreuſe perſonne, & que d'ailleurs je me trouvois aſſez généreux moi-même pour prendre le parti des gens malheureux & opprimés, ſans autre intérêt que d'avoir la gloire d'empêcher la violence.

La premiere démarche que je fis, fut d'avertir Eleonor des deſſeins qu'on tramoit

contre elle, & de lui dire qu'elle ne devoit point différer d'en inſtruire le Roi. Elle le fit, mais ayant dit à ce Prince, que c'étoit par moi qu'elle avoit ſû qu'on en vouloit à ſa vie, il alla ſe mettre dans l'eſprit que j'avois continué à la voir, & à être bien avec elle. Cela lui donna de la jalouſie, & ſa jalouſie lui fit croire, que je n'avois donné cet avis que pour me rendre néceſſaire, & c'eſt ce qui fut cauſe qu'il le négligea. Cependant il en dit un mot au pere de celui qui avoit conſpiré avec la Napolitaine, & ce pere dit à ſon fils, que j'avois fait avertir le Roi du deſſein qu'il méditoit. Le fils aſſûra ſon pere que cet avis étoit ſans nul fondement, & un pur effet de mon imagination, & il perſuada d'autant plus aiſément ce qu'il diſoit, qu'on ne voyoit guére d'apparence, qu'un homme comme lui, eût la lâcheté de faire aſſaſſiner une femme.

Ainſi mon zéle n'eut point alors d'autre effet que de me rendre ſuſpect, & à ceux à qui j'avois donné cet avis, & à ceux qui avoient tramé l'horrible complot que je voulois renverſer. Les premiers me regarderent comme un calomniateur, & les autres conçurent le deſſein de me faire périr, pour mieux ſe défaire enſuite de la pauvre Catalane. Ce fut elle qui m'avertit que le

Roi devoit me faire arrêter, & je me cachai ſi bien, que j'évitai, & ceux qui avoient ordre de me prendre, & ceux qui me cherchoient pour m'ôter la vie.

Je devois alors ne penſer qu'à me ſauver, & c'eſt le parti que j'aurois pris, ſi je n'avois été perſuadé, que j'étois ſeul capable d'empêcher qu'on n'exécutât le deſſein dont j'avois donné l'avis, & des circonſtances duquel j'étois trop inſtruit pour n'en pas craindre les ſuites. Ainſi le deſir de ſauver la vie à une perſonne que j'aimois, quoique je ne la viſſe plus, eut plus de pouvoir ſur moi, que le ſoin de ma propre vie. Je reſtai donc à Madrid, mais je fis courir le bruit que je m'étois ſauvé, & alors la Napolitaine & ſon amant me croyant bien loin, ne penſerent plus qu'à exécuter ce qu'ils avoient projetté pour perdre leur ennemie.

Il eſt étrange qu'ils s'opiniâtraſſent à une entrepriſe qui avoit été éventée par l'avis que j'avois donné, & dont après cet avis, ils ne pouvoient éviter d'être ſoupçonnnés, ſi elle s'exécutoit, mais ils n'en voulurent point démordre; & fermant les yeux à leur propre péril, ils n'eurent d'attention qu'à leur vengeance.

Cependant j'étois fort embarraſſé pour

trouver les moyens de détourner le coup qu'ils méditoient. N'ayant plus la liberté de paroître ni d'agir, & ne pouvant plus avoir de nouvelles du domeſtique qui m'avoit donné les premiers avis, je m'aviſai de me déguiſer en Eſclave Algérien. Je me barbouillai le viſage, & je m'appliquai une groſſe barbe poſtiche, qui me rendit tout-à-fait méconnoiſſable, & en cet état j'allai chez la Catalane à qui je me découvris, lui diſant, que je n'avois pû l'abandonner dans le péril dont elle étoit menacée ; que je la conjurois de ne point ſortir ſans eſcorte, & de ſouffrir que je me tinſſe caché chez elle, parce que j'étois perſuadé qu'on en vouloit à ſa vie, & qu'au moins je voulois, ou la ſauver de ſes aſſaſſins, ou périr avec elle.

Elle ne douta point, en me voyant faire une pareille démarche, que le péril ne fût effectif, & elle commença à le craindre ſi bien, que pour avoir un prétexte à ne plus ſortir, elle fit ſemblant d'être malade. Elle ſouffrit que je reſtaſſe chez elle, & elle dit à tous ſes domeſtiques que j'étois un Eſclave, qui lui avois apporté des nouvelles de ſon mari. Je fus près de huit jours caché chez elle, & enfin le moment que nous apprehendions arriva.

Des gens armés vinrent ſur le ſoir faire

insulte à quelques-uns de ses domestiques; qu'ils poursuivirent jusques dans sa maison, & en ayant tué quelques-uns, ils se rendirent maîtres de la porte, & le furent bientôt de tout le logis. La premiere chose qu'ils firent, fut de vouloir entrer dans la chambre où la Dame étoit couchée, & ils ne trouvérent que moi qui leur en disputât l'entrée. Je fis assez de résistance pour donner à ceux de ses domestiques qui avoient évité leur violence, le courage de se joindre à moi ; & là nous fîmes une espéce de combat fort sanglant, où ayant d'abord tué deux de ces malheureux, les autres prirent la fuite. Nous les poursuivîmes jusques dans la rue, où je trouvai le fils du Duc d..... qui les attendoit, & qui étoit le chef de cette belle expédition. J'avoue qu'à cette vûe je ne fus pas maître de moi, & que voyant ce malheureux, je me jetrai sur lui, & lui donnai un coup de sabre qui l'étendit mort sur le carreau.

Le Guet qui étoit accouru au bruit, arriva en ce moment, & je me vis arrêté & conduit en prison avec un des domestiques de la Catalane. Nous fûmes interrogés presque sur le champ, j'eûs le bonheur de n'être point reconnu. Toutes les dépositions

tions allérent à ma juſtification, & quelque bruit que fiſt le Duc, pere de celui que j'avois tué, il fut obligé de conſentir à mon élargiſſement, & on lui conſeilla même de ne pas pourſuivre une affaire qui ne faiſoit point d'honneur à la mémoire de ſon fils, parce qu'on ſe ſouvint alors des avis que j'avois donnés, & j'eus la conſolation d'entendre dire à tout le monde, qu'on avoit eu tort de le négliger, & qu'on regretoit fort la violence qui m'avoit, à ce qu'on croyoit, obligé de prendre la fuite.

La Napolitaine qui étoit impliquée dans cette affaire, diſparut dès qu'elle eut appris la mort de ſon Amant, & je ne doutai pas qu'elle n'eût pris le chemin de Naples.

On ne parla plus que du courage de l'Eſclave Algérien, & il ne fut non plus fait mention de moi que ſi j'avois été en France où tout le monde me croyoit, tant j'étois bien déguiſé. Eleonor ſeule ſavoit qui j'étois, & on ne peut dire quelle reconnoiſſance elle eut du ſervice que je lui avois rendu. Elle m'obligea de prendre une caſſette où elle avoit mis tout ce qu'elle avoit d'or & de pierreries; & ne ſe contentant pas de ce préſent, elle me dit qu'elle vouloit apprendre au Roi que c'étoit moi qui lui avoit ſauvé la vie, & engager ce Prince

à la reconnoiſſance qui m'étoit dûe. Je lui dis qu'elle ſe gardât bien de le faire, que ce ſeroit me perdre en voulant me rendre ſervice, & que ce Prince ne manqueroit pas d'avoir une extrême jalouſie quand il apprendroit ce que j'avois fait pour elle. Elle me crut; mais voyant que je parlois de retourner en France, elle me conjura fort de n'en rien faire. Elle repréſenta que le danger étoit paſſé, & que je pouvois ſans aucun péril quitter le déguiſement ſous lequel je m'étois caché. Je lui répondis que je ne partirois point; mais que la grace que je lui demandois, c'étoit de me permettre, en reparoiſſant aux yeux de tout le monde, ſous mon nom & ſous mon habit ordinaire, de reprendre quelquefois celui d'Eſclave Algérien pour aller la voir. Je vis bien qu'en lui faiſant cette propoſition, je n'avois fait que la prévenir, & que la reconnoiſſance lui avoit donné pour moi aſſez d'attachement pour ſouhaiter que ce déguiſement nous ſervît à nous voir avec plus de commodité.

Je reſtai donc à Madrid, y faiſant le perſonnage de deux hommes différens, & c'eſt ce qui m'expoſa à de nouvelles avantures.

*Fin du troiſiéme Livre.*

# LIVRE QUATRIE'ME.

ON a déja pû connoître plus d'une fois, en liſant le récit ſincére que je fais ici des avantures de ma vie, qu'il arrive tous les jours aux hommes des choſes auſſi ſinguliéres que celles que les faiſeurs de Romans ont inventées ; mais on ne trouvera cette vérité nulle part plus ſenſible qu'en ce qui m'arriva à Madrid pendant que j'y fis les deux perſonnages dont j'ai parlé, & j'ai lieu de craindre que tout ce que je vais rapporter ne paſſe pour une agréable invention ; mais dans le parti que j'ai pris de ne rien dire que de vrai, je dois rendre compte avec une égale ſincérité, & des choſes qui paroiſſent incroyables, & de celles que l'on peut croire aiſément ; & je demande à ceux qui liront ces Mémoires, de n'ajoûter pas moins de foi aux unes qu'aux autres. Les avantures de ma vie ont été différentes, ſelon l'âge & le temps où elles me ſont arrivées, & on s'appercevra, je croi, de cette différence à meſure qu'on lira ces Memoires.

Etant réſolu, ou plûtôt obligé de reſter à Madrid, parce que les intérêts de Monſieur le Prince m'y retenoient encore, je parus dès que l'affaire de l'aſſaſſinat du fils du Duc d..... eut été terminée, & que la perſuaſion où l'on étoit qu'un Eſclave Algérien l'avoit tué, m'eut entiérement aſſûré qu'aucun ſoupçon ne tomboit ſur moi.

Je revis Dom Louis de Haro, & j'eus auſſi audience du Roi, à qui je fis entendre que j'avois été obligé de m'éloigner pour éviter le danger dont on m'avoit dit que j'étois menacé à l'occaſion des avis que j'avois donnés Le Roi me traita fort bien; & faiſant ſemblant de s'intéreſſer à ma conduite, il me dit qu'il me conſeilloit de ne plus voir Eleonor, puiſque c'étoit elle qui avoit été l'occaſion du malheur qui avoit penſé m'arriver. Auſſi-bien, ajoûta ce Prince, n'y a-t-il rien à gagner dans le commerce d'une femme, dont le mari, quoiqu'éloigné, eſt fort jaloux.

Je ſavois mieux que perſonne le motif qui obligeoit ce Prince de me donner ces ſalutaires avis, & comme j'étois aſſûré de voir ſous l'habit de l'Eſclave Algérien, la perſonne dont il vouloit que j'évitaſſe le commerce, je lui promis que je ne la re-

verrois jamais. Je paroiſſois tout le jour ſous l'habit à la Françoiſe, & je reprenois quelquefois ſur le ſoir celui de l'Eſclave quand je voulois voir Eleonor. Cela dura quelque temps ; mais enfin le Roi eut de la jalouſie de cet Eſclave, & il dit à Eleonor qu'il étoit étonné qu'il reſtât ſi long-temps à Madrid après avoir eu la liberté : car ce fut la premiere récompenſe qu'on me donna, quand ſous ce déguiſement j'eus fait l'action dont j'ai parlé.

Eleonor dit au Roi que l'Eſclave reſtoit à Madrid pour faire quelque petit commerce, employant à cet uſage le peu d'argent que la reconnoiſſance l'avoit engagée à lui donner.

Le Roi qui vouloit ſe défaire d'un homme qui lui devenoit ſuſpect, dit qu'il lui falloit encore donner deux mille ducats, & qu'il les lui envoyeroit, afin qu'on les donnât à cet Eſclave, & qu'on l'obligeât de partir. Eleonor me rendit compte de cette converſation, & elle me donna deux mille ducats, me priant, & de ne la plus voir, & de ne plus reprendre l'habit d'Eſclave. Je lui promis ce qu'elle voulut, & elle fit entendre au Roi que l'Eſclave étoit parti.

J'avoue que je me vis privé avec une

douleur bien ſenſible de la liberté de voir cette femme. Elle en fut auſſi affligée que moi ; mais comme après tout je reſtois à Madrid, nous nous conſolâmes un peu par l'eſpérance de retrouver peut-être l'occaſion de nous voir, car elle me fit promettre que tant que le Roi le lui défendroit, je la ménagerois aſſez pour ne lui pas donner de chagrin, en cherchant à lui parler & à retourner chez elle.

Cela me remit dans l'oiſiveté, qui avoit déja été la cauſe des engagemens que j'avois eu en Eſpagne, & qui fut encore la ſource de ceux où je m'embarquai. J'avois fait connoiſſance avec un Eſpagnol, que j'appellerai Dom Antonio Manrique, & dont je cacherai la qualité, pour ne faire injure à perſonne, dans des Mémoires où je ne me propoſe que l'utilité publique par les inſtructions qu'ils renferment.

Cet homme avoit une femme que j'appellerai auſſi Donna Iſabella pour la mieux déguiſer. Comme Manrique trouvoit bon que je viſſe ſa femme, j'avois ſouvent des converſations avec elle, mais il étoit rare que je les euſſe tête à tête, & nous avions toûjours pour témoins, ou le mari, ou les domeſtiques. Entre pluſieurs choſes générales que cette femme me dit, elle me

parla ſouvent de l'Eſclave Algérien, qu'elle me dit qu'elle avoit vû une fois, & à qui elle avoit trouvé, à ce qu'elle diſoit, une mine & un air qui marquoient, auſſi-bien que la belle action qu'il avoit faite, qu'il étoit autre choſe que ce qu'il paroiſſoit.

Je jugeai à ce diſcours que cette femme ſavoit que cet Eſclave & moi étions la même perſonne ; & pour mieux m'en éclaircir, je répondis que je l'avois fort connu pendant le ſéjour qu'il avoit fait à Madrid. Quoi ! dit cette femme, il eſt parti ? Elle prononça ces paroles avec chagrin ; & dans la penſée où j'étois qu'elle ſavoit que cet Eſclave n'étoit autre que moi, je crus que ſon chagrin étoit diſſimulé. Je lui répondis qu'il étoit vrai que l'Eſclave étoit parti, & qu'il ne paroîtroit plus jamais en Eſpagne. Elle témoigna qu'elle en étoit très-affligée, & qu'elle auroit eu une vraie curioſité d'entretenir un homme ſi extraordinaire.

Je ne ſavois que penſer du chagrin qu'elle témoignoit, mais toujours perſuadé qu'elle ne paroiſſoit affligée du départ de l'Eſclave, que pour me marquer que je devois prendre pour moi le deſir qu'elle avoit eu de le voir, je crûs qu'elle vouloit que nous euſſions une intrigue enſemble, &

cette opinion me rendit fort amoureux d'elle.

Cependant je me trompois ; elle n'avoit aucun ſoupçon que je fuſſe cet Eſclave. C'étoit pour lui ſeul qu'elle avoit tant d'empreſſement, & je le reconnus dans la ſuite. Je lui dis en la quittant que je lui étois obligé des bontés qu'elle avoit pour cet Eſclave, & que ſi elle vouloit me marquer un lieu où on la pût trouver ſans témoins ; je lui donnerois le moyen de le voir & de lui parler. Elle me retint à ces paroles, & me demanda s'il étoit vrai que l'Eſclave ne fût pas parti. Elle me fit cette demande d'une maniére ſi naturelle, que je commençai à croire qu'elle n'en vouloit qu'à l'Eſclave, & qu'elle ne ſoupçonnoit point que ce fût moi qui eût paru ſous l'habit & le nom de l'Algérien. Je lui répondis qu'effectivement il n'étoit pas parti, que je ſavois où il étoit, & que quand elle voudroit je l'amenerois en tel lieu qu'il lui plairoit de choiſir. Non, dit-elle, il ne faut point que vous preniez ce ſoin-là. Ceſt aſſez que vous m'appreniez où il ſe retire. Ces paroles me confirmant encore de plus en plus dans la penſée qu'elle n'en vouloit qu'à l'Eſclave, je lui dis qu'il ſe retiroit chez un Marchand dont je lui enſeignai la

demeure. Ce Marchand étoit de ma connoiſſance, & à peine eûs-je quitté cette femme, que j'allai le voir pour lui dire qu'en cas qu'on vînt chercher chez lui un Eſclave d'Alger, il répondît que c'étoit bien chez lui qu'il demeuroit, mais qu'il n'étoit pas au logis, qu'on revînt le lendemain ſur le ſoir, & qu'on ne manqueroit pas de le trouver.

Je retournai deux jours après chez le Marchand pour ſavoir ſi l'on n'étoit point venu chercher l'Eſclave, & il m'apprit qu'il n'avoit entendu parler de rien. Cela me donna encore la penſée que j'avois eûe d'abord, & me perſuada que la Dame ne m'avoit parlé de l'Eſclave que pour me faire connoître qu'elle me vouloit aimer.

Je retournai la voir, & le hazard permit que ce jour-là je lui parlaſſe ſans témoins. Je ne fis pas plus de mention de l'Eſclave que ſi elle ne m'en eût jamais rien dit, & ne parlant que de moi, je lui témoignai que je l'aimois éperdûment. Cette femme reçut cette déclaration avec une fierté qui me déconcerta. Elle me dit qu'elle avertiroit ſon mari de l'inſolence que j'avois de lui témoigner de l'amour; qu'elle me défendoit de retourner jamais chez elle, & ajouta que ſi j'y remettois les pieds, on

me feroit un mauvais parti. Elle ne me donna pas le temps de lui répondre, & elle me quitta, me pouſſant elle-même hors de la chambre, & criant comme ſi j'avois voulu lui faire violence.

Son mari étant arrivé dans le moment, elle lui conta que j'avois voulu la ſéduire; & cet homme ſans m'entendre, me dit que ſans l'intérêt que Monſieur le Prince prenoit à moi, il me feroit couper la gorge. Je lui répondis que j'étois moins coupable qu'il ne croyoit, que je n'avois rien dit à ſa femme qui eût l'air ni de violence, ni de ſéduction; que c'étoit de ſimples honnêtetés, telles que les François avoient coutume d'en dire à toutes les femmes, & que pour lui marquer que je n'avois point eu d'intentions criminelles, je lui promettois de ne revenir jamais chez lui. Manrique parut s'appaiſer à ces paroles, & il me laiſſa ſortir.

J'étois outré contre le procédé de cette femme, & je me repentis terriblement de la déclaration que je lui avois faite, bien réſolu de m'obſerver davantage, & de n'en plus hazarder de pareilles en un pays auſſi ſujet aux incidens que l'Eſpagne. Cependant quelque colére que j'euſſe contre Dona Iſabella, il me ſembla que je n'en avois

que plus de paſſion pour elle. Elle m'avoit paru ce jour-là plus belle que les autres jours, & je ſentis bien que l'amour s'irrite preſque toujours par les difficultés.

Je ne voyois guéres d'apparence à gagner l'eſprit d'une femme qui en avoit ſi mal uſé, quand le Marchand chez qui je l'avois adreſſée pour apprendre des nouvelles de l'Eſclave, vint me chercher pour me dire qu'on étoit venu le demander; & que ſelon mes ordres il avoit remis au lendemain la perſonne qui étoit venue. Je ne pouvois douter que ce ne fût de la part d'Iſabella qu'on étoit venu, & j'allai le lendemain chez le Marchand, où je fûs tout le jour après avoir repris l'habit & la barbe de l'Eſclave, en attendant l'heure où l'on devoit revenir.

Une Duegne revint effectivement ſur le ſoir, & ayant demandé au Marchand ſi l'Eſclave étoit au logis, le Marchand vint m'avertir, & cette Duegne me dit que ſi je voulois la ſuivre elle me feroit voir une perſonne qui avoit une extrême paſſion de me parler. Je lui dis que j'étois prêt d'aller où elle voudroit, & ſans me répondre, elle me fit ſigne de la ſuivre.

Elle me mena par pluſieurs rues écartées, & nous nous arrêtâmes devant une

maiſon où il y avoit un balcon aſſez bas ; d'où après que la Duegne eut touſſé deux ou trois fois, on jetta une échelle de corde. La Duegne me dit que je n'avois qu'à monter, & j'obéis avec précipitation, tant j'avois d'impatience de ſavoir ſi je trouverois Iſabella. C'étoit elle-même, qui après m'avoir aidé à monter ſur le balcon, me fit entrer dans une chambre où l'on avoit placé un flambeau aſſez éloigné pour ne l'éclairer qu'à demi, mais qui donnoit aſſez de lumiére pour me faire reconnoître que c'étoit Donna Iſabella avec qui je me trouvois.

Elle me dit que quoiqu'elle ne m'eût vû qu'une fois en paſſant, elle avoit été touchée de ma bonne mine, & que la belle action que j'avois faite l'avoit déterminée à ſe confier à moi. Je ne pouvois m'ôter de l'eſprit que cette femme me reconnoiſſoit. Cependant pour en être éclairci davantage, je déguiſai ma voix comme j'avois toujours fait quand j'avois paru ſous l'habit de l'Eſclave, & je lui répondis que quelque obligation que je lui eûſſe de la démarche qu'elle faiſoit, je ne pouvois lui diſſimuler que j'avois appris le procédé qu'elle avoit eu pour un de mes amis, nommant mon nom, à qui elle avoit fait faire

une avanie bien cruelle, quoiqu'il ne fût coupable que de l'avoir voulu aimer.

Quoi! reprit-elle, cet homme eſt-il donc tant de vos amis, & vous a-t-il raconté cela? Oui, lui dis-je, Madame, & j'avoue que cela m'a un peu fait perdre la bonne opinion que j'aurois eûe de vous. Hé quoi, dit-elle encore, me connoiſſez-vous, & m'avez-vous vûe? Oui, lui dis-je, mon ami vous a montrée à moi un jour que je vous vis ſortir de l'Egliſe de..... Hé où étiez-vous, dit-elle, je ne vous vis point? Vous paſſâtes, lui dis je, avec tant de précipitation, que vous ne regardâtes point ceux qui vous éxaminoient. Mais, reprit-elle, on m'avoit dit que vous ne paroiſſiez plus, & que vous étiez parti. Il eſt vrai, repris-je, que je me cache, & que tout le monde me croit parti, mais ce jour-là je ne pûs reſiſter à l'envie que j'avois de connoître une femme que mon ami me faiſoit d'un ſi étrange caractére. Hé bien; répondit-elle, m'avez-vous trouvée ſi digne de mépris? Je vous ai trouvé, lui dis-je, auſſi belle que vous êtes, & j'ai été fâché qu'une ſi aimable perſonne fût ſi méchante. Mon Dieu, dit-elle, ne croyez point que je ſois méchante. Vous voyez comme je me fie à vous, & je ſerois per-

due ſi vous alliez dire à votre ami ce que je fais en votre faveur. Ne craignez point, lui dis-je, Madame, que je lui en apprenne jamais rien, mais au moins daignez m'expliquer pourquoi vous en avez ſi mal uſé avec lui. C'eſt vous, reprit-elle, qui en êtes cauſe, car depuis que je vous ai vû, tout autre homme m'a été inſupportable, & j'ai maltraité votre ami, parce que je ne me ſuis point ſenti d'inclination pour lui, & que j'ai été bien-aiſe de donner à mon mari bonne opinion de ma ver u & de ma conduite. Quoi! Madame, repartis-je, mon ami vous paroît donc bien haïſſable! Oui, me dit-elle, il a un caractére qui ne me revient point. Enfin, il ne faut point raiſonner ſur l'inclination, je le hais autant que je vous aime.

J'avoue que je fus interdit à ces paroles, & que rien ne me parut plus bizarre que de voir que la même perſonne qui me trouvoit haïſſable ſous ma figure ordinaire, eût de la paſſion pour moi ſous l'habit & la barbe d'un vilain Eſclave. Mais tel eſt le caprice des femmes & celui de l'amour, & il ne faut point diſputer des goûts. Je me trouvai ſi humilié de tout ce qu'on me diſoit de moi, que je fus tenté de me découvrir. Je reſiſtai à cette tentation, mais je

ne pûs m'empêcher de combattre un peu l'averſion que la Dame avoit pour moi quand je paroiſſois ſous ma figure ordinaire, & je fus auſſi jaloux du bonheur de l'Eſclave, que ſi ce n'avoit pas été moi-même.

Cette vanité fut cauſe que je ne répondis pas comme j'aurois dû le faire aux empreſſemens d'Iſabella, & elle s'apperçut bien que toute l'application de l'Eſclave qui lui parloit, étoit de lui donner bonne opinion de ſon ami. Elle en fut irritée, & elle me dit que je ne méritois pas l'honneur qu'elle me faiſoit, puiſque je paroiſſois plus touché de mon ami que d'elle. Je vis bien alors que j'avois fait une ſottiſe, & je tâchai de raccommoder ce que j'avois gâté; mais elle me répondit qu'elle ne pouvoit plus ſe fier à moi, & que ſi je voulois qu'elle continuât à m'aimer & à me voir, il falloit que je lui promiſſe, non ſeulement de ne rien découvrir jamais à mon ami de la démarche qu'elle avoit faite pour moi, mais auſſi de ne lui jamais parler à elle-même d'un homme qu'elle ne pouvoit aimer. Je lui fis l'une & l'autre promeſſe, mais elle me dit que pour s'aſſûrer que je lui tiendrois parole, il falloit remettre notre entrevûe à une autre fois,

& que dans un jour j'aurois de ſes nouvelles, & qu'elle verroit bien par la maniére dont j'en uſerois, ſi en effet je l'aimois plus que mon ami. Quelque choſe que je lui pûſſe dire, il en fallut paſſer par-là. Elle m'obligea de me retirer, & étant deſcendu par la même échelle, je retournai chez mon Marchand.

Jamais on n'a été agité de penſées plus diverſes que je le fûs après cette avanture, & on auroit de la peine à comprendre le parti que je pris, ſi l'on ne ſavoit pas que l'amour propre & la vanité eſt la plus forte de nos paſſions.

Quelque réfléxion que je fiſſe, il me fut impoſſible de me réſoudre de profiter de la foibleſſe de cette femme ſous un autre nom & ſous un autre habit que le mien. Il me ſembloit qu'il y avoit de la honte à n'en être redevable qu'à mon déguiſement, & je réſolus, ſi on venoit encore me prendre pour me mener au même rendez-vous, d'y aller, non plus ſous l'habit de l'Eſclave, mais ſous le mien.

Je paſſai toute la journée chez le Marchand, & la même Duegne revint ſur le ſoir redemander encore l'Eſclave. Je m'étois habillé à la Françoiſe, & le plus magnifiquement que j'avois pû; mais dès qu'on me

me dit que la Duegne me demandoit, je mis ma barbe poſtiche, & une veſte qui cachoit mes habits, & je ſuivis en cet état la Duegne, qui me mena au même balcon, où je trouvai encore la même échelle par où je montai; mais avant que de monter je jettai la barbe & la veſte, & j'arrivai ſur le balcon habillé à la Françoiſe, & tel que j'étois quand Iſabella m'avoit fait l'avanie dont j'ai parlé.

Elle vint me recevoir; mais à peine fus-je entré dans la chambre que me reconnoiſſant, elle jetta un grand cri, diſant qu'elle étoit perdue & qu'on l'avoit trahie. Je me jettai à ſes genoux, la conjurant de ne point faire de bruit. Elle parut ſe raſſûrer, mais ce ne fut que pour me dire ces paroles: Je voi bien que le coquin vous a plus aimé que moi, puiſqu'il vous a dit mon ſecret, mais ſi vous m'aimez, vous m'aiderez à me venger de ce perfide Eſclave, & ce n'eſt qu'à ce prix-là que je vous promets de vous écouter.

Je vous vengerai, lui dis-je, comme il vous plaira, & je vous réponds que je vous aime mille fois plus que lui, & que je lui arracherai la vie ſi vous le voulez, mais au moins apprenez-moi par où un ſi vilain homme a mérité un cœur que vous m'avez

refuſé ? Allez me venger, me dit-elle, & quand vous m'aurez apporté ſa tête, vous ſerez contente de moi.

Je ne pus m'empêcher de rire en faiſant réfléxion à cette bizarre avanture, & je crus qu'il étoit temps de me déclarer. Je ne puis, lui dis-je, Madame, vous apporter ſa tête, autrement que vous la voyez, puiſque cet Eſclave eſt un perſonnage chimérique, qu'il eſt le même que moi qui me ſuis déguiſé ſous cet habit, qui ſuis venu encore hier ici, & qui mérite ſeul vos bontés.

Iſabella étoit ſi interdite qu'elle écoutoit à peine ce que je lui diſois ; mais quand je lui eus répeté pluſieurs fois la même choſe, elle m'écouta enfin, mais elle n'en fut pas pour cela plus perſuadée que j'étois en effet le même Eſclave qu'elle avoit aimé. Non, diſoit-elle, cela eſt impoſſible, & il faut pour vous croire que je vous voye ſous l'habit que vous aviez hier. Il eſt aiſé, lui dis-je, Madame, de vous contenter, puiſque j'ai laiſſé au pied de votre balcon la barbe & la veſte qui me déguiſoient ; & ſi vous voulez me le permettre, j'irai reprendre l'une & l'autre, & vous verrez que je ſuis en effet ce que je dis. Elle parut y conſentir ; & auſſi-tôt deſcen-

dant par la même échelle, j'allai reprendre l'équipage Algérien; mais dès que j'eus le pied hors de l'échelle, Iſabella la retira, & il me fut impoſſible de remonter. J'eus beau touſſer & faire du bruit, l'échelle ne parut plus, & je vis bien que la Dame s'étoit retirée.

Cette étrange bizarrerie m'étonna au-delà de ce qu'on peut dire, & je commençai à croire qu'Iſabella n'avoit pas été détrompée, & qu'elle n'avoit retiré l'échelle, que parce qu'elle avoit cru que je n'étois pas l'Eſclave, & que j'avois ſeulement pris ſa place pour profiter de la paſſion qu'elle avoit pour lui.

Comme la nuit étoit fort obſcure, & que je ne pouvois reconnoître la maiſon où je lui avois parlé, je pris le parti d'attendre juſqu'au jour pour la reconnoître; j'allai m'aſſeoir ſur une borne qui étoit vis-à-vis du balcon où j'avois monté. Il y avoit une demi-heure que j'y étois, & je commençois à y ſommeiller, quand je fus réveillé par le bruit de pluſieurs hommes que j'apperçus venir à moi l'épée à la main. Je démêlai la voix de Manrique, & c'étoit lui en effet qui venoit pour m'aſſaſſiner.

J'appris depuis que c'étoit ſa femme qui l'avoit envoyé, ſoit qu'elle crût toujours

que je n'étois pas l'Eſclave, ſoit qu'elle fût fâchée de s'être trompée. Comme la maiſon où je lui avois parlé étoit la ſienne, à peine fûs-je deſcendu du balcon qu'elle alla conter à ſon mari, que j'avois voulu entrer dans ſa chambre, & que j'étois encore dans la rue, en attendant l'occaſion d'eſcalader les fenêtres & de lui faire violence.

Manrique ne perdit pas de temps à cette nouvelle, & prenant avec lui trois de ſes domeſtiques, il vint m'attaquer comme j'ai dit. Si tôt que je vis qu'on venoit à moi, je jettai la veſte & la barbe qui m'embarraſſoient, & mettant l'épée à la main, je perçai celui qui s'avança le premier, & avant que les autres puſſent m'entourer, je me ſauvai courant de toute ma force.

C'étoit Manrique que j'avois bleſſé, & l'attention que ſes domeſtiques donnerent à ſecourir leur Maître qui tomba ſur eux, fut cauſe qu'ils me laiſſerent échaper. Je courus ſans ſavoir où j'allois, n'ayant pû retrouver le chemin de ma maiſon, qu'à la pointe du jour, & ayant été aſſez heureux pour ne faire aucune mauvaiſe rencontre.

Les Domeſtiques ramaſſerent la veſte & la barbe que j'avois quittées. Il les porterent à Iſabella, qui reconnut que c'étoit le même équipage ſous lequel elle avoit tou-

jours vû ſon cher Eſclave, & elle commença à croire en les reconnoiſſant, que les choſes pouvoient être telles que je les lui avois dites.

Soit que Manrique ne crût pas avoir des preuves capables de lui donner droit de me pourſuivre, ſoit qu'il s'imaginât qu'il étoit de ſon honneur de diſſimuler, on ne fit encore dans cette affaire aucune mention de moi, & le bruit courut que le même Eſclave qui avoit tué chez Eleonor le fils du Duc de..... étoit celui qui avoit bleſſé Manrique. Mais on n'eut pas plus de preuves contre cet Eſclave que contre moi; & comme on le croyoit parti depuis longtemps, on regarda ce qu'on en diſoit, comme une imagination de Manrique, qui ſe garda bien de produire en Juſtice la barbe & la veſte qu'il avoit trouvées, & qui ſe contenta d'être perſuadé dans ſon cœur que c'étoit moi qui l'avoit bleſſé, lorſqu'il m'avoit attaqué pour ſe venger.

Je m'apperçus bien que cet homme, dont la bleſſure ſe trouva legére, & qui fut bien-tôt en état de ſortir, me regardoit de travers toutes les fois qu'il me rencontroit, & ne pouvant douter qne ſa femme ne l'eût ſuſcité contre moi dans cette derniére affaire, je me tins ſur mes gardes, m'attendant

à en recevoir bientôt quelque insulte; mais j'en fûs garanti par l'endroit d'où je l'espérois le moins, & c'est ce qui doit encore nous faire connoître le génie & le caprice des femmes.

Donna Isabella faisant réfléxion à tout ce qui s'étoit passé, commença enfin à sortir d'erreur, & à être persuadée que l'Esclave & moi nous étions la même personne. L'amour qu'elle avoit eu pour cet Esclave se réveilla en ma faveur, & elle se repentit de m'avoir rendu suspect à son mari. Voici l'étrange parti qu'elle prit pour lui ôter les soupçons qu'elle lui avoit donnés contre moi.

Comme elle commença à m'aimer dès qu'elle fut bien persuadée de la chimére de son Esclave, & à sentir pour moi le penchant qu'elle avoit eu pour le personnage supposé, elle chercha les moyens de m'entretenir, pour m'apprendre les sentimens que je lui avois enfin inspirés.

Elle n'eut pas de peine à y réussir si-tôt qu'elle le voulut. Je la vis chez le même Marchand où elle avoit envoyé sa Duegne, & elle vint un jour sous l'habit de cette Duegne, comme si elle eût eu à me parler de quelque affaire. Moins j'étois préparé à cette visite, plus je fus surpris de la re-

cevoir, & quoique je me défiaſſe de la Dame, je crus devoir l'écouter. Elle me proteſta qu'elle n'avoit point eu de part au deſſein que Manrique avoit eu de m'aſſaſſiner. Comme je ſavois la vérité de cet article, je ne voulus pas la laiſſer parler qu'elle n'en fût convenue, & enfin elle avoua tout, & continua ainſi.

Il eſt vrai que je m'étois entêtée de cet Eſclave ſans ſavoir que ce fût vous. Vous devez me pardonner cet entêtement, puiſqu'après tout c'étoit vous qui me le cauſiez, & vous verrez bien dans la ſuite que je ne veux avoir d'attachement que pour vous. Je vous ai rendu ſuſpect à mon mari, mais j'ai un moyen infaillible de vous gagner ſa confiance, & voici ce qu'il faut que vous faſſiez. Trouvez le moyen de lui parler, & pour cela tâchez de le voir chez quelqu'un de vos amis communs. Vous lui direz que vous n'avez jamais été capable d'avoir pour moi les deſſeins qui vous ont brouillé avec lui; que c'eſt une fauſſe accuſation que je vous ai ſuſcitée, parce que j'étois entêtée de l'Eſclave d'Alger, & que je m'étois apperçûe que vous en aviez connoiſſance. Vous pourrez lui en donner des preuves en le priant d'interroger la Duegne, qui s'appelle Beatrix, & en lui diſant que c'eſt de cet-

te femme que je me ſervois pour voir cet Eſclave. Je préparerai Beatrix à la réponſe qu'elle aura à lui faire, & tout ce qu'elle lui dira ſera à votre juſtification.

Donna Iſabella m'ayant parlé de la ſorte, je lui fis mes difficultés ſur un projet auſſi délicat que celui-là; & lui ayant demandé encore pluſieurs fois ſi elle ne voyoit point d'inconvénient à tout ce qu'elle m'ordonnoit, elle me dit que je fiſſe ce qu'elle m'avoit dit, & que je ne me miſſe en peine de rien. Je la quittai en lui promettant d'y penſer, & fort incertain du parti que je prendrois.

Le Lecteur ne peut faire ici aucune réflexion que je n'aye faite alors. Je ne pouvois comprendre que cette femme voulût paſſer dans l'eſprit de ſon mari pour avoir eu l'attachement dont elle vouloit que je l'accuſaſſe; & d'ailleurs j'avois lieu de craindre que ſi je parvenois à en perſuader Manrique, cela ne redoublât ſa jalouſie, & ne lui fiſt encore obſerver davantage ſa femme, & ne me privât ainſi du fruit de cet artifice, mais il y a apparence que cette femme connoiſſoit ſon mari. C'eſt ce qui me fit paſſer par-deſſus ces difficultés, & ce qui me détermina à faire ce qu'elle me conſeilloit.

Mais

Mais après tout, il faut avouer que l'amour que j'avois pour cette femme, quelque indigne qu'elle en fût, eut plus de part que tout le reste au parti que je pris de lui obéir. Je me sentois flatté de la passion que je lui avois inspirée sous l'habit d'Esclave, & je mourois d'envie de profiter, sous mon vrai nom, de tout ce qu'elle m'avoit fait voir d'empressement & d'ardeur pour l'Algérien.

Je cherchai donc l'occasion d'entretenir Manrique, & l'ayant trouvée, je lui témoignai que j'avois à lui découvrir un secret important. Alors, voyant qu'il m'écoutoit volontiers, je lui dis tout ce que Donna Isabella m'avoit conseillé de lui dire, lui faisant entendre que jamais je n'avois eu aucune liaison avec sa femme, & que tout son attachement avoit été pour l'Esclave d'Alger; qu'étant le seul qui eût connoissance de cette intrigue, parce que cet Esclave me l'avoit avouée, Isabella m'avoit rendu suspect pour ôter toute créance aux avis qu'elle craignoit que je n'en donnasse à son mari.

Manrique m'entendant parler de la sorte, m'embrassa du meilleur cœur du monde, & me dit qu'il n'étoit plus en peine de savoir pourquoi celui par qui il avoit été

bleſſé avoit laiſſé tomber une veſte, mais qu'outre la veſte, ayant encore laiſſé une barbe poſtiche, il avoit peur que ce ne fût quelqu'un qui étant inſtruit du commerce de ſa femme, eût voulu la venir voir ſous ce déguiſement. Là-deſſus il me demanda s'il y avoit long-temps que cet Eſclave étoit parti, & je lui dis qu'il étoit ſorti de Madrid dès le lendemain de ſa bleſſure, & qu'au reſte il ne falloit pas s'étonner qu'avec ſa veſte on eût trouvé une barbe; que je ſavois que cet Eſclave, outre ſa barbe naturelle, en portoit ſouvent d'artificielles pour ſe mieux déguiſer.

Manrique parut content de cette réponſe, mais il me dit que ſi je voulois lui rendre le ſervice entier, il falloit que je trouvaſſe moyen de faire que cet Eſclave revînt à Madrid, afin qu'il pût ſe venger de lui. Je promis à Manrique de faire tout ce que je pourrois pour cela, & il me pria de lui rendre mon amitié & de revenir chez lui, ajoûtant qu'il ſeroit bien-aiſe que je viſſe ſa femme, à laquelle il m'aſſura qu'il ne témoigneroit rien de ce que je lui avois appris, juſqu'à ce que l'Eſclave fût revenu, & qu'il pût convaincre ſa femme en ſe ſaiſiſſant de cet homme.

La facilité avec laquelle Manrique parut

donner dans le panneau, me parut si extraordinaire, que je craignis qu'elle ne fût pas naturelle; & je fus long temps sans oser me fier ni à lui, ni à sa femme: mais enfin l'amour que j'avois pour elle surmonta mes défiances.

J'allai chez lui; je vis sa femme commodément, parce qu'il m'en procuroit lui-même la commodité, & nous profitâmes ainsi assez long-temps du fruit de notre artifice; mais enfin Manrique se lassa de ce que l'Esclave ne revenoit point. Je lui dis plusieurs fois que cela ne dépendoit pas de moi; que j'avois beau écrire à Alger, que je n'en avois aucunes nouvelles, & qu'il falloit qu'il fût mort; mais tout cela ne le contenta point, & il me dit que puisque l'Esclave ne paroissoit plus, il falloit que je l'aidasse à se défaire de sa femme; qu'il lui diroit tout ce que je lui avois appris de son commerce; qu'il me prioit de lui soutenir la même chose, & que quand elle en auroit été convaincue, il n'auroit pas de peine à la faire punir.

Je conjurai Manrique de n'en point venir à cette extrémité, mais je ne pus rien gagner sur son esprit. Tout ce que je pus faire fut d'avertir la femme du dessein de son mari, & ce fut alors que le génie de

cette femme se développa tout entier. Elle ne me parut point étonnée de ce que je lui apprenois, parce qu'elle avoit résolu de tout faire retomber sur moi, soit qu'elle ne m'eût jamais aimé, soit que son amour eût fini, soit que l'intérêt de se remettre bien avec son mari lui parût préférable à tout le reste. Sa réponse fut qu'elle ne craignoit ni son mari, ni moi, & qu'elle savoit bien le moyen de se défendre des desseins que nous avions formés l'un & l'autre pour la perdre.

Cette réponse me surprit étrangement; & craignant qu'elle n'eût mal entendu, je lui répétai tout ce que je venois de lui dire, ajoûtant que je mourrois plutôt que de servir son mari dans les desseins qu'il tramoit contre elle. Elle parut contente de cette assurance, & elle me dit que pourvû que je ne témoignasse rien à son préjudice, elle ne le craignoit point. Je la quittai en lui répétant encore que je ne comprenois pas comment elle avoit pû croire que je voulusse lui faire tort, mais la méchanceté de cette femme passoit tout ce que j'en aurois pû jamais imaginer.

A peine l'eûs-je quitée, qu'elle alla trouver son mari, à qui elle dit en pleurant que sa conscience & son devoir l'obli-

geoient de ne plus lui laiſſer ignorer qu'il recevoit chez lui en ma perſonne, un homme qui ne cherchoit qu'à le deshonorer. Je ſai, lui dit-elle, ce qu'il a voulu vous faire croire pour mériter votre confiance. Il me l'a avoüé lui-même, parce qu'il a cru que j'étois aſſez folle pour l'aimer, mais tout ce qu'il vous a dit eſt une fable. Il n'y a jamais eu d'autre Eſclave Algérien qui ſoit venu chez moi que lui même. Il étoit ſous cet habit quand je vous avertis qu'il avoit voulu eſcalader mes fenêtres. C'eſt lui qui vous a bleſſé, & je ne l'ai ſouffert chez moi depuis ce temps-là, qu'à cauſe que je n'ai pû faire autrement, par la maniére dont j'ai vu que vous en étiez infatué; mais enfin ſon inſolence eſt montée au point que je ne dois plus le ſouffrir, ni vous laiſſer ignorer les raiſons que vous avez de vous venger de ſes artifices.

Tout ce que cette méchante femme diſoit à ſon mari, lui parut ſi vraiſemblable, qu'il s'étonna qu'il eût pû ſoupçonner ſa vertu, car elle l'avoit toujours averti que j'avois deſſein de la ſuborner. Enfin il fut perſuadé qu'il n'y avoit point d'autre Eſclave Algérien mêlé dans cette affaire que moi même. Il embraſſa ſa femme, lui demanda mille fois pardon de ſes ſoupçons,

& lui promettant que je ne ſerois pas long-temps ſans recevoir la peine que méritoient mes menſonges & mes perfidies.

Je n'avois garde de m'imaginer que j'euſſe à me défier de ſa femme & de lui ; & ſi je fus quelque-temps ſans retourner chez eux, c'eſt parce que je voulois éviter l'éclairciſſement qu'il m'avoit dit qu'il vouloit avoir avec ſa femme. Il y avoit près de huit jours que je ne les avois vûs, quand je reçûs un billet d'Eleonor, qui m'avertiſſoit de ſortir d'Eſpagne en diligence, parce qu'on avoit réſolu de me faire aſſaſſiner.

Quelque preſſant que fût l'avis qu'on me donnoit, je ne pûs me réſoudre de m'en tenir au billet par lequel il m'étoit donné, & je voulus voir celle qui me l'avoit écrit. Je ne l'avois point vûe depuis la priére qu'elle m'avoit faite de ne plus aller chez elle, & je n'oſois y paroître ni dans mon habit, ni dans celui de l'Eſclave. Cependant ayant reçu d'elle le billet dont je viens de parler, je crus que je devois la voir, & pour cela je me déguiſai encore, & repris l'habit ſous lequel j'avois eu accès chez elle, faiſant ſemblant d'être revenu pour lui apporter encore des nouvelles de ſon mari.

On l'avertit que c'étoit l'Eſclave d'Alger ; & au lieu de me faire monter, elle m'apprit

en peu de mots, que Manrique avoit publié par tout que c'étoit moi qui étois l'Eſclave, & qui ſous cet habit avois tué le fils du Duc d .... que le Roi le ſavoit, qu'il en avoit une jalouſie extrême; que ce Prince l'avoit querellée comme ſi elle eût favoriſé ce déguiſement pour me recevoir avec moins de peine; que depuis cette querelle il n'étoit point revenu la voir, qu'elle ſe croyoit diſgraciée, mais que ce qui étoit bien aſſuré, c'eſt que le Roi, le Duc d ..... & Manrique, me feroient périr, ſi je ne cherchois à me mettre en ſûreté.

La maniére dont elle me parla, en m'apprenant toutes ces choſes, me fit bien juger que je n'avois pas de temps à perdre, & que le ſeul parti que je devois prendre, étoit de ſuivre ſon conſeil, & de partir; mais j'avoue que je balançai par le regret de m'éloigner d'elle, & d'avoir été la cauſe innocente de tous les chagrins qu'elle avoit eûs. Quand elle vit mon incertitude, elle me querella tout de bon, & me quittant en colére, elle me dit, que ſi je ne voulois pas ſuivre ſon conſeil, c'étoit une marque que je comptois ſa perte pour rien, puiſqu'elle ſeroit effectivement perdue, ſi l'on venoit à ſavoir qu'elle m'eût encore parlé. Après ces paroles, elle ne voulut plus m'entendre,

& elle donna ordre qu'on me fiſt ſortir.

J'étois au déſeſpoir de me ſéparer de la ſorte d'une perſonne que j'aimois toujours, & dont j'avois eu lieu juſques-là de me croire aimé, & je fus mille fois plus touché de l'envie de la revoir encore, & de lui dire adieu avec plus de tranquillité, que de la crainte de Manrique, & du péril dont on me donnoit avis. Il ne me fut pas poſſible de partir, & l'amour me fermant les yeux à toute autre conſidération, qu'à ce qui pouvoit le ſatisfaire, je ne penſai qu'à me donner à moi-même des raiſons plauſibles pour demeurer.

Les affaires de Monſieur le Prince me ſervoient toujours de prétexte ; & quelque inutile que je lui fuſſe à Madrid, je me figurois qu'il ne pouvoit ſe paſſer de moi ; dès que mon entêtement & ma folie me faiſoient trouver de la peine à m'éloigner,

Je fus donc convaincu que je devois reſter, & j'éprouvai encore en cette occaſion que l'amour prend toujours l'aſcendant ſur toutes les autres paſſions, & que quand on n'a des yeux que pour lui, on doit s'attendre à être aveugle pour tout le reſte. Mais en prenant le parti de demeurer à Madrid, pour avoir lieu de revoir Eleonor, & pour lui dire adieu autrement que je n'avois fait,

je ne laiſſai pas de penſer encore à me venger de Donna Iſabella, & c'eſt là après tout ce qui m'occupa le plus, tant j'étois peu ſûr de ce que je ſouhaitois. J'avois mille raiſons de me plaindre du procedé de cette femme, mais rien ne me donnoit plus de reſſentiment & de colére contre elle, que ce mauvais goût, qui me rendoit plus aimable à ſes yeux ſous un autre viſage que ſous le mien.

Je réſolus de lui donner encore le change; & comme il m'avoit ſemblé qu'elle n'étoit pas trop perſuadée que l'Eſclave d'Alger, fût le même que moi, je voulus voir ſi je ne pourrois point lui faire croire que nous étions deux perſonnes différentes. Voici à-peu-près ce que je lui écrivis, pour éprouver ſi je ne pourrois point la remettre en goût pour cet Eſclave.

*Vous ſerez ſurpriſe, Madame, de recevoir une Lettre d'un caractére qui vous eſt inconnu. Je ſuis Acma-hamet, cet heureux Eſclave d'Alger, qui n'a diſparu que par la perfidie d'un ami, qui a eſſayé ſous mon habit & ſous mon nom de profiter d'un bonheur qui m'étoit deſtiné; mais enfin je n'ai plus à me défier de lui, ni à le craindre, puiſqu'il ignore que je ſuis revenu à Madrid. Je ne*

*veux y être connu que de la ſeule perſonne qui m'y a fait revenir. Je loge chez Alonzo Riberos, & ſi vous n'êtes point changée, vous ne tarderez pas à me donner de vos nouvelles. Celui chez qui je ſuis logé, croit que je ſuis de Maroc, & que je m'appelle Muley-Aſan. C'eſt ſous ce nom qu'il faudra me demander.*

Ayant écrit cette Lettre, je la fis rendre ſûrement à Iſabella, &. j'allai m'enfermer chez cet Alonzo Riberos, à qui je fis entendre que j'étois en effet un Négociant de Maroc, & que j'étois venu à Madrid pour quelques affaires. Par ce nouveau déguiſement, je me mettois à l'abri des pourſuites de Manrique; je contentois la fantaiſie que j'avois de ne pas quitter Madrid, & je nourriſſois l'eſpérance d'y exécuter les deſſeins qui m'obligeoient d'y reſter.

Quand depuis j'ai fait réfléxion à tout ce que j'étois capable d'entreprendre en ce temps-là, j'ai compris que pour s'engager dans les deſſeins les plus extraordinaires, il ne faut qu'être jeune, & qu'avoir en tête quelque paſſion. Avec ces deux choſes on peut renouveller tous les jours les avantures les plus incroyables; & dans la diſpoſition où j'étois alors, plus les deſſeins où je m'en-

gageois étoient bizarres, plus je m'en sentois flatté. Il n'y a que l'âge & la sagesse qui fassent voir aux hommes le ridicule & les dangers de cette intrépidité romanesque.

Je ne fus pas long-temps chez Riberos sans avoir des nouvelles de la lettre que j'avois fait rendre à Isabella. Elle la reçut, & il n'est pas surprenant qu'ayant été si long-temps assez aveugle, pour croire que l'Esclave d'Alger étoit un autre que moi, elle eût encore le même aveuglement quand elle crut en avoir de nouvelles preuves dans la lettre que je lui avois fait rendre. Elle se fut bon gré, après l'avoir lûe, de tout ce qu'elle avoit persuadé à son mari, & lui ayant fait croire qu'il n'y avoit point eu d'autre Esclave d'Alger que moi, elle se trouva en possession de voir cet Esclave, sans être suspecte.

Elle ne manqua pas d'envoyer chez Riberos la Duegne Beatrix, qui me mena, comme elle avoit fait les autres fois, au balcon qui m'introduisoit chez sa maîtresse. Isabella croyant que j'étois en effet l'Esclave qu'elle avoit vû la premiere fois, me conta tout ce qui étoit arrivé depuis, & comment elle avoit voulu me faire assassiner, en persuadant à son mari que l'Algé-

rien & moi n'étions qu'un même homme.

M'ayant conté ce détail, elle me fit de grands reproches de l'indiſcretion que j'avois eûe, me croyant toujours l'homme d'Alger, d'avoir fait confidence au François mon ami, du commerce que nous avions enſemble, & de lui avoir donné le moyen de venir au rendez-vous qu'elle m'avoit deſtiné.

Rien n'étoit plus plaiſant que de la voir ainſi me parler de moi, ſans croire que ce fût à moi qu'elle parlât, & comme je n'étois plus jaloux de moi-même, je réſolus de goûter ce plaiſir tout entier, & de voir juſqu'où ſon aveuglement & ſon imprudence pourroient aller. Je lui fis des excuſes de l'indiſcretion dont elle me faiſoit des reproches; mais après tout, lui dis-je, Madame, je ne devois pas trop vous déplaire de vous faire connoître ce François, puiſqu'on m'a dit que vous aviez été fort bien enſemble.

Elle me nia qu'elle eût jamais aimé le François dont je lui parlois, m'aſſurant au contraire qu'elle l'avoit toujours haï, & que ſi elle avoit paru le ſouffrir, ce n'avoit été que pour avoir occaſion de le perdre, comme elle avoit fait. Quelque peine que j'euſſe à tenir contre un déguiſement, qui

m'exposoit à entendre tant de mensonges & de perfidies, je résistai pourtant, & je me séparai d'elle, sans qu'elle eût le moindre soupçon que je fûsse autre que l'Esclave Algérien.

Quand je l'eus quitté, je résolus de pousser la comédie jusqu'au bout; & j'en trouvai le moyen dans la maison où j'étois caché. Alonzo Riberos avoit beaucoup de commerce dans les pays étrangers, & c'est ce qui m'avoit fait choisir sa maison, pour donner plus de vrai-semblance au déguisement qui trompoit la Dame. Je voyois venir chez lui des gens de tout pays & de toute espéce, entr'autres des Africains, & j'en vis un qui étoit d'Alger, & qui me parut très-propre à la vengeance que je méditois contre Isabella.

J'avois, parmi le peu de domestiques qui me servoient, un valet de chambre fort habile, & à qui je me confiois entiérement. Ce garçon étant instruit de mes intentions, trouva le moyen de s'aboucher avec l'Africain, & après quelques autres discours, il lui dit qu'il y avoit une Dame Espagnole qui cherchoit un homme de sa Nation, pour qui elle avoit un goût particulier, à dessein d'avoir avec lui quelques rendez-vous. L'Africain ouvrit moins les oreilles à cette pro-

poſition, que les yeux à quelques piéces d'argent que mon valet lui donna, lui en promettant bien davantage, s'il vouloit faire ce qu'on lui propoſeroit, ſi l'on pouvoit ſe fier là-deſſus à ſa diſcrétion.

L'Africain promit ce qu'on voulut, & mon valet l'amena chez Riberos, où il lui dit qu'on le viendroit prendre. Il me rendit compte du ſuccès de ſa négociation, & Beatrix étant venue à l'heure accoutumée, je fis paroître l'Africain à ma place, & il fut conduit au rendez-vous par la Duegne, qui penſoit que c'étoit moi. Mon valet l'avoit inſtruit de tout ce qu'il falloit faire. Ainſi, dès qu'il fut arrivé, il monta par l'échelle de corde ſur le balcon, & du balcon, il fut introduit dans la chambre d'Iſabella.

Lorſque j'eus appris qu'il y étoit, j'écrivis à Manrique un billet, par où on l'avertiſſoit que ſa femme étoit actuellement enfermée avec l'Eſclave d'Alger, qui avoit tant fait de bruit. Manrique étoit couché quand mon valet porta ce billet, & ce valet inſiſta ſi fort ſur la conſéquence des choſes qu'il contenoit, que ceux de Manrique l'éveillerent, & le lui rendirent.

La penſée où il étoit, que l'Eſclave d'Alger & moi étions le même homme, le rendit encore plus diligent à profiter de l'avis.

Il ſe leva, perſuadé qu'en ſurprenant l'Eſclave avec ſa femme, c'étoit moi qu'il alloit ſurprendre. Il ordonna à une partie de ſes domeſtiques de ſe tenir dans la rue du côté du balcon, pendant qu'il envoyeroit l'autre par dedans la maiſon à la chambre, où on lui marquoit qu'étoit le rendez-vous.

Les choſes étant ainſi diſpoſées du côté de Manrique, voici ce qui ſe paſſa du côté d'Iſabella, quand l'Africain fut entré dans ſa chambre. Elle ne reconnut pas d'abord la tromperie qu'on lui faiſoit, mais ne trouvant dans l'Africain ni la taille, ni le ton de la voix de celui qu'elle avoit vû les autres jours, elle prit un flambeau pour l'examiner, & elle reconnut bien-tôt que c'étoit un autre homme. Elle ne s'étonna point autant qu'elle auroit dû le faire, mais voulant ſavoir par quelle avanture cet inconnu ſe rencontroit dans le lieu du rendez vous, elle l'obligea de lui en rendre raiſon. L'Africain lui confeſſa que c'étoit un homme de Maroc, nommé Muley-Aſan, qui l'avoit engagé dans cette avanture par l'entremiſed'un de ſes valets. Ainſi la pauvre Iſabella qui ſavoit que Muley-Aſan étoit le même que ſon cher Eſclave, crut encore une fois qu'il l'avoit ſacrifiée.

Elle diſſimula ſon dépit devant le vrai

Algérien, & lui ayant dit que ceux qui l'avoient obligé à cette démarche, étoient des fripons, qui n'avoient penſé qu'à le perdre, elle lui ordonna de ſe retirer, & l'Africain ne ſe le faiſant pas dire deux fois, deſcendit par l'échelle de corde, qu'Iſabella retira ſitôt qu'il fut deſcendu.

Dans le moment que cet homme mettoit le pied dans la rue, & qu'Iſabella refermoit le balcon, les valets que Manrique avoit envoyés de ce côté-là, arriverent & ſe ſaiſirent de lui. Manrique de ſon côté, entra dans la chambre de ſa femme, qu'il trouva ſeule, mais fort interdite. Il alloit lui demander pourquoi elle n'étoit pas couchée, quand les valets qui avoient ſaiſi l'Africain, le lui amenerent, diſant qu'ils l'avoient trouvé ſous les fenêtres d'Iſabella.

On ne peut exprimer l'étonnement de Manrique, quand il vit qu'on lui amenoit un autre que moi. Il crut en ce moment que ceux qui lui avoient dit que l'Eſclave & moi étions le même homme, l'avoient trompé; & cette penſée lui fit paroître ſa femme encore plus criminelle qu'elle n'étoit. Il la fit enfermer dans ſa chambre, & il ordonna qu'on mît l'Africain dans un cul de baſſe-foſſe.

Dès le lendemain le bruit ſe répandit que le

le fameux Eſclave d'Alger, qui avoit tué le fils du Duc d..... avoit été ſurpris en rendez-vous chez la femme de Manrique, & qu'il y étoit priſonnier. Cette nouvelle fit grand bruit; Eleonor qui en entendit parler, ne douta point que ce ne fût encore moi, qui au lieu de profiter de ſes avis, m'étois expoſé à cet accident. Le Roi même le ſut, & il en conçut de nouveaux ſoupçons contre la fidélité d'Eleonor.

Le Duc d..... qui avoit de la peine à ſouffrir que la mort de ſon fils ne fût pas vengée, vint trouver Manrique, & l'un & l'autre ayant examiné l'Africain, ils reconnurent que ce n'étoit pas le même. Iſabella n'oſoit rien dire, de peur que ſur les avis du priſonnier, on n'allât chercher Muley-Aſan chez Riberos, & que cet homme ne déclarât le commerce qu'il avoit avec elle.

Une partie de ce qu'elle craignoit arriva. L'Africain ayant déclaré que c'étoit un valet de Muley-Aſan qui l'avoit embarqué dans cette affaire, on alla chez Riberos pour ſe ſaiſir de moi, mais comme j'avois prévû cet événement, je m'y étois préparé. Je n'étois plus retourné chez Riberos, & on ne me trouva point.

Je me tins caché tout le jour dans la maiſon, où j'avois ordinairement logé juſques-

là, & ayant appris, que l'on commençoit à dire que j'étois Muley-Aſan, qui m'étois déguiſé ſous ce nom-là chez Riberos, pour jouer à Iſabella la piéce que je viens de rapporter, je crûs qu'il n'y avoit pas pour moi de ſûreté à reſter plus long-temps à Madrid, & j'en partis le lendemain, ayant envoyé mes gens devant moi, & n'ayant retenu qu'un valet, avec lequel je pris la poſte, ſans que perſonne ſe mît en état de m'arrêter.

Je vins à Bayonne pour me rendre en Guienne, où j'eſpérois trouver Monſieur le Prince, qui avoit une Armée oppoſée à celle que commandoit le Duc de Vendôme. Bourg étoit aſſiégé en ce temps-là. C'étoit en 1653. vers le mois de Juillet.

Je fus obligé de m'arrêter quelque-temps à Bayonne, y étant tombé malade; j'écrivis à Monſieur le Prince une partie des raiſons que j'avois eûes de quitter Madrid. Ce Prince me fit répondre que je pouvois retourner à Paris, ou me rendre à l'Armée du Duc de Vendôme, & qu'il ne vouloit point être cauſe, que je ſuiviſſe un autre parti, que celui qu'avoit pris mon frere. La Lettre étoit fort ſéche, & je compris que Monſieur le Prince étoit peu content de ce que j'avois fait pour lui, pendant que j'avois été en Eſpagne.

Il eſt aiſé de juger que le chagrin que j'eûs de me voir un peu brouillé avec lui, me fit faire encore plus de réfléxions que je n'en aurois fait, ſur les bizarres avantures que j'avois eûes à Madrid, mais on ſera ſurpris que ces réfléxions ne me rendiſſent pas plus ſage, & ne m'empêchaſſent pas de prendre un deſſein auſſi étrange que celui où je m'abandonnai tout entier.

Quand je vis que Monſieur le Prince étoit mal content que j'euſſe quitté Madrid, je crûs que je devois y retourner, & le péril dont j'y étois menacé, eut moins de pouvoir ſur moi, que le deſir de réparer par une plus grande application, & une meilleure conduite, l'idée que j'avois donnée à ce Prince d'un peu de négligence à ſon ſervice; mais ſi l'on veut que j'explique de bonne foi le vrai motif qui me fit penſer à ce deſſein, j'avouerai, à ma confuſion, que ce fut l'amour que j'avois pour Eleonor. Le ſoin qu'elle avoit pris de me faire ſauver, & la colére avec laquelle elle m'avoit quitté, ſervirent moins à réveiller mon amour, que la crainte qu'elle m'avoit témoignée de ſe voir en diſgrace auprès du Roi. Je m'allai mettre dans l'eſprit, qu'elle pouvoit avoir beſoin de ſecours, dans les circonſtances où je l'avois laiſſée. Je craignis que le Roi

l'ayant abandonnée, la jalouſie de ſon mari ne l'expoſât à des extrémités fâcheuſes, & mon amour s'autoriſant de tous ces prétextes, me fit croire qu'il y avoit eu de la lâcheté à m'en ſéparer comme j'avois fait.

Qu'on eſt à plaindre ( car je ne puis trop faire ces réfléxions ) quand on ſe laiſſe maîtriſer par la plus aveugle des paſſions ! On ajoute à un aveuglement groſſier, la folle préſomption de n'être pas aveugle, & ſi toute la terre m'eût dit que j'étois fou & extravagant, de vouloir encore retourner à Madrid, j'aurois crû que toute la terre ne voyoit goute, & que j'étois le ſeul éclairé, tant les raiſons qui me déterminerent à ce retour, me parurent alors claires & convaincantes. Je ne laiſſois pas d'entrevoir quelquefois la témérité de mon deſſein, mais plus il me paroiſſoit téméraire, plus je me ſentois de goût pour l'exécuter, & je me diſois ſans ceſſe à moi-même, qu'il étoit beau de m'aller ſacrifier pour ſervir une maîtreſſe. Dieu veuille que perſonne, en liſant ceci, ne ſe trouve auſſi fou que moi, & n'approuve par un vain ſentiment de généroſité amoureuſe, une conduite qui m'auroit expoſé à des extrémités encore plus fatales, que celles que j'avois évitées, ſans la maladie qui m'empêcha d'être auſſi fou que je voulois l'être.

Etant donc rempli de cette généroſité folle, j'écrivis à Monſieur le Prince, que pour lui marquer que je préférois ſon ſervice à tout autre intérêt, je retournois en Eſpagne, où j'eſpérois qu'il me feroit l'honneur de m'écrire des Lettres moins dures que la derniere. Après avoir envoyé cette Lettre, je repris le chemin de Madrid, quoique ma ſanté fût encore aſſez mauvaiſe, mais dès le premier jour je fus obligé de m'arrêter, & tout ce que je pûs faire, fut de gagner Fontarabie, où je demeurai près de ſix ſemaines au lit, y ayant été aſſez malade, pour avoir fait juger plus d'une fois, que je n'en releverois pas.

J'avois dès les premiers jours de ma maladie, envoyé un de mes gens à Madrid, avec une Lettre pour Eleonor, par laquelle je lui mandois qu'il m'avoit été impoſſible de m'éloigner d'elle, & que je retournerois la voir dès que ma ſanté me le permettroit, pour lui offrir mon ſecours & mes ſoins, en un temps où je craignois qu'elle n'en eût beſoin. J'avois auſſi ordonné à celui que j'envoyois, de s'informer de ce qu'on diſoit de moi, particuliérement à l'occaſion de Manrique & de ſa femme.

Cet homme rendit ma Lettre à Eleonor, qui après l'avoir lûe, lui répondit de bou-

che, que je me gardaſſe bien de revenir à Madrid, & que c'étoit tout ce qu'elle avoit à dire pour réponſe à ma Lettre. Il s'informa de Manrique, & on lui dit qu'il me cherchoit par tout, que ſa femme ayant appris que j'étois le même que Muley-Aſan, avoit perſuadé à ſon mari que le chagrin de n'avoir pû rien obtenir d'elle, m'avoit fait imaginer pour la perdre, l'avanture de l'Africain qu'on avoit pris; que cet Africain avoit été renvoyé après une vive réprimende; que tout le monde étoit perſuadé de la ſageſſe & de l'innocence d'Iſabella dans cette avanture; qu'elle étoit mieux que jamais dans l'eſprit de ſon mari, & qu'enfin je ne devois jamais penſer à retourner en Eſpagne.

On vint me rendre cette réponſe lorſque je commençois à me mieux porter, & je crois que ſi ma ſanté l'eût permis, j'aurois paſſé par-deſſus tous les périls que j'avois à craindre, tant j'étois outré de ce qu'Eleonor ne m'avoit point écrit, & tant j'avois envie de la revoir; mais heureuſement je me portois trop mal pour entreprendre aucun voyage, & je vis bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que de me guérir, & de me mettre en état d'oublier à jamais Eleonor.

Je m'arrêtai donc à ce deſſein, mais avant que de continuer le récit de mes avantures, je crois devoir raconter ce qui ſe paſſa à Madrid depuis mon départ. Je ne fus informé de ce détail que long-temps après, mais c'eſt ici le lieu naturel d'en parler, puiſque le Lecteur a encore l'idée toute récente des choſes qui m'y arriverent, & que tout ce que je vais dire, a des liaiſons avec ce que j'en ai déja raconté. On verra encore mieux combien j'avois tort de vouloiir retourner dans un Pays qui m'avoit été ſi funeſte, & combien j'eus raiſon de ſurmonter enfin la paſſion qui m'y rappelloit.

J'y laiſſai deux femmes avec leſquelles j'avois eu le plus de commerce, je veux dire celle que j'ai appellée Donna Iſabella, & celle que j'ai fait connoître ſous la qualité de Catalane & ſous le nom d'Eleonor. J'avois aimé ces deux femmes, mais avec des ſentimens bien différens. J'eſtimois Eleonor, & je craignois Iſabella. L'une m'avoit attaché par l'idée qu'elle m'avoit donnée de ſa délicateſſe & de ſa vertu, & l'autre au contraire ne m'avoit plû que par ſes avances & par ſes emportemens. On va voir que l'une & l'autre ſe trouva à-peu-près de même caractére, quand elles ſe virent dans les mêmes circonſtances ; & on jugera encore

mieux de l'opinion qu'on doit avoir des femmes qui veulent être aimées, & qui ne peuvent ſe borner à un mari ou à un amant.

Comme le caractére de Donna Iſabella étoit de ne point contraindre ſes inclinations & ſes goûts, elle avoit eu dans tous ſes attachemens autant de bizarrerie qu'elle en marqua, lorſque me prenant pour un Eſclave d'Alger, elle ne put m'aimer ſous une autre qualité, & ſous une autre figure. Ainſi, toutes ſes intrigues avoient toujours été avec des gens ſans conſéquence, & qu'elle pouvoit ſacrifier aiſément aux ſoupçons de ſon mari.

Avant que je fuſſe à Madrid, elle avoit déja eu pluſieurs affaires, & entr'autres celle dont je vais parler. A peine fut-elle mariée, & eut-elle paru à la Cour, où l'emploi de ſon mari lui donnoit un rang fort diſtingué, qu'elle fut aimée de tout ce qu'il y avoi de jeunes Seigneurs; mais celui qui parut avoir pour elle un attachement plus fidéle & plus ſincére, fut le Prince de.... C'étoit le Seigneur de toute l'Eſpagne le mieux fait, & qui méritoit le plus la préférence par ſa bonne mine. Ce jeune Seigneur étoit ſur le point d'épouſer la fille du Marquis d..... qui étoit le plus riche parti de la Cour, & de laquelle il étoit tendrement

ment aimé, quand il connut Isabella.

Ce fut une espéce d'enchantement que la maniére dont il s'attacha à elle. Il devint insensible à toute autre passion ; & pour rompre ou différer le mariage qu'il étoit sur le point de faire, il fit semblant de vouloir prendre le parti de l'Eglise, & il proposa à son pere de faire le mariage de la fille du Marquis avec son cadet, s'offrant même de lui ceder le droit d'aîneſſe ; & la chose auroit été exécutée, s'il n'eût reconnu combien Isabella étoit indigne d'un semblable sacrifice.

Cette femme n'eut pour lui que de la fierté, & selon le caractére que nous lui avons vû, elle ne manqua pas de faire confidence à son mari de l'amour du Prince ; & le mari en usa à son égard, comme j'ai dit qu'il en avoit usé au mien. Le pauvre Prince devenu suspect au mari, & embarrassé pour voir la Dame, pensa mourir de chagrin, & il en tomba malade.

Il avoit un valet de chambre Navarrois, assez bien fait, dont il s'étoit servi pour écrire quelquefois à Isabella. Ce Navarrois voyant son maître malade, & ne pouvant ignorer, que le chagrin d'être maltraité d'Isabella, n'eût la principale part à sa maladie, lui dit, qu'il le plaignoit d'autant plus,

qu'il ſavoit qu'Iſabella n'étoit fiére pour lui ; que parce qu'il étoit trop grand Seigneur, & que s'il ne craignoit de lui déplaire, il lui apprendroit que cette Dame avoit un commerce réglé avec un des domeſtiques de ſon mari.

Le Prince penſa tuer ſon valet de Chambre, pour avoir eu la hardieſſe de lui tenir un pareil diſcours, & le Navarrois voyant l'aveuglement de ſon maître, jura qu'il le détromperoit. Il trouva le moyen de faire venir chez le Prince ce valet de Manrique, qu'il diſoit être en intrigue avec ſa femme, & lui ayant promis une ſomme conſidérable, il l'engagea de faire confidence au Prince même de l'intrigue qu'il avoit avec Iſabella.

Le Prince fut auſſi difficile à être perſuadé par le témoignage de ce domeſtique, qu'il l'avoit été à croire le Navarrois, & il ne parut les écouter l'un & l'autre, que quand on lui eut promis de lui faire voir la choſe de ſes yeux. Les deux valets prirent donc jour pour faire cacher le Prince chez Manrique ; & toutes les meſures ayant réuſſi, le Prince fut témoin oculaire de ce qu'on avoit voulu lui perſuader.

Mais l'amour qu'il avoit pour cette femme, n'ayant pû être éteint par une preuve

ſi ſenſible du mépris qu'elle méritoit, il réſolut de ne lui pas laiſſer ignorer ce qu'il avoit vû, non pas pour la confondre par ce reproche, mais pour l'engager mieux à l'aimer, tant ce pauvre Prince avoit de lâcheté & de foibleſſe.

Il lui dit donc ſottement qu'il ſavoit ſon intrigue avec le domeſtique, mais qu'il ne l'en aimoit pas moins; qu'il n'attribuoit cet indigne commerce qu'à un ſortilége, & qu'il ne pouvoit croire qu'une femme de ſon mérite, eût pû, ſans quelque puiſſance infernale, s'abaiſſer à cette indignité; que même il s'offroit de tuer le malheureux Sorcier qui l'avoit abuſée, pour la défaire d'un eſprit auſſi ſéducteur que celui-là, & la mettre en état d'accorder naturellement ſes bonnes graces à ceux qui n'auroient point d'autre ſort que leur amour.

La Dame voyant la ſottiſe du Prince, & que lui-même cherchoit les moyens de la juſtifier, ſe ſervit de ce qu'il lui diſoit de ſortilége & de ſorcier, pour lui perſuader que ce domeſtique avoit en effet commerce avec le Diable; mais la puiſſance de l'eſprit infernal n'avoit pas été employée à lui inſpirer un attachement indigne avec ce domeſtique, mais ſeulement à faſciner les yeux du Prince, pour lui faire voir ce qui n'étoit pas.

C'eſt ainſi qu'on racontoit en Eſpagne que la choſe s'étoit paſſée, & on la donnoit pour vraie, enſorte qu'on diſoit que le Prince, croyant que ſes yeux l'avoient trompé, ſe perſuada que tout ce qu'il avoit vû, étoit une illuſion du Diable. Quoiqu'il en ſoit, le pauvre domeſtique fut aſſaſſiné, & on crut que ç'avoit été par ordre du Prince, qui s'étant défait de ce Sorcier, continua à aimer Iſabella, & à en être toujours maltraité.

Comme les Eſpagnols ſont extrêmement ſuperſtitieux, celui-ci s'imagina que la fierté de ſa maîtreſſe, étoit une ſuite des ſortiléges qu'on lui avoit donnés, & il ſe mit à faire des Neuvaines pour conjurer l'eſprit malin, qu'il croyoit oppoſé à ſon bonheur; enſorte que par une bizarrerie, qui ſeroit une impiété dans un autre pays que l'Eſpagne, on vit ce Prince aveugle, employer ce que la Religion a de plus ſaint, pour obtenir le ſuccès d'une intrigue amoureuſe.

Il faut croire que l'eſprit lui revint, car il oublia Iſabella, & il fit le mariage qu'il n'avoit différé, que parce qu'il n'avoit pû ſouffrir d'autre femme que celle-là, tant qu'il l'avoit aimée. Je ne ſavois point cette ridicule hiſtoire, lorſque je m'attachai à elle. Si j'en euſſe été inſtruit alors, j'aurois crû

que c'étoit auſſi par une ſuite de ſorcellerie qu'elle n'avoit pû me ſouffrir ſous ma figure naturelle, pendant qu'elle étoit folle de moi ſous celle d'un Africain.

Quand j'eus quitté Madrid, & que ſon mari, toujours gagné par ſes artifices & ſes fauſſes confidences, eut perdu toute eſpérance de ſe venger de moi, il continua à publier par tout, que c'étoit moi qui étoit le faux Eſclave d'Alger, & que le Roi & toute l'Eſpagne en avoient été la dupe. Le Roi, à qui j'avois toujours été ſuſpect à l'égard d'Eleonor, ne douta point que ce ne fût pour l'amour de cette femme, que je m'étois déguiſé de la ſorte, & il en conçut des ſoupçons contre elle. Il voulut voir Manrique, & cet homme diſant que c'étoit par la vertu & la bonne conduite d'Iſabella, que l'on avoit découvert, que l'Eſclave & moi étions le même homme, le Roi voulut auſſi la voir, & en apprendre tout ce qu'elle ſavoit de moi.

Je n'avois jamais parlé à cette femme de l'attachement que j'avois pour Eleonor; ainſi elle ne dit rien au Roi, qui pût confirmer ſa jalouſie & ſes ſoupçons. Au contraire, elle affecta ſi fort de marquer que ce déguiſement n'avoit jamais regardé qu'elle-même, & elle éxagera tellement le violent

amour que j'avois eu pour elle, que le Roi ne put pas croire qu'un homme ſi amoureux d'Iſabella, eût encore pû aimer Eleonor.

Ainſi les ſoupçons de ce Prince ſur ſa maîtreſſe, furent entiérement diſſipés par la vanité qu'eut Iſabella de lui faire entendre que je l'avois aimée, & que je l'avois aimée ſeule. Mais la pauvre Eleonor n'en fut pas plus heureuſe que ſi elle avoit toujours été ſoupçonnée, & le Roi qui étoit un Prince, à qui la derniere maîtreſſe faiſoit toujours oublier les autres, trouva Iſabella aſſez à ſon gré pour l'aimer, & cet amour fut le ſeul effet de la converſation qu'il eut avec elle.

Le bruit de cette nouvelle paſſion s'étant bien-tôt répandu, Eleonor en fut inſtruite des premieres. Juſques-là on n'avoit pû rien remarquer en elle, qui ne fût digne d'eſtime, & même d'admiration. Il ſembloit même, qu'elle ne ſouffrît l'attachement du Roi que par pure complaiſance, & l'on publioit que c'étoit la ſeule qui eût réſiſté aux deſirs de ce Prince, & qui méritât d'être aimée pour ſa vertu. Tout cela ſembla ſe démentir dès qu'elle vit que le Roi en aimoit une autre, puiſqu'elle mit tout en uſage pour le faire revenir, ou ſe venger.

Comme elle connoiſſoit un peu Manrique, le mari de ſa rivale, elle trouva le moyen de lui parler, & tâcha de lui donner aſſez de jalouſie, pour lui faire emmener ſa femme à une Terre qu'il avoit, éloignée de Madrid de deux ou trois journées. Elle réuſſit auprès de Manrique plus qu'elle ne penſoit, & elle lui inſpira, non-ſeulement une jalouſie capable de tout entreprendre, mais encore un amour auſſi entreprenant, que le pouvoit être la jalouſie.

Ainſi Manrique éclairé ſur le commerce que le Roi commençoit à avoir avec ſa femme, ne ſe trouva point d'humeur à le ſouffrir, & ayant pris des meſures, il la fit enlever & conduire à une Terre encore plus éloignée, que ne l'étoit celle dont Eleonor lui avoit parlé. S'étant défait de ſa femme, il crut qu'Eleonor auroit de la complaiſance pour lui; mais le Roi ne voyant plus Iſabella, & ne voulant point employer ſon autorité pour la faire revenir, étoit redevenu plus amoureux que jamais d'Eleonor, & Manrique ne trouvoit plus d'autre moyen de voir tranquillement ſa maîtreſſe, qu'en faiſant revenir ſa femme.

Il ſe vit alors dans deux extrémités bizarres, & fort embarraſſantes pour un mari jaloux, & pour un amant paſſionné; mais

je crois que les intérêts de l'amant l'auroient emporté sur ceux du mari, s'il n'avoit craint, en faisant revenir sa femme, de déplaire à sa maîtresse. Il laissa donc sa femme où elle étoit, & il tâcha, pour voir sa maîtresse, de profiter des momens où le Roi ne la voyoit pas; mais soit qu'Eleonor n'eût pas cette complaisance pour lui, soit que le Roi ne le permît pas, Manrique reconnut qu'il n'avoit point tiré d'autre avantage de l'éloignement de sa femme, que d'en avoir paru jaloux.

Il voulut du moins que la maîtresse à laquelle il avoit sacrifié sa femme, ne jouît pas de ce sacrifice, & il fit ce qu'il put pour obliger le mari d'Eleonor à la faire venir dans la Vice-Royauté, où il faisoit sa résidence; mais ce mari qui ne songeoit qu'à sa fortune, fut peu touché des raisons qu'on lui alléguoit, pour l'obliger à ne point vivre éloigné de sa femme. Ainsi Manrique ne put, ni se faire véritablement aimer d'Eleonor, ni se venger d'elle.

Sa femme n'étoit pas d'une humeur assez complaisante pour se tenir tranquillement dans son exil; & apprenant que depuis son départ, Eleonor étoit redevenue toute puissante sur l'esprit du Roi, elle sentit encore plus la violence qu'on lui avoit faite. Elle

fut instruite de l'amour de son mari pour sa rivale, & elle crut qu'elle ne devoit pas le laisser ignorer au Roi. Elle l'en fit donc informer par des gens qui approchoient de ce Prince, & tout cela ne servit qu'à faire donner à Manrique un Gouvernement qui l'éloigna de Madrid.

Je n'ai pû être informé du reste des avantures de ces deux rivales; mais quand j'appris qu'Eleonor, pour qui j'avois une véritable estime, avoit été capable d'avoir de la complaisance pour Manrique, je remerciai le Ciel d'avoir mis un obstacle au dessein que j'avois eu de retourner à Madrid. Je ne me serois jamais consolé, qu'une femme de qui j'avois conçu des idées si nobles, eût eu la bassesse de tout sacrifier à la vanité d'être aimée d'un Prince, qui n'avoit en amour que sa dignité qui le rendît recommandable, car tel fut le caractére des amours du Roi dont je parle; Prince d'ailleurs digne de son rang.

J'eus le temps pendant que je fus malade à Fontarabie, de faire réfléxion aux avantures de ma vie passée; & quoique je n'eusse encore que vingt-sept à vingt-huit ans, j'avois tant vû de caractéres de femmes, & le penchant que j'avois pour elles, m'avoit exposé à tant de diverses épreuves,

que je ne pouvois m'empêcher de regretter le temps qu'elles m'avoient fait perdre ; & de reconnoître que ç'avoit été la ſource du peu de progrès que j'avois fait dans les Armes ; car enfin je me trouvois moins avancé que je ne l'étois après mes premieres campagnes, & je voyois bien que tant que je ne réſiſterois pas mieux aux occaſions de la galanterie, je ne devois guére eſpérer une fortune plus heureuſe.

Mais auſſi comment y réſiſter ? Je ne m'en trouvois ni la volonté ni la force tant que je reſterois dans le monde. Ces penſées me firent naître un violent deſir de m'en retirer, & ce qui acheva de m'y porter, ce fut le chagrin de la maladie, & celui de me voir mal dans l'eſprit de Monſieur le Prince.

Comme je roulois un jour ces penſées dans mon eſprit, & que je faiſois une promenade que l'on m'avoit ordonnée pour le rétabliſſement de ma ſanté, je trouvai un homme habillé en Hermite, qui ſe promenoit au même lieu où j'étois ; & qui me voyant ſembla vouloir s'éloigner. Je le priai le plus civilement que je pûs de ne me point fuir, & ſon habit me le faiſant croire ſolitaire, les penſées de ſolitude que j'avois alors dans la tête me firent ſouhaiter ſa con-

verſation. Ainſi je lui fis tant d'inſtances, qu'à la fin il s'arrêta. Après l'avoir entretenu quelque temps de choſes générales, je lui demandai s'il étoit Hermite & comment il ſe trouvoit de ſa ſolitude.

Il me répondit qu'il ne ſavoit s'il devoit s'appeller Hermite, quoiqu'il menât une vie retirée, parce qu'il ſe voyoit obligé d'avouer à ſa confuſion, que quoiqu'il menât cette vie depuis douze ou treize années, ſon eſprit n'en étoit pas moins vif ſur toutes les choſes du monde, & qu'actuellement il travailloit à retourner à une autre vie, ayant bien compris que pour ſe faire Solitaire, il falloit avoir d'autres motifs que ceux qui lui avoient fait quitter le monde.

Je lui demandai ſi les femmes n'avoient point eu de part au deſſein qu'il avoit pris de ſe retirer, & il me répondit en ſoupirant, que ſon malheur ne venoit que de-là. Je lui dis de mon côté que j'avois auſſi beaucoup éprouvé d'avantures qui me donnoient du penchant pour la retraite, & qui me faiſoient ſouhaiter de l'embraſſer. Je vous conſeille, me dit cet homme, de vous y mieux prendre que je n'ai fait; car peut-être n'aurez-vous pas plus de conſtance que moi. Je le conjurai de m'apprendre

quelle vie il avoit menée auparavant, & après s'en être défendu quelque temps, il me conta ſon hiſtoire à peu près en ces termes.

Je ſuis né en Portugal, & quoique vous ne jugiez pas à ma mine & à mon habit que je ſois homme de qualité, je puis cependant vous aſſûrer que je ſuis parent du Roi Dom Juan, qui depuis treize ans a trouvé le moyen de remonter ſur le trône de ſes ancêtres. J'ai été élevé avec lui lorſqu'il n'étoit encore que Duc de Braganee, & j'aurois eu part à ſa fortune, en qualité de ſon parent, ſi je n'en avois eu de plus proches que lui qui m'embarquérent dans leur deſſein, ou plûtôt ſi l'amour ne m'avoit fait tourner la cervelle.

Jamais perſonne n'a été à la fois ni plus aimable, ni plus perfide que la perſonne que j'aimois. C'étoit une fille à peu près de mon âge, mais fort ambitieuſe, & qui ne s'attacha à moi que tant qu'elle ne trouva perſonne qui répondît à ſon ambition. On l'avoit miſe auprès de la Ducheſſe de Mantouë, qui pour lors étoit Vice-Reine de Portugal. Elle étoit née de parens nobles, mais fort au-deſſous de ma naiſſance, & quoique je n'euſſe pas beaucoup de bien, j'étois pour elle un parti très-avantageux,

Je l'aimai, & elle m'aima, ou du moins elle en fit ſemblant. Nous ne parlâmes pas d'abord de nous marier, parce que le Duc de Bragance n'auroit pas conſenti à un mariage qui m'auroit fait épouſer une fille ſans bien, mais je lui jurai que je n'épouſerois jamais qu'elle, & je vivois dans l'eſpérance de me voir bientôt en état de le faire, par les apparences que nous voyions tous les jours au rétabliſſement du Duc de Bragance.

La conſpiration qui l'a remis ſur le trône commençoit alors à ſe former. Je fus un de ceux à qui on la découvrit des premiers, & l'amour que j'avois pour ma Maîtreſſe ne me permit pas de la lui cacher. C'étoit la derniere de toutes les imprudences que de lui confier ce ſecret, parce que cette fille étant auprès de la Vice-Reine, je devois craindre qu'elle ne lui en découvrît quelque choſe, mais j'eûs bien d'autres ſujets de me reprocher mon indiſcrétion.

La Vice-Reine avoit pour Secretaire Vaſconcellos, qui quoique Portugais, s'étoit fait le tyran de ſon propre pays, par l'abus qu'il faiſoit du pouvoir que la Vice-Reine lui avoit laiſſé uſurper. Cet homme s'aviſa de devenir amoureux de ma Maîtreſſe, & ce qui doit encore plus vous

étonner, c'eſt que cette fille écouta ſon amour comme elle auroit pû faire celui d'un Roi, tant ſon ambition ſe trouva charmée d'être aimée d'un homme qui avoit toute l'autorité dans le Royaume.

Elle ne douta point que Vaſconcellos ne la voulût épouſer, mais elle ne fut pas long-temps ſans s'appercevoir que cet homme avoit d'autres deſſeins, & qu'il ne cherchoit qu'à la mettre au nombre des Maîtreſſes que le beſoin qu'on avoit de lui, lui faiſoit trouver facilement.

Cette fille ſembla avoir aſſez de vertu pour ne ſe pas plaire à un amour, qui ne tendoit qu'à ſon deshonneur, & elle me dit qu'elle haïſſoit Vaſconcellos autant qu'elle avoit eu de complaiſance pour lui quand elle s'étoit flattée de devenir ſa femme. Sa femme, repris-je, avec étonnement! Hé auriez-vous jamais pû vous y réſoudre? Pourquoi non, reprit-elle? N'y a-t-il pas du plaiſir à être Maîtreſſe, & perſonne auroit-il plus de crédit dans le Royaume que la femme d'un homme qui y eſt le maître?

Je lui fis des reproches d'un ſentiment ſi bas & ſi intéreſſé, & elle dit que je devois le lui pardonner, puiſqu'elle n'auroit ſouhaité du pouvoir, que pour me faire du

bien. Ce compliment m'appaisa un peu, & je ne doutai pas, comme elle m'en assûra, qu'elle n'eût le dernier mépris pour mon indigne rival après l'insolent amour qu'il lui avoit témoigné. Cependant j'apprenois de tous côtés que ce mépris n'étoit qu'apparent ; que le Secretaire la voyoit toujours & lui faisoit des présens. En effet, elle commença à faire plus de dépense qu'elle n'en faisoit avant que de le connoître. Je lui demandai la raison de ce changement ; elle me dit que c'étoit des bienfaits de la Vice-Reine, qui étoit la seule qui lui fist des présens. On avoit beau me dire que j'étois la dupe de cette fille, & que le commerce qu'elle avoit avec Vasconcellos n'étoit que trop véritable, je n'en pouvois rien croire, & je continuois à l'aimer avec un respect égal à ma tendresse.

Cependant la conspiration éclata de la maniére dont tout le monde l'a sû. Les Conjurés s'étant emparés de tous les quartiers de Lisbonne, se saisirent de la Vice-Reine, & de l'Archevêque de Brague. On jetta Vasconcellos par les fenêtres, après l'avoir poignardé, & en quatre jours le Duc de Bragance fut reconnu Roi de Portugal. La haine que j'avois pour Vasconcellos me porta à me joindre à ceux qui étoient char-

gés de le faire périr. Nous montâmes à sa chambre, où le passage m'ayant été disputé par un de ses Commis, je jettai cet homme par terre d'un coup de sabre, & j'entrai le premier dans la chambre. Nous ne le trouvâmes point, & pendant que mes compagnons le cherchoient, j'apperçûs une petite cassette à demi ouverte, dans laquelle je crûs voir des Lettres. Je m'en saisis, & je trouvai le moyen, sans que personne me vît, de prendre les Lettres dont elle étoit remplie, & d'en faire un paquet dont je demeurai le maître. Cependant après avoir long-temps cherché, on apprit que Vasconcellos étoit caché dans l'épaisseur du mur. Lorsqu'on l'en eut retiré, il m'apperçut, & osa me conjurer au nom de ma Maîtresse, de lui sauver la vie, ajoûtant qu'elle m'en seroit obligée, par l'intérêt qu'elle prenoit à sa conservation. Je crûs que le malheureux avoit perdu l'esprit, de me faire un compliment qu'il devoit bien juger que je prendrois pour une insulte. Je voulus lui répondre pour l'obliger de dire avant que de mourir, qu'il n'avoit jamais eu de commerce avec la personne qu'il me nommoit, mais on ne m'en donna pas le temps, & je le vis précipiter au moment que je voulois lui parler.

Quand

Quand le tumulte eut été appaiſé, & que nous nous vîmes maîtres de la Ville, mon premier ſoin fut de lire les Lettres que j'avois trouvées. Elles étoient la plûpart de ma perfide Maîtreſſe, & je ne pûs douter en les liſant, de l'infame commerce dont elle avoit été accuſée avec le Secretaire. Je connus par les mêmes Lettres que cette fille l'avertiſſoit de la conſpiration dont je lui avois parlé, & j'admirai mon bonheur d'avoir trouvé une choſe qui m'auroit perdu ſi elle fût tombée en d'autres mains. Je gardai ces Lettres à deſſein de les faire voir à cette infidelle, & de la confondre, en lui apprenant par-là que je connoiſſois combien elle étoit digne de mon mépris & de ma haine. Je ne ſavois ce qu'elle étoit devenue, & je croyois qu'elle avoit ſuivi le ſort de la Vice-Reine, & qu'on l'avoit enfermée avec elle; mais comme elle étoit Portugaiſe, on lui avoit permis de ſe retirer chez un de ſes parens. Elle étoit chez ce parent quand on lui vint dire la cruelle punition qu'on avoit faite de Vaſconcellos. Elle ne fut pas maîtreſſe d'elle-même à cette nouvelle, ſoit qu'elle aimât de bonne foi ce malheureux, ſoit qu'elle regretât l'argent & les préſens dont il avoit acheté ſes bonnes graces. Elle garda ſi peu de meſures, & déclama ſi

furieuſement contre ceux qui l'avoient tué, & même contre le nouveau Roi, qu'on crut devoir s'aſſûrer de ſa perſonne. On l'enferma comme une ennemie contre laquelle il falloit ſe précautionner.

J'appris ſa priſon & ſes emportemens, & perſonne ne devoit moins s'intéreſſer que moi à ce qu'elle deviendroit, mais je mourois d'envie de lui reprocher en face l'indigne attachement dont je pouvois la convaincre. Je croyois ne chercher par-là qu'à me mieux venger d'elle; ſans m'appercevoir que je l'aimois encore, & que je ne voulois lui faire des reproches, que parce que je ne pouvois l'oublier.

J'allai la voir dans le lieu où elle étoit enfermée, & dès qu'elle me vit, elle me demanda fiérement ſi c'étoit par mon ordre qu'on la maltraitoit. Je lui répondis que quand j'aurois donné cet ordre, je n'aurois fait que ce que j'aurois dû faire, puiſqu'elle étoit coupable à mon égard d'un crime plus grand que celui qui l'avoit rendue ſuſpecte. En diſant ces paroles je tirai ſes Lettres, & je lui demandai ſi elle en connoiſſoit l'écriture. Elle ne ſe déconcerta point à cette vûe, & elle me dit avec une aſſûrance qui m'étonna, qu'elle pouvoit bien avouer les Lettres que je lui mon-

trois, puiſqu'elle les avoit écrites à ſon mari; que ſi je ne le ſavois pas, Vaſconcellos l'avoit épouſée, & qu'elle ne reconnoîtroit pour amis ou pour amans que ceux qui l'aideroient à venger ſa mort. Quelque outré que je fuſſe de ce diſcours, je diſſimulai pour ne m'arrêter qu'à lui faire voir les Lettres par leſquelles elle rendoit compte à Vaſconcellos du ſecret de la conſpiration que je lui avois confiée.

Elle me dit que c'étoit pour l'amour de moi-même, & par l'intérêt qu'elle prenoit à ma fortune, qu'elle avoit inſtruit le Secretaire, à qui elle ne pouvoit pardonner de n'avoir pas mieux profité de ſes avis, & de s'être attendu au Comte Duc d'Olivarés, dont la lenteur à prévenir le mal, l'avoit rendu irremédiable. Je l'interrompis pour lui demander ce qu'elle vouloit dire en m'apprenant que c'étoit pour mon propre intérêt qu'elle avoit tâché de diſſiper la conſpiration par les avis qu'elle en avoit donnés, & elle me répondit qu'il falloit que je fuſſe bien aveugle pour ne pas voir que l'élection du Duc de Bragance ne devoit guére être approuvée des Princes de ſon Sang, auſquelles ce nouveau Roi ne pourroit, quand il l'auroit voulu, donner des emplois auſſi conſidérables que ceux qu'ils

pouvoient eſpérer du Roi d'Eſpagne, qui étoit un Prince Souverain de pluſieurs Royaumes.

Tout ce que cette fille me diſoit auroit dû augmenter mon indignation contre elle, mais ſur-tout je devois être horriblement choqué de lui entendre dire qu'elle avoit épouſé mon rival. Cependant ce fut cela même qui m'empêcha de la trouver auſſi criminelle qu'elle étoit. J'aimai mieux apprendre qu'elle eût fait un mauvais mariage, que de la ſoupçonner d'une intrigue honteuſe; & à meſure qu'elle me parloit, je ſentois que mon cœur ſe rendoit à ſes raiſons, & prenoit ſon parti auprès de moi. Ce fut cette intelligence ſecrette d'un cœur trop foible & trop aveugle pour ce qu'il aimoit, qui me fit écouter tout ce qu'elle voulut me dire contre l'élection du Duc de Bragance, & entrer inſenſiblement dans des vûes de révolte.

Je ne m'expliquai pourtant pas dans cette premiere converſation. Je continuai ſur le ton dont j'avois commencé, ou plûtôt je crus continuer ſur ce ton-là, mais on ne peut déguiſer quand on aime. Cette fille s'apperçut malgré moi que je l'écoutois, & elle vit bien qu'il n'étoit pas impoſſibl de me mener où elle vouloit.

Après que je l'eus quittée je me trouvai encore plus foible que je ne l'avois été pendant que je l'avois vûe. L'idée de ce qu'elle souffroit dans sa prison, me donna de la compassion, & je crûs qu'il m'étoit permis de solliciter sa grace. Je l'obtins aisément; parce que je fis entendre qu'on ne devoit attribuer tout ce qui lui étoit échapé contre le nouveau Roi, qu'à un premier mouvement dont elle n'avoit pas été maîtresse, & qu'elle avoit condamné depuis qu'elle avoit eu le temps de se reconnoître. On ne crut pas qu'il y eût de danger à donner la liberté à une fille qui n'étoit redoutable que par sa colére ou sa douleur, & on me laissa le maître de sa destinée.

Rien ne marque mieux l'aveuglement & la foiblesse de mon amour, que la joye extrême que j'eus en pensant à celle que j'allois lui donner en la retirant de prison; car je ne voulus point qu'un autre que moi lui en portât la nouvelle, & se chargeât du soin de lui rendre la liberté. J'allai donc la retrouver, & après lui avoir fait des reproches, je lui dis que pour la confondre & lui mieux faire connoître son ingratitude, je ne voulois me venger d'elle que par de nouveaux bienfaits, & que je venois lui

dire qu'elle étoit libre. Elle s'arrêta moins à me remercier qu'à me répéter ce qu'elle m'avoit déja dit contre le gouvernement préſent, & elle n'épargna rien pour me faire entendre que ma fortune auroit été plus éclatante ſi le Portugal ne s'étoit point donné un Roi. Je diſſimulai encore que ſes diſcours fiſſent autant d'impreſſion ſur moi qu'ils en faiſoient, & l'ayant retirée de priſon, je la fis conduire chez le parent où elle avoit été arrêtée.

Je la vis ſouvent, & je continuois à l'aimer avec autant de délicateſſe & d'empreſſement, que ſi jamais je n'avois eu lieu de me plaindre d'elle. Il me parut même qu'elle avoit oublié le paſſé, & je n'oſai jamais approfondir la nature de l'attachement qu'elle avoit eu pour Vaſconcellos, de peur d'y trouver des raiſons de la haïr; car je voulois l'aimer, & il me ſembloit que je ne pouvois faire autrement. Ce que je dis ici n'eſt plus à ma louange, mais je ne veux rien déguiſer, & l'amour cauſe tous les jours l'aveuglement & la foibleſſe dont je parle.

Il y avoit peu de temps que cette fille étoit en liberté quand je m'apperçûs que le Duc de Camine, que je ne fais point de difficulté de nommer, puiſque tout le mon-

de a ſû ſon malheur, la voyoit avec aſſez d'aſſiduité pour me faire craindre qu'il ne fût mon rival. Le Marquis de Villa-Real, pere de ce Duc, étoit mon plus proche parent, & nous l'étions tous trois du nouveau Roi.

Je ne témoignai pas d'abord à cette fille le chagrin & la jalouſie que me donnoient les viſites de mon parent, mais elles furent ſi aſſidues, & il me parut qu'ils avoient tant de ſoin de ſe trouver ſeuls, que je lui en fis enfin des reproches. Elle me répondit qu'elle vouloit à ſon tour me confier un ſecret, en reconnoiſſance de celui que je lui avois découvert dans le temps de la conſpiration du Duc de Bragance, & que c'étoit moins pour guérir ma jalouſie, qu'elle vouloit avoir cette confiance en moi, que pour m'inſpirer des ſentimens dignes de ma naiſſance, & ne me pas priver de la gloire d'un deſſein qui devoit m'intéreſſer autant que qui que ce ſoit. Le Duc de Camine, pourſuivit-elle, eſt amoureux de moi, & j'ai trouvé en lui tous les ſentimens que j'ai vainement cherché en vous. En un mot, il n'a point la lâcheté que vous avez de vous ſoumettre à un Roi, à qui le Trône n'appartenoit pas plus qu'à d'autres; & nous ſommes ſur le point de voir le Por-

tugal retourner à ſon Maître. Ayant achevé ces paroles, elle m'apprit la conſpiration qui ſe formoit pour ſe ſaiſir de la perſonne du Roi nouvellement élû & de la Reine ſa femme, & après les avoir poignardés, de remettre le Portugal ſous la domination des Eſpagnols. Elle me dit que l'Archevêque de Brague étoit le Chef de cette conſpiration, que le Marquis de Villa-Real, le Duc de Camine, & pluſieurs autres en étoient les principaux complices, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de me joindre à eux.

Je lui demandai ſi elle avoit eu ordre de m'en parler ; elle répondit que non, mais qu'elle m'aimoit aſſez pour vouloir que je ne fuſſe pas le ſeul de ma famille qui n'eût point de part à un deſſein ſi glorieux. Je la priai de ne point témoigner qu'elle m'en eût parlé, & que je refuſaſſe d'avoir part à cette entrepriſe, mais que je devois n'être pas content de ce qu'on me l'avoit cachée. Elle me dit qu'il étoit encore temps, & qu'elle en parleroit au Duc de Camine.

Quand je fus chez moi, je me trouvai fort incertain du parti que je devois prendre. Je n'aurois pas balancé ſans l'amour du Duc de Camine, mais cette fille m'avoit

voit dit si résolument qu'il étoit amoureux d'elle, que je jugeai bien que si la conspiration réussissoit, le Duc de Camine l'emporteroit sur moi, & que j'aurois le dépit d'avoir aidé moi-même à lui faire posseder la personne que j'aimois.

Je délibérois quand il n'en étoit plus temps, car deux jours après la conversation dont je viens de parler, la conspiration fut découverte par l'imprudence de l'Archevêque de Brague. Il eut la témérité d'envoyer en Espagne un paquet qui fut intercepté, & l'on y trouva le projet de cette conspiration, & les noms de tous les conjurés. On les arrêta; & comme mon nom n'y étoit point employé, on me laissa en liberté, quoique je ne laissasse pas d'être suspect, & par la proche parenté du Marquis de Villa-Réal, & par le soin que j'avois pris de faire délivrer la fille à qui j'avois marqué tant d'amour. Elle fut arrêtée, & on trouva des charges assez fortes contre elle pour la faire condamner à perdre la tête avec les autres complices. La Reine lui donna sa grace, & changea la peine à laquelle elle avoit été condamnée en une prison perpétuelle. Le Marquis de Villa-Réal & le Duc de Camine eurent la tête tranchée. L'Archevêque de Brague fut re-

tenu en prison où il mourut bien-tôt de chagrin : les autres complices périrent par divers supplices, & toute la conspiration fut entiérement dissipée.

Quoiqu'on ne m'eût point arrêté, je m'apperçûs que je n'étois pas libre ; & craignant à la fin qu'on ne s'assûrât entiérement de ma personne, je résolus de m'éloigner. C'est ici où vous allez voir ma foiblesse. Je ne pûs prendre la résolution de m'éxiler de ma patrie sans avoir fait tous mes efforts pour rompre la prison de la fille, que tout autre que moi auroit haïe, par la liaison qu'elle avoit eûe avec Vasconcellos. Je crûs que lui procurer la liberté ce seroit lui donner une marque d'amour qui la fixeroit éternellement à n'aimer que moi. D'ailleurs, je l'aimois assez pour ne point espérer de bonheur & de repos sans elle, & je m'appliquai encore plus à trouver les moyens de la délivrer, qu'à profiter de ceux que j'avois de m'éloigner avant qu'on en pût pénétrer le dessein.

La maison qui lui servoit de prison étoit un Couvent. Je vins à bout de lui faire rendre un billet, par lequel je l'avertissois qu'à un certain jour on mettroit le feu à ce Couvent du côté où étoit sa chambre, & qu'elle songeât à se servir utilement de

l'embarras que cauſeroit cet incendie, pour ſe rendre au pied d'une muraille que je lui marquois, lui mandant que je ſerois de l'autre côté pour lui jetter une échelle de corde, & lui donner le moyen de ſe ſauver.

Mon billet lui ayant été mis entre les mains, je ne manquai pas de faire tout ce que j'avois promis. Le feu fut mis à cette maiſon, & dans le plus fort de l'embraſement, je me trouvai au pied de la muraille, & après avoir long-temps attendu, je montai pour voir ſi elle étoit de l'autre côté. Je ne vis perſonne, & après avoir attendu juſqu'à ce que le feu fût éteint, je me retirai au déſeſpoir de n'avoir pas réuſſi. Je n'avois garde d'avoir cette joye. Ma perfide Maîtreſſe ayant reçu mon billet, l'avoit envoyé à la Reine, eſpérant que cette confiance lui procureroit plus aiſément la liberté que le moyen que je lui propoſois. La Reine avoit négligé l'avis, & elle ne connut qu'elle avoit eu tort de le négliger, que quand on lui dit que le feu avoit été mis au Couvent. Aux premieres nouvelles qu'elle en apprit, elle envoya des gardes pour s'aſſûrer de moi, en cas qu'on me trouvât au lieu que j'avois marqué. Celui à qui cette commiſſion fut donnée alla ex-

près me chercher d'un autre côté pour ne me point rencontrer. Outre que cet homme étoit mon ami, il appréhenda que ma mort, ajoûtée à celle de mes autres parens, n'excitât contre le Roi & la Reine de nouveaux mécontentemens des peuples.

Quoiqu'il en soit, je ne fus point arrêté, & celui qui avoit cherché à ne me pas prendre, me fit instruire dès le lendemain de la destinée du billet que j'avois écrit, ajoûtant que la récompense que la Reine avoit donnée à celle qui le lui avoit envoyé, étoit une permission de se faire Religieuse si elle vouloit. Ces nouvelles achevérent de m'accabler, & de me convaincre enfin du tort que j'avois de m'opiniâtrer à l'amour d'une fille si indigne de l'attachement que j'avois pour elle.

Cependant le billet que la Reine avoit reçû lui servit pour me faire faire mon procès. On rappella plusieurs choses qui me firent paroître coupable de la conspiration de mes parens, & pendant que je me tenois caché, on proscrivoit ma personne & mes biens. J'ai toujours crû qu'on n'avoit pas voulu me faire arrêter, car on l'auroit pû très-aisément : mais il y a beaucoup d'apparence qu'on souhaitoit mon éxil plus que ma mort.

L'accablement que me donna le malheureux ſuccès de mon amour, m'ôta le ſoin d'aller chercher dans les Cours étrangéres des protecteurs & du ſecours. J'appris que ma Maîtreſſe avoit accepté la grace que la Reine lui avoit offerte, & qu'elle ſe faiſoit Religieuſe. J'eus la foibleſſe de la vouloir imiter. J'ai été ſous des noms inconnus me préſenter à pluſieurs Couvens où l'on n'a pas voulu me recevoir. J'en ai cherché à Rome. J'ai même été aſſez longtemps à Paris, & enfin je ſuis venu ici, où depuis ſix ans je méne la vie que vous voyez.

Le Portugais ayant fini ſon hiſtoire, je lui fis toutes les objections que je lui aurois faites aux endroits qui m'avoient le plus ſurpris, ſi je n'avois craint de l'interrompre; car ſérieuſement j'avois peine à croire qu'il fût ce qu'il diſoit, & je ne balançois point à decider en moi-même que ſi cela étoit, il falloit qu'il fût devenu fou.

J'avoue que je fus bien conſolé de trouver un homme moins ſage que moi ſur le chapitre des femmes. Je revis cet homme encore pluſieurs fois, & il m'apprit que laſſé de la vie qu'il menoit, il agiſſoit pour avoir ſa grace, & pour rentrer dans ſes biens; que la plus grande difficulté qu'il y

trouvoit, c'eſt que n'ayant point oüi parler de lui depuis ſi long-temps, tout le monde en Portugal étoit perſuadé de ſa mort, & qu'il prévoyoit qu'on auroit de la peine à le reconnoître.

Je combattois cette difficulté, qui ne me paroiſſoit pas auſſi inſurmontable qu'à lui. Il m'apprit qu'il croyoit que ſa Maîtreſſe étoit morte, & je me ſervis encore de cette raiſon pour l'encourager à ſolliciter ſa grace. J'étois bien plus raiſonnable en lui parlant que quand je me trouvois ſeul; car dès que je faiſois réfléxion aux malheurs de ma vie, je m'eſtimois auſſi à plaindre que lui.

J'étois même foiblement touché de ce qu'il me vouloit faire craindre; ſavoir, qu'en cas que je renonçaſſe au monde, je ne ſoûtinſſe pas mieux que lui les réſolutions & le goût de la retraite, & je ne manquois pas de parler comme font tous ceux qui ne connoiſſent point les inconvéniens d'une éternelle ſolitude, & de dire que ſi une fois j'avois fait le pas, jamais rien ne ſeroit capable de me faire reculer: car telle eſt la préſomption des hommes ignorans & ſuperbes, d'eſpérer de leurs propres forces ce qu'ils ne doivent attendre que de la miſéricorde de Dieu.

C'étoit par une ſemblable préſomption que je me flattois de pouvoir avoir plus de fermeté qu'un autre, & je regardois même en pitié les inconſtances du Portugais; mais après tout, le temps n'en étoit pas encore venu, & les deſirs que j'avois de la retraite, n'étoient fondés que ſur la pareſſe & ſur un dégoût qui ſuit naturellement une vie malheureuſe & agitée. Ce fut pour cela, ſans doute, que je ne ſoûtins pas mes réſolutions. Dieu veuille que je les ſoûtienne mieux à l'âge où je ſuis, & que j'éxécute à la fin de ma vie ce que je voulus faire alors, & à quoi je ne manquai que parce que je voulus bâtir avant que d'avoir jetté les fondemens de l'édifice; car ſans aucune connoiſſance de la Religion, & ſans nulle pratique de la vertu, je crûs que je pouvois mener une vie retirée; & ſuccombant tout entier à ce deſir, je pris congé de l'Hermite Portugais, & j'allai, car je me portois aſſez bien pour cela, prendre la poſte à Bayonne pour me rendre inceſſamment à Paris, voulant, avant que de me retirer du monde, conſulter ma Carmelite, ou plûtôt voulant avoir le plaiſir de la voir applaudir à un deſſein ſur lequel ma vanité s'applaudiſſoit la premiere.

Cette illuſtre fille, beaucoup plus éclai-

rée que moi dans les conditions & les qualités d'une véritable retraite, m'exhorta à m'éprouver quelque temps avant que de me déclarer, & à me mettre, ſans qu'on le ſût, ſous la conduite d'un Directeur qu'elle me nomma, qui pût juger ſi Dieu m'appelloit à la ſolitude. Je fus effrayé des préparations qu'elle me dit qui étoient néceſſaires avant que de m'expoſer à donner au monde le ſpectacle d'un tel changement. Je ne voulois point différer, & ce qui me faiſoit le plus de plaiſir, c'étoit de pouvoir faire dire à tout le monde que je faiſois une action héroïque, en me condamnant à la retraite.

Quoique je ne lui expliquaſſe pas mes penſées auſſi naturellement que je le concevois, elle ne laiſſa pas de connoître que je n'étois pas tel qu'il falloit pour une vie ſi nouvelle, & elle me dit nettement que je ne devois point y penſer ſi je ne me ſentois aſſez de courage pour me cacher pendant ſix mois en un lieu, où je n'euſſe point d'autre occupation que d'éxaminer, dans la pratique de la pénitence, ce que Dieu demandoit de moi.

Je fus heureux dans l'entêtement où j'étois alors, d'avoir conſulté un eſprit auſſi droit & auſſi éclairé que le ſien; car combien en aurois-je trouvé d'autres qui m'au-

roient fait prendre une conduite différente, & qui par l'imprudence d'un éclat que je n'aurois pû soûtenir, m'auroient voulu engager où je n'aurois pas persévéré.

Quand elle vit que j'avois de la peine à me soûmettre à des conditions & à des pratiques qu'elle croyoit absolument nécessaires, elle me dit que je devois regarder le desir qui m'avoit pris si subitement de renoncer au monde, comme une tentation de paresse & d'oisiveté; que ce n'étoit point là ce que Dieu demandoit de moi, mais seulement que j'évitasse tout ce qui me détournoit des devoirs de ma Religion, & que je m'attachasse sérieusement à ceux de ma condition & de ma naissance, en me mettant tout de bon dans le service, & finissant enfin cette vie errante que j'avois menée jusques-là. Elle me dit encore que j'étois plus en état que jamais de mener une vie réglée, puisqu'il y avoit deux ans que j'étois hors de Paris, où n'étant presque plus connu, il me seroit aisé de me donner d'abord pour tel que je voulois être dans la suite, c'est-à-dire, pour honnête-homme & pour homme de bien. Je suivis ses conseils, & j'abandonnai le dessein de quitter le monde.

Mais m'étant, par ses avis, retiré pour quel-

ques jours dans une Maiſon Religieuſe, pour y penſer à ma conſcience, avant que de faire connoître que j'étois de retour, & de me mettre dans le ſervice, je trouvai dans la Bibliotheque de cette Maiſon un Volume des Lettres d'Abailard. Je les lûs avec d'autant plus de curioſité, que j'en avois déja vû quelque choſe en Eſpagne; car j'ai oublié de dire que malgré ma diſſipation, j'avois toujours conſervé du goût pour les Livres. Je trouvai en liſant ces Lettres, tant de conformité entre Héloïſe & ma Carmelite; la délicateſſe avec laquelle Abailard l'avoit aimée, me parut ſi ſemblable à l'amour que j'avois eu pour cette premiere Maîtreſſe, que cet amour ſe réveilla dans mon cœur avec plus de vivacité que jamais, & j'en penſai perdre l'eſprit.

Je ne l'avois vûe qu'un moment au viſage depuis mon retour d'Eſpagne, & elle m'avoit paru ſi belle, que cette idée de beauté, toujours préſente à mon eſprit, fit prendre à mon amour tous les caractéres qu'il avoit eûs autrefois, & je ſentis que je n'avois jamais aimé avec plus d'emportement & de tendreſſe. J'en fus occupé nuit & jour, uniquement ſenſible au plaiſir de reconnoître mon cœur dans la peinture de celui d'Abailard, dont je dévorois les Let-

tres. Je pouſſai ma folie juſqu'au point de me perſuader que je n'avois été malheureux dans mes autres amours, que parce que je m'étois ſéparé de la ſeule perſonne que j'euſſe véritablement aimée. Je me dis cent fois qu'elle étoit ma femme, qu'elle n'avoit pû légitimement s'engager dans l'état où elle étoit, & que toutes les Loix me permettoient de l'en retirer.

J'accoutumai mon eſprit à ces frivoles penſées, & jamais amour ne fut ni plus violent, ni plus malheureux que celui dont je me ſentis poſſedé à ces fatales idées; car enfin, j'avois beau me figurer que cette fille étoit ma femme, je voyois bien qu'il n'y avoit nulle apparence à la retirer de l'état où elle étoit engagée, & je me trouvai d'autant plus malheureux, que je l'aimois ſans eſpérance.

Combien de fois me repentis-je de la complaiſance qui m'avoit fait conſentir à ſon engagement! Comme je n'avois jamais rien ſenti d'approchant de l'amour qui me poſſedoit alors, je connus bien que cet amour ne s'étoit jamais éteint dans mon cœur, & que ſi j'avois paru attaché à tant d'autres, ce n'avoit été que par amuſement; mais l'heure étoit venue où je ne pouvois plus me tromper, & ſi j'avois eu mille vies,

je les aurois données pour me trouver au point où j'avois été autrefois avec elle, quand mon amour n'étoit combattu que par je ne sai quelle bien-séance.

Cet amour fut si violent, que j'en perdis le sommeil & le repos. Je passai toutes les nuits à écrire des Lettres, que je brûlois le matin, n'osant lui apprendre l'état où je me trouvois, ni lui rien envoyer de ce que j'avois écrit. Je me résolus pourtant de ne lui pas laisser ignorer ce que je souffrois, & j'allai lui rendre visite à ce dessein. Dès que j'entendis le ton de sa voix, je sentis redoubler la violence de mon amour, & je fus si saisi, que je ne pûs lui dire un seul mot. Elle me parloit sans me voir, & sans que je la visse, mais elle ne laissa pas de s'apercevoir de mon trouble. Elle me demanda ce que j'avois, & me jettant à genoux, je la conjurois de m'écouter sans me haïr. Alors je lui découvris la violence de mon amour, la priant par toutes les raisons que je pouvois lui alléguer, de ne pas me refuser au moins sa compassion dans le triste état où je me trouvois. Elle m'écouta, sans m'interrompre que par ses soupirs; & après que j'eus cessé de parler, j'entendis qu'elle pleuroit, & qu'à peine pouvoit-elle prononcer une parole. Je lui demandai ce qui la tou-

choit, & enfin me répondant, malgré ſes larmes, elle me dit, qu'elle étoit honteuſe d'être encore ſenſible à la douceur qu'elle avoit reſſentie, en apprenant que je l'aimois; qu'il étoit vrai, que depuis le moment que nous avions commencé à nous aimer, juſqu'à celui où elle me parloit, elle n'avoit jamais ceſſé d'être la même pour moi; que ni l'abſence, ni les devoirs de ſa profeſſion, n'avoient pû la diſtraire de mon image; qu'elle avoit reſſenti des chagrins inconcevables toutes les fois qu'elle m'avoit vû engagé en d'autres amours, & qu'enfin, elle vouloit bien me dire, qu'elle m'aimoit encore plus que je ne l'aimois.

Je ne crois pas avoir de ma vie ſenti plus de joie, que m'en donna un aveu ſi tendre & ſi touchant; mais cette joie fut bien-tôt troublée par l'idée affreuſe de la ſituation où elle étoit, & par les obſtacles éternels qui s'oppoſoient à notre bonheur. Hé quoi! lui dis-je, puiſque nous n'avons point ceſſé de nous aimer, pourquoi nous ſommes-nous mis dans l'impoſſibilité de vivre enſemble, & de vivre uniquement l'un pour l'autre? N'y a-t-il plus d'eſpérance? Ah! ſi vous le vouliez, il n'y a aucuns liens que nous ne puiſſions rompre.

Elle m'interrompit pour blâmer ces vai-

nes idées, & pour me conjurer de ne lui pas faire même enviſager que je fuſſe capable de nourrir une ſi frivole eſpérance. Elle me conjura de faire un ſacrifice au Seigneur d'une paſſion, qui ne pouvoit plus lui être agréable, m'aſſurant qu'elle n'avoit paſſé aucun jour ſans offrir à Dieu tout ce que ſon amour lui faiſoit ſouffrir, en expiation de ſes péchés & des miens, mais qu'elle croyoit que la fin de ſa vie approchoit, & qu'elle avoit un ſecret preſſentiment que Dieu vouloit la retirer de ce monde.

Mes larmes redoublerent en lui entendant parler de ſa mort, & je la priai, ſi elle avoit du pouvoir auprès de Dieu, d'obtenir qu'au moins, puiſque je n'avois pû vivre avec elle, je puſſe ne lui pas ſurvivre. Cette converſation dura long-temps, & ce fut la derniere que j'eus avec elle. Dès qu'elle m'eut quitté, la fiévre la prit, quoiqu'elle n'eût auparavant aucun ſigne de maladie, & le preſſentiment qu'elle avoit eu de ſa mort, ne ſe trouva que trop bien fondé. Je fis ce que je pûs pour la voir encore une fois, & priai ſouvent une Religieuſe ſon amie, de lui parler de moi; mais elle la conjura de la laiſſer m'oublier avec tout le reſte du monde, pour ne penſer qu'à Dieu ſeul: & après lui avoir recommandé de me

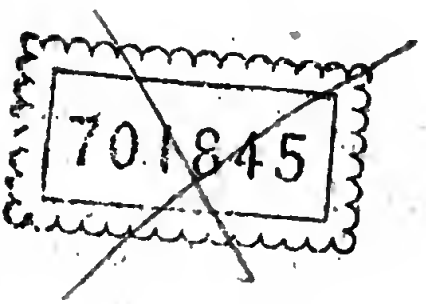
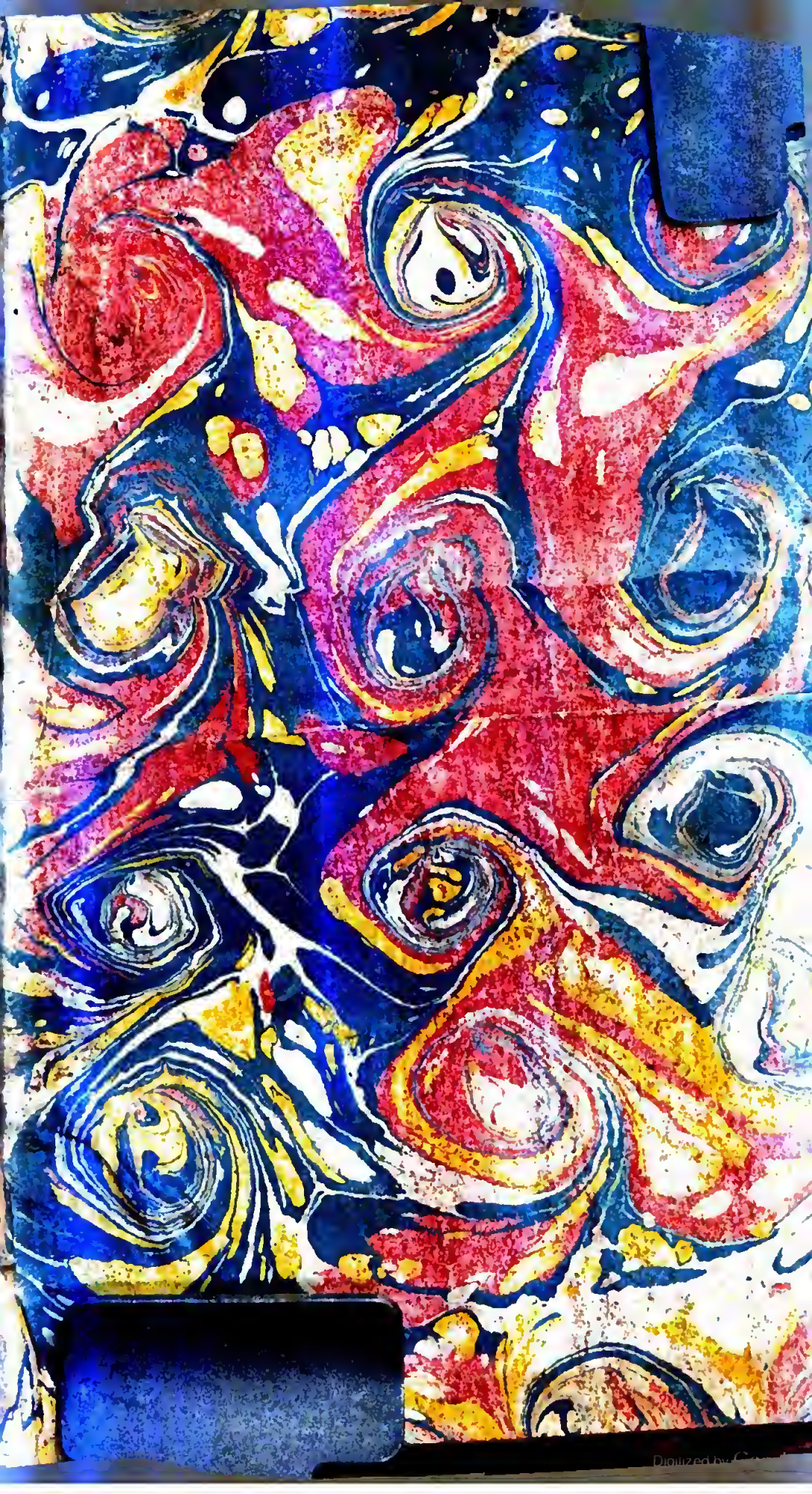
dire, qu'elle mouroit dans les ſentimens où elle avoit vécu à mon égard, elle ne dit plus rien qui eût rapport à moi, excepté quand il s'agiſſoit de parler des graces que Dieu lui avoit faites; car alors, elle ne pouvoit s'empêcher de demander à Dieu les mêmes faveurs pour moi; & je crois que je ne dois qu'à ſes priéres, la grace d'avoir vécu aſſez long-temps, pour reconnoître, & pour déplorer les égaremens d'une vie auſſi inutile que celle dont je décris les avantures.

Je n'entreprendrai point de dire combien je fus affligé de la perte de cette incomparable Religieuſe. Elle mourut dans le temps que l'amour que j'avois pour elle, étoit monté à ſon dernier excès; & ſi elle avoit encore vécu, je crois qu'il n'y auroit point eu d'extrémités où je n'euſſe été capable de me porter, pour unir ma deſtinée avec la ſienne.

Quand elle fut morte, je ne me ſentis occupé que du deſir de ſuivre les conſeils qu'elle m'avoit donnés. J'appris mon retour à mon frere, en lui apprenant la mort de cette ſainte fille, & je lui témoignai la paſſion que j'avois de mener une autre vie que celle que j'avois mené juſques-là. J'étois plein des meilleurs deſirs du monde:

mais la suite de ma vie va faire voir des avantures non moins bizarres, que celles que j'ai décrites jusqu'ici. On aura, je crois, d'autant plus de plaisir à les apprendre, qu'avec l'histoire de mes folies, on trouvera celle des principaux événemens du temps où j'ai vécu, & auxquels j'ai eu assez de part, pour en pouvoir parler, sans faire tort à personne, car c'est la précaution que je prendrai toujours.

*Fin du Tome premier.*


701845

3140